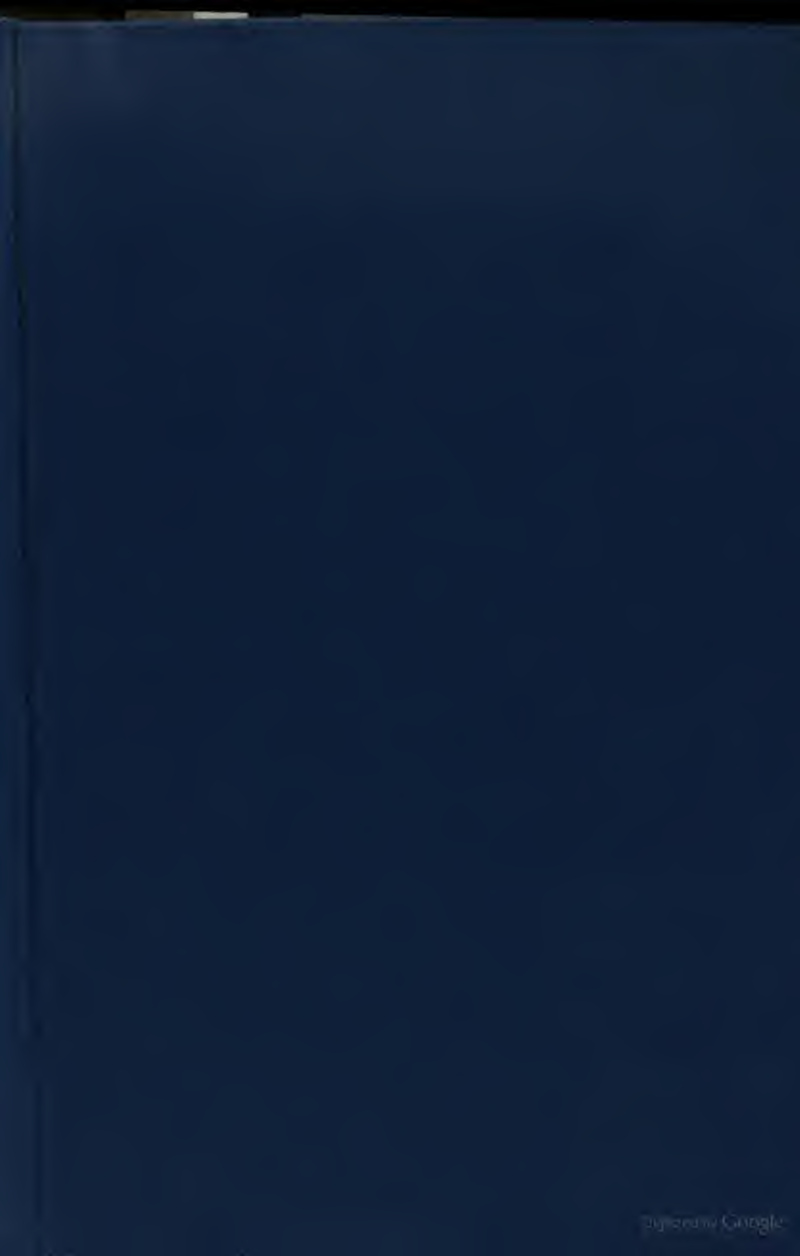






Sobieski

et

la Mission de la Pologne,

par le Baron KERVYN DE VOLKAERSBEKE.



Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER & Cie,

Imprimeurs des Facultés Catholiques de Lille.

1892.

PRÉFACE.

JEAN Sobieski est généralement connu par la délivrance de Vienne, mais cette victoire — immense dans ses résultats — n'est qu'un épisode de sa vie.

A Vienne, le seul prestige de son nom relève l'espoir de l'Europe, entraîne une armée à l'attaque de forces cinq fois supérieures, soumet à son autorité d'illustres capitaines et frappe les Ottomans de terreur.

Ce prestige, il l'acquit en douze campagnes menées durant l'espace de trente ans, contre les Tartares, les Turcs, les Moscovites, les Cosaques, les Suédois. Jeune encore, ses faits d'armes le conduisent aux dignités de maréchal et de hetman, et ses victoires au trône de Pologne.

L'empire du croissant, alors à son apogée, était aussi redoutable à l'Europe centrale qu'aujourd'hui le colosse du Nord à la Turquie.

La Pologne, destinée à recevoir le premier choc des invasions, demandait un homme de guerre, la chrétienté un rempart. Sobieski fut l'un et l'autre.

Capitaine, il n'est pas inférieur à Bonaparte; même promptitude à concevoir, même audace dans l'exécution; au contact du péril, son esprit jette l'éclair du génie.

Le chef-d'œuvre militaire de Napoléon est la campagne de 1814. Trois fois, Sobieski engage une lutte semblable, payant de sa personne en paladin des temps fabuleux.

Comme Bonaparte aussi, que Dieu « daigna punir », Jean III, que Dieu voulut sanctifier, finit ses jours abreuvé de souffrances — et le conquérant de Moscou emportait à Sainte-Hélène, parmi les épaves de sa fortune et ses plus chers souvenirs, le sabre de Sobieski qu'il légua par testament à son fils.

Mais, plus que Bonaparte, Jean possédait la tendresse, la magnanimité, la piété, ce qui en fait un héros complet, un chevalier du Christ.

Sa vie est une épopée ; on peut aussi la présenter en quelques pages, à cause de ses grandes lignes (1).

1. Voici les sources où nous avons puisé :

Daleyrac. — *Anecdotes de Pologne ou mémoires secrets du règne de Jean Sobieski III du nom.* — 3 vol. Amsterdam. 1699.

Coyer (abbé). — *Histoire de Sobieski.* — 3 vol. Varsovie et Paris. 1741.

Malte-Brun. — *Tableau de la Pologne ancienne et moderne.* — 2 vol. Paris, 1830.

Lettres de Jean Sobieski à la reine, pendant la campagne de Vienne. — Louvain, 1827.

Salvandy. — *Histoire de Pologne.* — 2 vol. Bruxelles, 1841.

Joachim Lelevel. — *Histoire de Pologne.* — 2 vol. Paris, 1844.

La Pologne historique, littéraire et pittoresque, rédigée par une société de littérateurs polonais. — 2 vol. in-8° Paris, 1837.

Chodzko. — *La Pologne.* — Paris, 1841.

Karl Toifel. — *Die Turken vor Wien im Jahre 1683.* — 1 vol. Vienne, 1880.

Mémoires secrets et inédits de Stanislas-Auguste. — Leipzick, 1862.

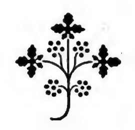
La Pologne atteignit son suprême éclat sous Jean Sobieski. Il fut son dernier roi national; après lui régna l'étranger.

En 1796, la Pologne a disparu définitivement de la carte d'Europe, et le simulacre de roi, valet des czars, qu'elle possédait alors, abdiqua. Deux fois depuis, en 1830 et en 1863, la Pologne voulut revivre. Ses insurrections, formidables d'abord, héroïques toujours, épuisèrent ce qui lui restait de forces et l'agonie commença.

Une loi fatale pèse sur cette malheureuse nation. elle subit les conséquences de ses révoltes insensées contre le principe d'autorité, de son obstination à maintenir le peuple en esclavage et d'une division sans exemple dans l'histoire; la Pologne s'est mise elle-même en lambeaux.

Peut-être aussi, dans ses vues impénétrables, Dieu veut-il grouper en un peuple puissant toutes les races slavonnes.

K. de V.



Fourreau du Sabre de Zolkiewski

conservé au trésor de CZENSTOCHOWA.

(D'après une estampe des *Monuments du moyen âge et de la Renaissance dans l'Ancienne Pologne.*)



« Ce fourreau, orné de turquoises, appartenait au cimeterre de Messire « Zolkiewski, grand-hetman de la Couronne, aïeul du roi Jean Sobieski, « qui en tira la lame et la reçut avec la bénédiction de l'Église devant « l'image miraculeuse de la sainte Vierge (1) ; après quoi, il battit les « Turcs à plate couture, l'an de grâce 1683. » — *(Extrait du Registre de Czenstochowa.)*

1. Czenstochowa, situé entre Cracovie et Varsovie, possède une image miraculeuse de la sainte Vierge, qui, depuis le XIVe siècle, y attire un grand concours de pèlerins.

Jean Sobieski
et la Mission de la Pologne.

Chapitre premier.

LES ANCÊTRES. — Incendie de Moscou. — Le grand-hetman Zolkiewski. — Marc Sobieski, « champion de la Pologne ». — Retraite de Cecora. — La mort d'un héros. — Jacques Sobieski, « bouclier de la liberté ».

DEUX siècles avant le désastre de Napoléon en Russie, presque jour pour jour, en 1612, Moscou brûlait. Cette fois le conquérant lui-même venait d'allumer l'incendie. Car la Moscovie était conquise : à Kloutzin, deux ans auparavant, l'ennemi avait dispersé son armée forte de cinquante mille hommes, et fait prisonnier le czar.

Cet ennemi, c'étaient les Polonais au nombre de huit mille soldats mais commandés par le vieux Stanislas Zolkiewski, grand-hetman de la couronne.

Aujourd'hui, menacé par l'insurrection des villes et des campagnes, isolé de tout secours, Zolkiewski lâchait sa proie et reprenait le chemin de la patrie, non pas en fuyard, mais en lion qui retourne à son antre. Cent mille maisons de bois, croûlantes, attestaient sa vengeance. Durant la nuit, ses régiments en retraite et toujours invincibles apparurent aux yeux des Moscovites dans une clarté d'apothéose terrible.

Parmi les chefs de cette cavalerie bardée de fer, marchait un jeune homme appelé Jacques Sobieski ;

il portait le bras en écharpe et conduisait « la troupe d'or », compagnie de hussards d'élite équipés à ses frais. De loin il put saluer la tombe de son père, tué à l'attaque de Sokol, son père dont le roi Batory disait souvent : « S'il fallait, comme au temps des Horaces, « se reposer sur un seul homme du salut de la patrie, « je n'hésiterais pas à désigner pour champion de la « Pologne, Marc Sobieski, palatin de Lublin. »

Et Jacques était le digne fils du palatin. Cette héroïque retraite allait ajouter à la gloire de son nom. Sanglants et décimés, les débris de l'armée polonaise atteignirent les frontières. Zolkiewski s'était frayé le chemin sur un espace de cent lieues. Jamais vainqueur ne fut reçu à Varsovie comme le grand-hetman de Pologne, traînant dans son triomphe le czar prisonnier.

Huit ans après, nous retrouvons Zolkiewski pour la dernière fois à Cecora, dans les steppes de la Moldavie. Il a soixante-treize ans, et il vient de faire reculer cent mille Turcs et Tartares avec dix mille Polonais. La victoire est surhumaine comme à Kloutzin, mais elle a coûté cher. Le vieux chef, silencieux, semble compter ses hussards et ses pancernes qui ne sont plus. Il reconnaît leurs cuirasses, leurs morions de mailles étincelant par milliers dans la plaine, aux feux du soleil couchant. « Un second combat et c'en est fait de nous », disent les soldats consternés. Et ils sont frappés de crainte, et ils fuient. Zolkiewski peut en rallier trois mille. Avec cette poignée d'hommes, il ne faut plus songer à la victoire mais au salut. Et le grand-hetman va recommencer une retraite, plus terrible que celle de Moscovie.

D'innombrables chariots accompagnaient toujours l'armée polonaise en campagne. Au lieu d'un embarras, ils deviendront une défense. Zolkiewski les fait placer

en carré long, tout attelés, sur sept lignes de profondeur ; en tête et en queue sur les deux fronts contraires de ce carré, l'artillerie ; au milieu, les blessés, les femmes, les munitions, la cavalerie ; le long des chariots et dans l'intervalle de leurs lignes, l'infanterie. Cette citadelle roulante est terminée aux dernières lueurs du crépuscule. Alors le vieillard s'agenouille, ayant à ses côtés son fils Jean et grand nombre de ses parents. Tous lèvent les yeux au ciel et récitent la prière du soir, avec le sentiment de naufragés qui vont se confier au radeau. Devant eux, les solitudes désolées de la Moldavie; derrière eux, l'ennemi. L'ordre du départ est donné. La masse des chariots, dominés par le fer des lances, s'ébranle, et va s'enfonçant dans le désert et dans la nuit, avec la lenteur imposante d'un convoi funèbre.

Le lendemain, les jours suivants, dans les steppes, le long des bois, l'ennemi a surgi ; il attaque, il harcèle cette forteresse. Sans cesse repoussé, il revient à la charge avec des renforts. Bientôt cent mille hommes s'acharnent autour de cette monstrueuse machine, qui vomit balles et boulets. Zolkiewski avance toujours. Le terrain descend, des nappes d'eau semées de joncs barrent le chemin, canons et chariots s'embourbent dans les marécages; il faut passer ou mourir. On passe, en conservant l'ordre de bataille, sous les efforts continus du grand-hetman. Plus loin, ce sont des forêts; on y entre; au besoin la hache et les boulets fraient la route ; s'il faut abandonner un chariot, les autres serrent les rangs, mais le carré reste formé. Durant six jours et six nuits on a marché en droite ligne, comme le sanglier poursuivi par la meute. A travers les obstacles de la nature, la flèche des Tartares et le feu des Turcs, on a franchi quatre-vingts lieues. Non seulement Zolkiewski doit repousser les assauts de l'Ottoman, mais il lutte contre

le morne désespoir et la rébellion grandissante des assiégés. L'ennemi se fatigue; saisi d'admiration et de je ne sais quelle crainte superstitieuse, il n'inquiète plus que mollement cette inconcevable retraite. La masse sombre d'où s'échappent à tous moments des jets de fumée blanche, poursuit sa marche traînante comme un gigantesque dragon blessé, et s'arrête à quelques lieues du sol natal. De loin, Zolkiewski montre à ses compagnons les montagnes de Pologne, la noire forêt de Bukovine et le château fort de Kotzim qui marque la frontière. Un dernier effort et ils sont sauvés. Mais cet effort est de trop; la faim, la fatigue, le sommeil, la maladie ont épuisé les forces. Les soldats refusent d'avancer; les valets d'armes mutinés retrouvent de l'énergie pour s'emparer des chevaux et prendre la fuite. Le grand-hetman a compris cette fois que tout est perdu; il se retire à l'écart et, en présence de la mort qui accourt là-bas sur un cheval Tartare, il se recueille pour écrire à son roi, le conjurant de provoquer une ligue sainte de la chrétienté, une nouvelle croisade, car tous les efforts de la Pologne doivent être sans cesse dirigés contre la puissance musulmane. C'est là sa mission.

Puis remettant ce testament grandiose à son fils et à la garde de Dieu, il revient vers ses compagnons.

— « Il faut capituler, il faut se rendre! lui crie-t-on.

— « Dieu m'a confié l'honneur de la Pologne, à lui seul j'en dois rendre compte, répond l'indomptable vieillard. Mourons mais ne nous soumettons pas. »

Un gentilhomme lui présente un cheval tout sellé, le seul qui reste dans le camp; son fils, ses amis le supplient de profiter de cette monture pour sauver sa vie.

Il perce la bête de son sabre et répond : « Là ou reste le troupeau, là doit rester le pasteur. »

Tous comprennent qu'il faut, à l'exemple de leur chef, faire noblement le sacrifice de la vie; et ils font ce sacrifice; ils vont mourir. Au bord du Dniester s'étendent les paysages de la Pologne, colorés par la lumière de septembre. Sous les rayons de ce soleil d'automne, la patrie semble leur adresser un sourire d'adieu. Mais voici les Tartares! Zolkiewski voit tomber ses soldats; le sang de sa famille rejaillit sur lui ; il voit tomber son fils. Ses forces défaillantes, en parant les coups, prolongent son agonie. Un cimeterre lui tranche la main. Alors il s'affaisse sur les genoux, demande l'absolution à son confesseur debout à ses côtés, et meurt percé de coups; son confesseur est massacré.

Le lendemain, Skinder-Pacha, général des Turcs, parcourut le champ de bataille à la recherche du redoutable Zolkiewski. Longtemps il contempla ce vieillard à barbe blanche, aux traits sévères et impérieux, reposant maintenant dans le calme de la mort. La tête du héros fut envoyée à Constantinople.

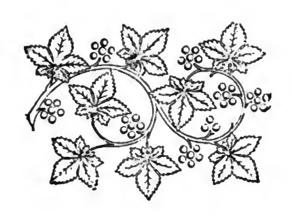
Le rempart de la République étant tombé, les Tartares entrèrent en Pologne. C'est par eux qu'on apprit le désastre de Kobilta. Grande fut la consternation en Pologne, mais plus grande encore la douleur de madame Zolkiewski. Elle partit pour le champ de Kobilta à la recherche du corps de son fils et du corps de son mari. Elle ne trouva pas les restes de Jean, il était prisonnier des Turcs, et criblé de blessures dont il mourut en revenant chez lui, mais elle reconnut le tronc mutilé de son illustre époux; rien ne put l'en séparer. L'ennemi respecta cette noble douleur, et le corps de Zolkiewski fut transporté à Varsovie. La noblesse en armes, les villes et les provinces coururent à ses funérailles; tous les drapeaux de l'armée et des palatinats, inclinés vers la terre, précédaient le cercueil; et trois femmes le suivaient. L'une était la veuve du héros, l'autre sa fille, la palatine de Russie que le fer des

Tartares allait aussi rendre veuve; la plus jeune, Théophila, petite-fille de Zolkiewski, devint la mère de Jean Sobieski.

La dépouille du grand-hetman fut réunie aux cendres de ses pères à Zolkiew; et les trois femmes firent graver ce vers du poète sur la pierre sépulcrale:

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor!

A son tour, la Pologne érigea un monument à Kobilta. On y lisait ces mots inscrits en quatre langues: « Apprenez de moi, comment on meurt pour la patrie. » Un vengeur de Kobilta se leva l'année suivante. C'était ce Jacques Sobieski, commandant de « la troupe d'or », élu depuis maréchal de la diète, honoré du titre d'Altesse et du surnom plus beau de « Bouclier de laliberté». A la tête de soixante-cinq mille Polonais, il battit à Kotzim deux cent mille Turcs commandés par le sultan. Après cet exploit, il demanda la main de Théophila Zolkiewski et se retira dans son château seigneurial d'Olesko. Son premier enfant fut un fils; il l'appela Marc en souvenir de son valeureux père.





Chapitre deuxième.

LES SOBIESKI. — Naissance de Jean. — Mœurs polonaises. — Vie de château. — Les serfs. — Caractère de Marc et de Jean. — Leur éducation. — Leur séjour à Paris. — Louise de Gonzague, reine de Pologne. — Influence de la France sur la Pologne.

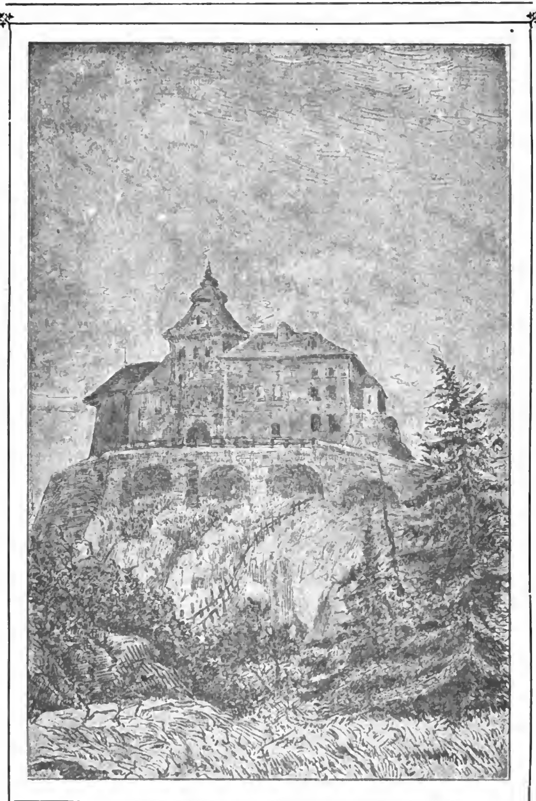
AU fond du palatinat de la Russie Noire, aux pieds des Monts Carpathes, entre les sources du Boug et de la Vistule, se dresse le château féodal du canton d'Olesko [1]. Il est bâti au sommet d'un mohilah, ou montagne funéraire des Slaves, construite de main d'homme.

C'était le jour de la Fête-Dieu, en l'année 1629. L'orage grondait sur cette partie de la Pologne. Le mohilah d'Olesko et son manoir à donjon pointu se détachaient en silhouette sombre sur le ciel déchiré par les éclairs. Dans la montagne, le vent brisait la flèche des sapins séculaires. On eût dit que les démons de l'air, pressentant l'arrivée de quelqu'ennemi, s'acharnaient contre le vieux château. Quelquefois les commotions de la nature accompagnent l'arrivée de certains hommes dans le monde ou leur départ pour l'éternité. Sont-ce là des effets naturels ou des présages ? Le génie de Shakespeare a eu l'intuition de ces coïncidences mystérieuses et en a tiré des chefs-d'œuvre.

Or, au milieu de cette tempête, un second enfant naissait au manoir d'Olesko ; c'était encore un fils et il reçut le nom de Jean.

L'orage se perdit dans les Carpathes. Il semblait emporter avec lui les discordes et les guerres qui

1. Maintenant en Galicie (Autriche).



CH'ATEAU D'OLESKO,
où naquit Jean Sobieski.

grondaient en Pologne, depuis des siècles. Des jours d'été, lumineux et tranquilles, reparurent au lendemain de la naissance de Jean. Ils furent une image des vingt ans de paix qui allaient suivre et cicatriser les plaies de la patrie. Jamais avant, jamais depuis, cette nation houleuse ne goûta pareille accalmie. Dieu laissait respirer la Pologne pour lui donner la force d'accomplir sa mission suprême sous la conduite d'un nouveau Machabée.

Et précisément, il faut vingt ans pour former un homme. L'éducation de Jean put s'achever et parfaire en lui l'œuvre du sang. Car Jean fut surtout l'efflorescence, le fruit de deux tiges puissantes en sève slave, greffée sur le Christ.

Laissons-le parler lui-même de ses aïeux. Dans une note manuscrite trouvée après sa mort, il s'exprime en ces termes :

« Le nonce apostolique désire connaître l'histoire de « ma maison; je le satisferai sans me perdre dans la « nuit des temps, ni même remonter jusqu'à Janik, « palatin de Sandomir, sous le règne de Lesko-le-Noir « (1280), guerrier célèbre dont les victoires sur les « Jogygens sont attestées par de grands mohilahs, « élevés dans mon patrimoine de Sobieska-Wola. Je « passe sous silence d'autres personnages de haute « renommée, et leurs glorieuses expéditions contre les « ennemis de la patrie. Les seules guerres que j'aime- « rais à rappeler sont les guerres sacrées; les héros « dont je suis le plus fier de descendre sont ceux qui « baignèrent de leur sang la terre des Infidèles et « me transmirent en héritage de longues vengeances « à exercer sur les barbares..... »

Jean était âgé de trois ans quand son père dut présider, en qualité de grand maréchal, la diète électorale de Varsovie. Parmi les candidats au trône se trouvaient Jean Casimir et Wladislas, les deux fils du roi défunt.

L'aîné, Wladislas, avait appris le métier de la guerre sous la direction de Jacques Sobieski. Il comptait peu de partisans. Son frère eut la magnanimité de renoncer à la couronne en sa faveur et de quitter le pays. Néanmoins il fallut encore vaincre l'opposition de la diète. Jacques en vint à bout; il maniait la parole avec chaleur et habileté. Les étrangers émerveillés ne comprenaient pas « dans un homme de guerre », dit une chronique, « ces trésors de faconde et de science ».

Wladislas à peine sur le trône, se fatigua de la paix. Il attaqua le czar et le fit reculer jusqu'à Moscou, puis il voulut recommencer les longues guerres avec la Suède, en faisant valoir les prétentions de la couronne sur ce pays. La diète, heureusement, fut sage; elle s'y opposa. On traita avec la reine de Suède. Jacques Sobieski négocia au nom de son pays une trêve de vingt-six ans. Il y eut bien encore çà et là quelque escarmouche avec le Tartare et le Turc, affaire de s'entretenir la main au sabre, mais la Pologne voulait la paix. Le roi fut obligé de tourner son ardeur inquiète vers le développement des arts et de l'industrie, qui depuis trop longtemps faisaient défaut à cette nation guerrière, demi nomade, mais supérieurement douée. Dès lors le style Renaissance fit son apparition chez les Slaves. Ils cessèrent de construire en bois leurs palais et leurs églises. Des ponts, des routes établirent des communications indispensables au faible commerce de ces riches contrées dépourvues de bourgeoisie. Des artistes italiens, appelés à grands frais, initièrent les Polonais à la peinture et à la sculpture. Varsovie se transforma. Des fresques représentèrent l'histoire de Zolkiewski dans le palais royal de Wiasdova [1]. A l'exemple du roi, les grands seigneurs ornèrent leurs châteaux. La presse répandit le goût de la lecture, et

1. Pierre le Grand les fit détruire, ne voulant point immortaliser la conquête de Moscou et la prise d'un czar par des Polonais.

les Polonais révélèrent leurs remarquables aptitudes pour l'étude des langues.

Jacques Sobieski, studieux par nature, se trouva dans son élément. Il sut à peu près tout ce qu'on pouvait apprendre alors dans son pays, parlait grec, français et latin, et, de plus, écrivait. On a de lui un traité sur l'éducation. On le voit, un tel père pouvait et devait se faire l'éducateur de ses fils. Les loisirs de la paix lui facilitèrent cette haute et délicate mission. Il s'en acquitta avec le concours d'un savant, Stanislas Orkowsko.

La mort de Zolkiewski, de sa veuve et de ses fils avait fait passer à Jacques l'immense héritage de cette famille. Le palatin s'établit avec sa femme à Zolkiew, ville forte située au centre d'une propriété comprenant cinquante villages et vingt lieues de territoire. On signalait le château de Zolkiew comme étant *tout entier* bâti de briques. C'est dans cette résidence, au milieu de montagnes escarpées, en vue de forêts sauvages et profondes, que Marc et Jean passèrent leur enfance. Autour d'eux régnait un luxe de chevaux, de chiens, d'armes, de fourrures, de pierreries, de cassolettes à parfums, de tentures orientales tissées d'or, garnies de panoplies et de trophées de chasse, où les têtes d'ours, les massacres de bisons et les bois de cerf jetaient une note sauvage. Le personnel de la maison comptait une légion de valets, des sentinelles à toutes les portes, une troupe de musiciens, une suite de nobles sans le sou recevant aujourd'hui les coups de fouet du maître, et demain courant à cheval élire un roi, peut-être rois eux-mêmes.

Sous Wladislas, les chefs-d'œuvre de Florence et de Rome vinrent s'ajouter à l'ameublement; le marbre, les tableaux, la soie remplacèrent la peau de bête et les boiseries peintes. Mais cette opulence et les goûts artistiques s'associaient à d'étranges mœurs, rien moins

qu'efféminées. Au son d'une musique langoureuse, les convives mangeaient avec le couvert qu'il était d'usage d'apporter avec soi; on buvait dans des coupes ciselées, le vin de Hongrie renfermé dans des fûts cerclés d'argent; au dessert la fumée des grosses pipes se mêlait à la vapeur des aromates d'Arabie; et très souvent ceux que le vin laissait debout, tiraient le sabre. Depuis la salle à manger jusqu'à la cuisine on ferraillait, car généralement les valets, après avoir prélevé leur part sur le festin, dégaînaient à l'exemple des seigneurs.

Ce tumulte après boire effrayait peu les dames, toujours entourées d'un respect chevaleresque. Hardies dans le danger et humbles sujettes de leurs époux, elles luttaient de courage avec les hommes devant la mort, bravaient la neige en traîneau et se jetaient aux pieds de leur mari comme des esclaves, pour demander les choses les plus simples. Mœurs féodales mêlées de barbarie asiatique.

Malgré la ferveur de leur esprit chrétien et leur obéissance à l'Église, les nobles Polonais continuaient à traiter les paysans en serfs attachés à la glèbe, en bêtes de somme. Ces paysans, on les jugeait indignes de porter les armes. C'était absolument comme chez les hordes de la Sarmatie. En temps de paix, on pressurait cette gent taillable et corvéable à merci; en temps de guerre, on les pillait. Ils étaient sur la terre pour nourrir leur seigneur et, comme dans la fable, on leur faisait :

En les croquant, beaucoup d'honneur.

Quelquefois la révolte grondait dans cette race foulée aux pieds, quelquefois le chien brisait sa chaîne, sautait à la gorge du maître et laissait entrer les voleurs; c'était la jacquerie, ou bien l'appel aux Cosaques, ces frères opprimés, mais vengeurs, car ils avaient du moins, eux, le cheval et la lance, tandis

que le pauvre serf ne possédait rien en ce monde ; pas même sa vie. Moyennant dix marcs, plus tard 1500 francs d'amende, tout noble pouvait la prendre.

Et nulle part on ne parlait encore de liberté et d'égalité si ce n'est en Pologne ; cette nation s'appelait fièrement une République. Liberté, égalité, mais pour les nobles. Ceux-ci prônaient l'égalité si haut que des maisons presque souveraines par leurs richesses, leurs alliances, leur gloire, leur ancienneté, n'avaient pas de titres. Les charges seules constituaient une suprématie et ces charges étaient temporaires. En fait de princes, il n'y avait que les fils du roi ; les autres, créés par le Saint-Empire, à cause même de cette origine étrangère et suspecte ne comptaient pas. Un gentilhomme titré se faisait mal venir. De quel droit prétendait-il s'élever au-dessus de ses pairs ? Accepter les faveurs d'un prince étranger, n'était-ce pas abaisser la noblesse de Pologne ?

Les seigneurs résidaient habituellement dans leurs terres. En dehors de la guerre, et des agitations civiles, la chasse, l'escrime, la musique et les voyages sous la tente occupaient leur vie. Le voyage sous la tente était leur plaisir favori, le dernier mot là-bas de ce que nous appelons ici le *sport*. On partait à l'aventure, avec sa maison, ses chevaux, ses invités ; on campait dans les beaux sites, sous de somptueux pavillons à l'orientale. Tant pis pour le paysan si les récoltes et les troupeaux étaient ravagés sur le passage de ces riches caravanes. Le vieux sang des nomades coulait dans les veines du Polonais.

Tel est le milieu dans lequel Marc et Jean furent élevés. Dès leur bas âge on leur apprit la danse et la musique pour lesquelles, on le sait, les Slaves ont une passion. Non pas le menuet de Versailles, mais la krakoviak, la polonaise, la mazurek, accompagnées de chants nationaux où les talons éperonnés sonnent

en cadence, où le corps déploie sa grâce et son élégance martiale, pas de caractère qui ont fait le tour de l'Europe dans les ballets-pantomimes.

Comme le palais de Zolkiew était encore le rendez-vous des savants et des artistes, la science et les arts occupèrent une large place dans l'enseignement des Sobieski. Le palatin lui-même initia ses fils à l'étude des langues, de l'histoire, des mathématiques, de la philosophie. Quant à l'art de la guerre et à l'éloquence il mit tous ses soins à leur en apprendre les secrets. A tous moments, soit pour formuler une demande, soit pour justifier leur conduite, il les faisait monter sur la première table venue et les obligeait à discourir en termes faciles et précis. Enfin qui dit noble polonais dit sabreur et cavalier. Marc et Jean durent exceller en ces deux branches. Avec la lance, le sabre était l'arme nationale, le sabre identique au cimeterre turc mais plus long et plus pesant. Il fallait du biceps pour le manier. A cette fin, les gentilshommes avaient ordinairement à la main une hache d'armes fort lourde nommée *obouck*, pour se rompre, disaient-ils, le poignet et le bras à jouer du sabre. Ils y préparaient les enfants par l'exercice du bâton ; aussi les gamins se battaient entre eux et attaquaient les passants en guise de jeu. On s'amusait encore à tirer de l'arc. Le carquois, l'arc et le bouclier garnis d'or et de pierreries se conservaient comme ornement dans les costumes d'apparat, en souvenir des ancêtres.

Jean Sobieski, robuste, adroit et d'une vigueur peu commune ne tarda pas à surpasser les enfants de son âge dans tous ces exercices. Il était de nature généreuse mais altière, avide de louanges et souffrant de la moindre humiliation. Sa force de volonté le faisait braver tous les obstacles pour arriver à son but. L'héroïsme austère des Zolkiewski renforçait en lui le valeureux sang des Sobieski. Cœur aimant, intelli-

gence prompte à tout saisir, imagination vive, il ne put être artiste parce qu'il devint grand capitaine et orateur. Il jouait du luth, peignait, écrivait des poésies. Ayant au service d'une intelligence d'élite cette volonté de fer, il apprit à peu près toutes les langues d'Europe. De l'ensemble de ces qualités allait jaillir un jour, au contact des événements, l'étincelle du génie. Jean avait aussi tous les défauts de son caractère. Sa mère s'en effrayait et lui préféra Marc, croyant celui-ci dépositaire des destinées de sa famille. Comment la petite-fille d'un Zolkiewski ne comprit-elle point l'âme d'un fils que bien des mères devaient lui envier ? Comme une autre Rebecca, voyait-elle en Marc, enfant doux et docile, un nouveau Jacob ?

Mais Jean n'avait rien du rude Esaü que l'amour de la chasse. Jacques Sobieski en profitait pour habituer ses fils aux fatigues et développer leur adresse et leur intrépidité. Il les envoyait dans la montagne à la recherche de l'ours et du bison. Jean dépassait les espérances de son père jusqu'à lui faire peur. Une hache à la main et le poignard à la ceinture, il attaquait l'ours comme un héros des temps antiques.

Madame Sobieski était femme à seconder son mari dans cette virile éducation. Elle voulait des héros. Tous les jours, elle ravivait les traditions de la famille et montrait à ses enfants une suite d'ancêtres morts au service de la Sainte Église et de la patrie; tous les jours, elle leur rappelait les cimeterres musulmans et les flèches païennes teintes du même sang qui coulait dans leurs veines, et puis fixant leurs yeux sur le blason des Sobieski, *de gueules au bouclier d'argent*, elle leur disait avec un accent de Lacédémonienne inspirée par la foi du Christ : « Avec, ou dessus! »

Dans l'église de Zolkiew, près du maître-autel, reposaient les Zolkiewski. Elle était parvenue à se procurer les restes de son frère et de son oncle abandonnés

sur le champ de bataille. Jacques Sobieski, à prix d'or, avait même obtenu du sultan la tête du conquérant de Moscou. Depuis longtemps cette tête vénérable ornait les portes du sérail. Elle fut réunie au tronc mutilé du grand hetman et un monastère s'éleva près de l'église à l'intention des défunts. L'aïeule reposait maintenant à côté du corps qu'autrefois elle arracha aux vautours de Kobilta. Sur cette tombe, Théophila prodiguait les sculptures de marbre, et priait tous les jours avec ses enfants. Alors elle leur racontait la mort héroïque du vieux Zolkiewski, leur lisait son testament et demandait à ses fils si quelque jour ces cendres ne seraient point vengées. Le vengeur était là. La voix mystérieuse des ossements de Zolkiewski parlait au cœur de Jean. Jamais il ne l'oublia. On peut s'en convaincre par le manuscrit que nous avons cité.

Quand ses fils atteignirent l'âge de quinze ans, Jacques les fit voyager, leur désignant surtout Paris pour achever de polir leur éducation, et l'empire Ottoman pour leur apprendre à mesurer de près le terrible ennemi de la Pologne et de la chrétienté. En leur donnant sa bénédiction paternelle, il ajouta : « Mes enfants, « ne vous occupez en France, que des arts utiles, car « pour ce qui est de la danse vous aurez tout le temps « de vous perfectionner avec les Tartares. » Ce temps arriva plus vite qu'on ne le pensait.

Marc et Jean quittèrent donc Zolkiew. Ils visitèrent en passant l'Allemagne et l'Italie et se fixèrent à Paris.

Présentés à la cour sur la recommandation de leur nom, ils furent reçus gracieusement par la reine Anne d'Autriche. Louis XIV était encore un enfant. Les deux Sobieski, bien faits, beaux cavaliers, spirituels et plus instruits que les gentilshommes de France, ne manquèrent pas d'obtenir du succès. Jean se trouva si bien dans ce milieu de la Fronde, fait à plaisir pour

défrayer les romans de cape et d'épée, qu'il s'engagea dans les mousquetaires rouges, après en avoir obtenu la permission de son père. Le voilà soldat et soldat d'un grand roi dont plus tard il allait éclipser la gloire.

Une ambassade polonaise vint à Paris, en 1645, demander la main de la princesse de Clèves de Gonzague, pour le roi Wladislas. Cette femme, âgée de trente-quatre ans, avait une réputation méritée de beauté et d'intelligence. Elle accepta, déposa son nom de Marie de Clèves en mémoire du malheureux Cinq-Mars qui l'aima jusqu'à l'échafaud, et s'appela désormais Louise de Gonzague. L'ambassade, composée de huit cents gentilshommes, fit merveille. Jamais cortège aussi somptueux ne traversa les rues de Paris. Il existe une relation détaillée de cette cavalcade. On la croirait tirée d'un conte oriental tant on y décrit de costumes, de housses de chevaux, de cimeterres étincelants d'or, de saphirs, de diamants. Les deux Sobieski y prirent rang avec une suite.

Après son couronnement, la nouvelle reine de Pologne passa quelque temps avec le roi à Zolkiew, chez Jacques Sobieski. Dans ce pays que l'humeur maussade de son mari lui fit paraître un double lieu d'exil, elle s'entoura des souvenirs de la patrie, et pour adoucir ce qu'elle appelait des mœurs barbares, elle ouvrit la voie aux idées françaises.

Les Jésuites français répandirent en Pologne le goût des sciences exactes et de l'astronomie. Depuis les officiers d'artillerie en quête d'aventures jusqu'aux cuisiniers et hôteliers accourus sur les pas des gentilshommes picards, il y eut désormais en Pologne un élément français.

La jeunesse polonaise alla compléter son éducation à Paris; et l'on venait de France en Pologne non plus comme en pays Scythe. De là, des mariages. La cousine de Condé épousa le chancelier de Lithuanie,

tandis qu une de Lussé devint la femme de Michel Paz, brillant officier d'illustre maison et que l'envie devait rendre l'implacable ennemi de Sobieski. Parmi les filles d'honneur de la reine se trouvait Marie Casimire de la Grange d'Arquien, fille du marquis d'Arquien, capitaine des gardes de Monsieur. Sa mère avait été gouvernante de Louise de Gonzague, Marie Casimire, grande amie de la reine, exerçait déjà autour d'elle, malgré son jeune âge, cette influence charmante qui devait la mener au trône.

Jean Sobieski avait vingt ans. Il fit la connaissance de Condé dans les salons de la duchesse de Longueville; il y rencontra aussi Turenne, Bassompierre, Catinat, Luxembourg, Vauban et tous les génies littéraires de ce grand siècle. Chose étrange ou plutôt naturelle, Condé se lia d'amitié avec le jeune Sobieski. Plus tard ils eurent une correspondance suivie. Jean apportait de son pays des idées parlementaires qu'on n'avait pas encore en France. Il étonnait les courtisans du pouvoir absolu, en proposant la convocation des États-généraux comme un remède des plus simples aux maux politiques de la France.

La paix ne pouvait durer en Pologne. La misère du peuple, la turbulence de la noblesse, la confusion des pouvoirs, la faiblesse de la royauté minaient sourdement ce pays comme des plaies cancéreuses.

L'ordre équestre, fatigué de Wladislas, l'accusait de maintenir sur pied une armée dans le but d'assurer l'élection de son fils. Il dut licencier les vieilles bandes de Zolkiewski. Peu après, son fils mourut. Le roi déjà atteint de mélancolie par suite de sa longue inaction, tomba dans une maladie de langueur.



Chapitre troisième.

LA POLOGNE. — Sarmates et Slaves. — Origine de la Pologne. — Ses habitants. — Conversion des Polonais au christianisme. — Les Piast. — Le Sénat. — Les Jagellons. — Charges civiles et militaires. — Diètes. — Nonces. — Diétines. — Le *liberum veto* et les confédérations. — La Royauté en Pologne. — Les Wasas.

QUAND on jette les yeux sur une carte de l'Europe pendant la seconde période du moyen âge, on y voit la Pologne étendant ses limites depuis la Baltique jusqu'à la Mer Noire et sa protection sur les provinces tributaires de Moldavie et de Valachie. A l'Est, elle englobe Smolensk et tous les affluents du Borysthène, aujourd'hui en pleine Russie. Moscou est à vingt-cinq lieues de ses frontières, et la Prusse, une contrée imperceptible, n'est célèbre que par les exploits des chevaliers Teutoniques. L'empire de toutes les Russies n'existe pas; les Russies se trouvaient en Pologne. Il y a bien une République de Novgorod, là où s'élèvera plus tard Saint-Pétersbourg, et puis le grand duché de Moscovie, mais le reste, occupé par les hordes Kaptchaques et Tartares, se perd dans la nuit. La Pologne en ce temps était plus vaste que l'empire d'Allemagne. Sous Charles-Quint, elle s'amoindrit dans le Sud et à l'Est; la Porte Ottomane et les Moscovites en ont rogné une large part, cependant au Nord elle a gagné Dantzig et Kœnisberg, ports de mer, ainsi que la Courlande et la Livonie. Son territoire est toujours deux fois grand comme la France. Durant la guerre de Trente ans, elle reconquiert l'Ukraine, qu'elle perd définitivement quelques années plus tard. Le XVIIe siècle marque l'apogée de la Pologne; malgré ses pro-

vinces conquises c'est encore la nation la plus étendue de l'Europe, puis elle va déclinant. On peut dire qu'après Sobieski elle s'effondre. Et la Russie sort des ténèbres à la voix de Pierre le Grand.

La Pologne aujourd'hui n'est plus; elle a disparu de ce monde, parce qu'elle a achevé sa mission, une âpre et sublime mission; et parce qu'au milieu de la civilisation, elle a conservé les principes dissolvants de la société barbare.

*
* *

Au delà des Carpathes, l'antiquité ne connaissait que les Sarmates parmi lesquels il faut chercher les Slaves dont le nom dérive de *gloire (slawa)*. C'est d'eux que descendent les Krobates ou Croates, les Slavons ou Esclavons, les Sorabes ou Serbes, les Roxolans, les Ruthènes, les Bulgares, les Moldaves, les Tchèques [1] de la Bohême et de la Moravie.

A l'invasion des barbares, il s'établit dans le monde deux formidables courants de hordes, l'un venant du Nord de l'Europe, l'autre du fond de la Scythie; ce torrent de peuples rejeta les Celtes aux extrémités Nord-Ouest, en Bretagne, en Irlande, en Écosse et coupa le chemin des Slaves vers l'Italie. Plus tard, quand les races gothique, franque, saxonne et hongare se furent constituées en nations, les Slaves, formant en quelque sorte l'arrière-garde du monde chrétien, s'organisèrent pour défendre leurs possessions contre de nouvelles incursions. Ils devinrent la digue de l'Europe contre le flot tartare et musulman ; et telle fut la mission que Dieu leur imposa en les groupant sous le nom de Pologne.

Ils aimaient la liberté, ces Slaves, ces « glorieux », ils l'aimaient d'un amour effréné; dans la steppe sans

1. *Tchèques* ou *premiers* parce qu'ils ont devancé les autres tribus slaves dans leur mouvement vers l'Occident.

limite, ils ne reconnaissaient pour maître que la foudre du ciel. Vêtus de peaux de loup, armés de lances, de flèches, de boucliers d'osier, ils erraient avec leurs chariots et leurs troupeaux, du Nord au Midi, dédaignant le travail et les produits de la civilisation Romaine. Les soins de la vie matérielle étaient laissés aux esclaves, — leurs prisonniers de guerre — qu'ils traitaient avec une dureté impitoyable. Cependant les mœurs des Slaves étaient douces, pastorales, hospitalières. Procope vante leur loyauté et nous les montre plus experts à jouer du luth qu'à manier les armes.

Les Slaves voisins de l'Allemagne prirent, à l'exemple des peuples germains, des demeures fixes — cabanes ou campements misérables — qui forcèrent du moins les habitants à cultiver ce sol.

Ceux plus éloignés au Nord et à l'Est tombèrent sous la domination des hordes Finnoises et Mongoles. Le Scandinave Rurik imposa son joug à ces nomades et en fit la nation d'où sortirent Novgorod, Moscou et le formidable empire russe d'à présent.

Entre la Vistule et la Crimée habitaient les Ross, Roxolans ou Ruthènes; ils donnèrent le nom de Russie à toute cette contrée, Russie Blanche, Russie Noire, Russie Rouge: ces dénominations ont rapport, croit-on, à la couleur brune ou blonde des races.

Quant au mot Pologne, il vient de *Polè* qui veut dire plaine. Sauf dans le voisinage des Carpathes, la Pologne est en effet une immense plaine, ici marécageuse, là sablonneuse et saline, parsemée de blocs granitiques, sillonnée de cours d'eau, couverte de forêts où dominent le sapin, le bouleau, le melèze, le chêne, le tilleul, pays fertile, riche en céréales mais de rude climat. Le centre de cette plaine était habité par une puissante tribu de Slaves appelés Lakes — d'où *Pollakes*, plaine des Lakes

Ce nom s'étendit à tous les peuples de leur sang,

depuis les Bohèmes ou Tchèques jusqu'aux Russiens de toute couleur inclusivement. Les hommes libres et les esclaves formèrent deux races distinctes chez les Sarmates, l'une dominante, guerrière, toujours en mouvement, l'autre asservie, laborieuse, attachée à la glèbe, et aux pas du maître.

Ces deux races, on les retrouve en Pologne dans cette noblesse altière, et dans ce peuple de paysans écrasés par le servage. Ailleurs, sous l'influence de l'Église, les serfs peu à peu s'émancipent, arrivent à la bourgeoisie; les communes naissent, et, par la liberté, les nations atteignent la plénitude de leur force. La Pologne au contraire, pour conserver l'esclavage, résiste aux efforts de Rome. Son attachement quand même aux traditions barbares de la Sarmatie se retrouve dans les lois, les mœurs jusque dans le costume, cette manifestation extérieure du caractère d'un peuple.

Les pelisses, les bonnets de peau, les armes restent toujours la partie essentielle et l'ornement de leur habillement, grossier d'abord, plus tard luxueux; ce qui fit dire à la cour de Louis XIV: « les seigneurs polonais, dans leur magnificence sauvage, sont couverts de diamants et n'ont pas de linge. » Ils conservaient aussi le singulier usage de se raser le tour de la tête en ne laissant subsister qu'une couronne de cheveux, comme le font encore maintenant les Cosaques et les Mongols.

Chez le noble polonais, orgueilleux, turbulent, follement prodigue de son sang autant que de son or, nous retrouvons le Slave avide de gloire et d'indépendance, avec ses qualités et ses défauts. Impressionnables, de conception prompte, les Polonais sont bien doués pour les arts et les sciences, gais, sans fiel, magnanimes. Mais leurs idées sont mobiles et, dans les revers, ils passent facilement de la présomption à l'abattement. En somme, tempérament du Nord, délymphatisé par un déploiement continu de résistance

nerveuse, se rapprochant de celui du Gaulois, ce qui explique peut-être la sympathie qui règne entre Français et Polonais.

Les guerriers, propriétaires et seigneurs du sol partagé, s'appelèrent nobles; ils maintinrent leur indépendance vis-à-vis les uns des autres, mais ils durent se réunir de temps en temps pour régler les intérêts communs et décider la paix ou la guerre. De là, ces assemblées nationales, basées sur l'égalité des droits de tous et sur l'unanimité des suffrages. Ne pas y assister était abdiquer ses droits, et nul ne voulait encourir pareil déshonneur. L'unanimité continue des suffrages était néanmoins chose impossible; alors, comme la minorité ne pouvait ni ne voulait plier et qu'il fallait cependant conclure, on avait recours aux armes. Telle est l'origine des diètes polonaises.

La première ville fondée dans ce pays vers le VIe siècle s'appela Gnesne. On dit qu'en faisant défricher une forêt dans cet endroit, le chef de tribu Lesko trouva un nid d'aigle blanc au sommet d'un chêne, et qu'il prit cet oiseau pour emblème. Krak bâtit Krakovie. A ces origines se mêlent des histoires de monstres et de dragons: nous sommes dans les temps fabuleux de la monarchie des Lesko. Jusqu'au IXe siècle, on ne connaît rien de précis sur la Pologne, si ce n'est qu'elle était divisée en douze palatinats, commandés par des vaïvodes ou chefs d'armée choisis à l'élection et occupés surtout à se faire la guerre.

Vers cette époque, saint Méthode, saint Cyrille et surtout saint Adalbert, apportèrent les lumières du christianisme aux Slaves.

Méthode parvint en Bohême, baptisa Borzivoï, duc de ce pays et évangélisa son peuple (894). C'est par la Bohême que la vraie foi entra en Pologne, mais un siècle plus tard, alors qu'une descendante de Borzivoï,

la princesse Dobrowska, sœur de Boleslas de Bohême, épousa le duc de Pologne, Mièciwslas, encore païen. Elle entreprit de convertir son mari. Unissant le tact à la piété, justifiant son nom de « Bonne », elle l'exhorta à renoncer aux idoles, en évitant de froisser ses préjugés. En 965, le duc fut baptisé avec plusieurs de ses nobles et s'employa aussitôt à faire connaître le vrai Dieu à la Pologne. Le pape Jean XII lui envoya un premier évêque accompagné de missionnaires. Mièciwslas mit une ardeur de néophyte barbare à faire régner dans ses états les lois de la sainte Église ; il ordonna d'arracher les dents « à tout Polonais con« vaincu d'avoir mangé de la viande pendant le « carême ». Néanmoins il mourut regretté de son peuple, après un règne glorieux.

L'amour du merveilleux, commun à tous les Slaves, portait bien les Polonais vers la superstition, mais ils embrassèrent la foi avec une ardeur austère, ajoutant aux jeûnes imposés par l'Église celui du mercredi et de la septuagésime, et se livrant à des flagellations publiques et sanglantes. De tous temps, les Polonais se sont distingués par leur attachement à la religion catholique, leur indulgence pour les Juifs, et leur soumission au Pape. Intolérants jusqu'à la cruauté pour les sectes dissidentes, ils laissèrent aux Israélites une telle liberté qu'on nomma la Pologne, *le Paradis des Juifs*. Au XVII[e] siècle encore, la puissance du Saint-Siège était plus respectée en Pologne que chez toute autre nation, puisqu'ayant pris sur elle de faire ses rois, elle n'osait les proclamer sans la permission du Pape, représenté par le primat. Les Russies, l'Ukraine et la Moscovie tombèrent malheureusement dans le schisme de Photius et préparèrent ainsi la domination persécutrice des czars, au nom du panslavisme grec.

La première dynastie qui régna en Pologne depuis

sa conversion à l'Évangile est celle des Piast. Son fondateur fut appelé à ceindre la couronne tandis qu'il menait sa charrue. Une intervention miraculeuse du ciel avait, semble-t-il, désigné cet obscur paysan aux vaïvodes ou chefs des guerriers. Il a laissé la réputation d'un monarque vertueux et bienfaisant. Le premier il sut réunir en faisceau les tribus errantes. Son nom de *Piast* signifie *moyen*, *soutien*, et ce nom est devenu un titre de gloire, une distinction nationale. Non seulement on désigne ainsi toute sa lignée, mais encore les citoyens polonais donnés pour compétiteurs aux candidats d'origine étrangère pendant la vacance du trône. Il importe de s'en souvenir pour le règne de Sobieski.

Un descendant des Piast, Boleslas Ier, introduisit les bénédictins dans son royaume, fonda l'ordre équestre composé de toute la noblesse, organisa des troupes et créa un conseil royal de douze nobles.

En 1319, l'écusson de Wladislas, l'aigle blanc sur fond rouge, devint celui de la Pologne.

Le fils de ce roi, Kasimir le Grand, fut le plus remarquable de cette dynastie. Il fonda l'université de Krakovie, et par sa sollicitude pour les faibles et les opprimés, il mérita le sobriquet de *roi des paysans*.

Sous les Piast, les villes jouirent d'une certaine existence politique, quoique toujours gouvernées par des subdélégués de la noblesse. A l'extinction de cette lignée, en 1370, elles perdirent les privilèges à peine acquis. Une seule institution politique s'établit durant ce long espace de siècles, le sénat. Il était composé des évêques, des palatins, des castellans, d'un staroste [1], et de tous les grands officiers de la République.

1. *Palatin.* — Chef de la noblesse et gouverneur de son palatinat ou province. Il mène ses nobles à la guerre et au champ électoral. Il fixe le prix des denrées.

Castellan. — Gouverneur de district, représente le palatin.

Staroste. — Gouverneur de château-fort et de ville royale dans le district, chargé d'exercer la justice et de garantir la possession des propriétés.

Ces cent trente-six sénateurs avaient à leur tête, l'archevêque de Gnesne, primat du royaume, légat-né du Saint-Siège, et *censeur* des rois, roi lui-même durant les interrègnes.

Le sénat ne fit pas ombrage à la noblesse ; elle y voyait le gardien de ses intérêts, l'exécuteur de ses caprices. Mais le poste de sénateur ne put jamais être héréditaire. Il fallut des siècles pour que la Pologne s'accoutumât à y voir une dignité. Le sénat était plutôt lié aux diètes qu'au trône. A la longue, il prit rang comme le second des trois ordres. Le roi constitua le premier, le troisième comprit tous les nobles, c'est-à-dire la nation.

Vint alors le grand duc de Lithuanie, Jagellon. Il épousa Hedwige, l'héritière des Piast, et réunissant son duché au royaume de Pologne, il prit le nom de Wladislas IV. C'était un vrai barbare, dur et cruel, adorateur de la foudre et du serpent sacré. Hedwige le convertit. A son tour Jagellon voulut convertir son peuple, mais à coups d'épée. Les Lithuaniens, pour la plupart de sang Finnois et Mongol, restèrent plus Moscovites que Polonais ; le schisme grec acheva de les fondre dans l'empire des czars modernes. Jagellon régna avec gloire jusqu'en 1433: de son époque datent ces beaux monuments d'architecture, dont les ruines semblent pleurer aujourd'hui le passé de la Pologne.

Les Jagellons finirent en 1572. Jamais la Pologne ne fut plus prospère que sous cette dynastie. Les sciences y prirent un essor inattendu ; elles enfantèrent Copernic.

Toutefois, Lithuaniens et Polonais ne purent jamais former un seul peuple.

Il fut en vain stipulé que pour ces deux états il n'y aurait qu'une diète, un même prince, les mêmes lois, on distingua toujours les charges, les armées de Lithuanie d'avec celles de la couronne.

Comme il sera souvent parlé de ces charges civiles et militaires, il importe d'en dire les attributions :

CHARGES DE L'ORDRE CIVIL.

1° *Le grand-maréchal* est le personnage le plus élevé en dignité. Au-dessus de lui il n'y a que le primat et le roi. Maire du palais, il traite aussi avec les ambassadeurs. Il est chef de la justice et de l'administration, connaît de tous les crimes et juge sans appel. Sa sanction est indispensable pour exécuter la peine capitale. Seule, la nation peut réformer ses jugements. C'est lui qui maintient l'ordre et convoque le sénat. Il a toujours des troupes sous ses ordres.

2° *Le maréchal de la cour* n'a de juridiction à exercer qu'en l'absence du grand maréchal.

3° *Le grand chancelier* tient les grands sceaux de l'état. C'est le ministre de la justice, le chef des magistrats.

4° *Le vice-chancelier* tient les petits sceaux. L'un des deux est évêque pour connaître des affaires ecclésiastiques. Tous deux portent la parole au nom du roi aux diètes, en latin, le latin étant la langue officielle.

5° *Le grand-trésorier*, dépositaire des finances et des archives, administre les revenus de l'état. La nation assemblée ou le sénat, jamais le roi, décide de l'emploi du trésor. Le grand trésorier ne doit compte qu'à la nation.

Tous ces ministres, le roi les crée, mais la nation peut les révoquer. Ils n'ont pas voix délibérative dans le sénat.

CHARGES DANS L'ARMÉE.

1° *Le grand-hetman*, chef suprême de l'armée, exerce un pouvoir sans limites et sans contrôle. Levées de troupes, organisation, discipline, armements, châtiments, arsenaux, forteresses, camps, préparatifs de

guerre, ordre de marche, tout lui est livré. Son pouvoir est suspendu lorsque le roi commande en personne.

2° *L'hetman de campagne*, lieutenant et trop souvent rival du premier, n'a d'autorité que celle que lui laisse le grand hetman.

3° *Le strazenik* commande l'avant-garde.

4° *Le grand-enseigne* porte l'étendard de la Pologne, exerce un commandement et ne marche qu'avec la *pospolite* ou arrière-ban de la noblesse.

5° *L'oboznik*, commissaire général, est le maréchal-des-logis des armées d'autrefois.

Les palatins, les castellans, les starostes étaient autant d'officiers supérieurs et avaient le droit d'équiper et de commander des troupes à leurs frais.

Toutes ces charges, tant pour l'état que pour l'armée existaient en double : il y avait le grand maréchal de la couronne et le grand maréchal de Lithuanie, le grand hetman de la couronne et le grand hetman de Lithuanie et ainsi de suite, division fatale à la Pologne.

LES DIÈTES.

Quand partout en Europe s'organisaient les États-Généraux, les Parlements, les Cortès, la Pologne conserva la forme primitive des *Champs de Mars*, cette tumultueuse assemblée de citoyens en armes. Cent mille nobles à cheval venaient discuter les intérêts du pays. Nourrir une pareille armée pendant plusieurs mois entraînait la dévastation d'une contrée. Et puis les affaires traînaient en longueur, des provinces hostiles se rencontraient en armes, à chaque réunion : il fallait terminer brusquement les débats pour éviter la guerre civile. Les progrès du temps amenèrent les nobles à élire des *nonces* ou envoyés. Ces nonces étaient choisis dans les *diétines* ou assemblées de chaque palatinat. Ils y recevaient des « cahiers » obligatoires et après chaque session de

la diète ils étaient obligés de rendre un compte rigoureux de leur mandat.

On discutait dans la diète l'administration, la justice, les lois, la paix et la guerre; on y recevait les ambassadeurs; toutes les affaires de l'État y étaient traitées en public, à haute voix, portes ouvertes. Quelquefois les nobles électeurs accouraient pour surveiller leurs nonces et s'opposer au besoin à leurs lois. C'est ce qu'on appelait « tenir la diète sous le bouclier ».

Le sénat et l'ordre équestre, c'est-à-dire la grande et la petite noblesse, composaient, nous l'avons vu, ces assemblées nationales, mais ils discutaient quelquefois à part, absolument comme les deux chambres de nos gouvernements modernes. Tous les deux ans, le roi convoquait la diète, à moins que des circonstances graves ne l'obligeassent à siéger plus souvent. Des cérémonies religieuses précédaient et terminaient la session, qui durait au moins six semaines. Pendant trois mois les nonces demeuraient inviolables. Était puni de mort qui portait la main sur eux. Rien de plus imposant, au premier aspect, que ces réunions nationales avec leurs pompes religieuses et civiles, leurs grands dignitaires, leur cortège royal, leurs serments solennels, leurs principes de fière et chevaleresque liberté ; mais rien d'aussi lamentable dans ses résultats. La violence, l'orgueil, la haine, l'intrigue, la vénalité, l'ignorance, toutes les passions, toutes les infirmités du cœur humain se donnent carrière dans ces débats législatifs. C'est une confusion de disputes, où les intérêts de la patrie font périodiquement naufrage. L'amour de la liberté dégénère en licence; et les institutions polonaises semblent avoir pour but d'armer l'opposition contre l'autorité. Pour avoir force de loi, les résolutions de la diète exigeaient l'*unanimité* des suffrages. Du moment que le défaut d'unanimité créait une minorité, celle-ci avait le droit de

constituer une assemblée à part nommée *confédération.* La diète alors était rompue; si elle continuait à siéger, les nobles confédérés se choisissaient un président, opposaient leurs décrets à ceux de la diète et au besoin la force à la force. Quelquefois le roi fut mis à la tête de ces confédérations; elles ouvraient une voie légale à tous les mécontents.

En 1652, le principe de l'unanimité des voix reçut une application nouvelle, absurde, mais rigoureusement logique. Un gentilhomme s'enfuit de l'assemblée en criant : « Je m'oppose! » Aussitôt les débats furent suspendus et la diète se rompit par défaut d'unanimité. Ce singulier droit laissé à tout nonce, d'arrêter les délibérations, fut consacré sous le nom de *liberum veto.* Ainsi, dit Salvandy, « la passion de liberté personnelle reconnaissait à chacun le droit de tyrannie contre tous. » Le *liberum veto* eut de suite des partisans : il flattait l'orgueil de la petite noblesse, armait les factions du pouvoir d'enrayer la marche des affaires et donnait une force corruptrice aux cours étrangères. A son tour, l'armée avait le droit de se confédérer, contre le roi, contre la diète, contre les généraux. Ces *confédérations militaires* ou *rokoz* se choisissaient un maréchal qui présidait leurs assemblées ou les menait au combat. La faculté leur était laissée de déposer le grand-hetman ; ces rokoz s'organisèrent pour la première fois en 1580.

Et le roi placé au faîte de ce gouvernement, quel pouvoir avait-il?

— « Vous autres, Polonais, vous n'avez point de roi, disaient les étrangers.

— « Au contraire, répliquaient les Polonais, nous avons le roi; mais, chez vous, c'est le roi qui vous a. »

Voici ce qu'un écrivain polonais, Chodzko, disait en 1839. après la ruine de sa patrie : « Nos rois n'ont

guère sujet de nous aimer et ils en ont encore moins de nous craindre. Peuvent-ils nous aimer eux que notre liberté tient dans la servitude? Ce qu'ils proposent nous est toujours suspect; le bien même qu'ils voudraient nous procurer, ou nous le condamnons sans le connaître, ou nous le repoussons même après l'avoir examiné. Quelles raisons ont-ils de nous craindre? Notre désordre est tel, qu'ils peuvent impunément se jouer de nos desseins, de nos projets, de nos efforts.... Il ne tient qu'à eux de tourner contre nous-mêmes les armes dont nous nous servons pour réprimer leur autorité. » Au nom de l'égalité, la couronne était à la portée de tous les citoyens, de sorte que chaque noble, pair du souverain, pouvait lui dire comme le comte de Périgord : « Qui t'a fait roi ? »

On sait les brigues et les luttes intestines qu'entraînait chaque élection au trône. Les Polonais le reconnurent si bien que, pendant longtemps, ils firent succéder les fils aux pères, proclamant ainsi la nécessité et la légitimité des dynasties.

Et par une contradiction tenant au caractère slave, peut-être aussi par orgueil national, ils entouraient leurs rois d'une cour resplendissante, cérémonieuse, pareille à celles des plus grands potentats; après les avoir insultés en pleine diète, ils se prosternaient devant eux.

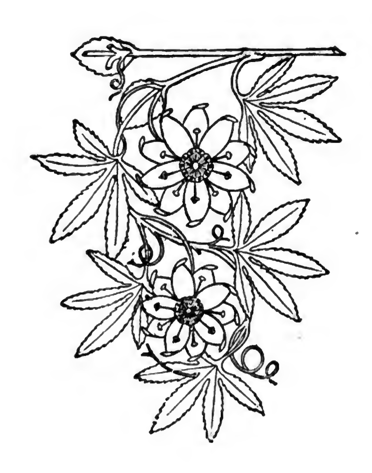
A l'extinction des Jagellons (1574), Henri de Valois fut élu ; mais ce triste prince s'enfuit de Pologne pour régner sur la France, à la mort de Charles IX.

Étienne Batory, prince de Transylvanie, fut élu à sa place. Il montra de grandes capacités civiles et militaires.

Les Wasas de Suède, alliés aux Jagellons, ceignirent alors la couronne ; cette race qui ne cessa d'occuper le trône de 1587 à 1667, donna quelques rois illustres.

Depuis les Piast, la guerre avait été continuelle,

guerre presque toujours défensive, car la Pologne était ouverte à toutes les invasions; Turcs, Tartares, Suédois, Moscovites heurtaient ses frontières comme les flots de la mer battent un écueil. Un jour, désagrégée, elle sera engloutie.





Chapitre quatrième.

LES COSAQUES. — Ce qu'ils sont. — Leur oppression par les Polonais. — Le moulin de Bogdan. — Insurrection. — Jacquerie. — Invasion. — Écrasement de la Pologne. — Le Château de Zamosc. — Mort de Jacques Sobieski. — Arrivée de ses fils en Pologne.

L'UKRAINE était une vaste province de la Pologne, arrosée par le Borysthène; les propriétaires polonais y voulaient tous avoir des biens, tant ses plaines coupées de steppes produisaient de riches moissons. Là demeuraient les Cosaques, ramas de Tartares, de Bosniaques, de gentilshommes tarés des pays d'alentour, de serfs fugitifs, d'aventuriers de toute nation, soldats intrépides, brigands et corsaires redoutables.

Jacques Sobieski les a dépeints dans ses *Commentaires* laissés à ses fils, et nous ne pouvons mieux faire que de citer ici le père de notre héros : « Au retour des expéditions guerrières, enrichis par le pillage, ils ne songent plus qu'aux affaires de leur ménage et campent en quelque sorte au milieu des villes qui appartiennent à la couronne ou à la noblesse, avec leurs femmes et leurs enfants. Ils se dédommagent des ennuis du repos par de fréquentes assemblées, et leurs comices sont d'autres guerres souvent sanglantes. C'est là qu'ils élisent leur hetman, en jetant leurs bonnets de peau dans les airs. Cette inconstante multitude brise souvent son ouvrage, mais tant que l'hetman règne il a droit de vie et de mort. Quatre conseillers l'assistent ; un notaire public correspond pour lui avec le roi, au nom de la nation et de son chef. La ville de Tretchimison, en Kiovie, que leur donna Étienne

Batory pour les récompenser de fidèles services, leur sert d'arsenal, de marché, de magasins, de trésor. Là est le dépôt de tout le butin enlevé par leurs pirates dans les places turques de la Romélie et de l'Asie-Mineure. Là sont conservées les chartes d'immunités, là flottent les étendards que le roi daigne leur envoyer chaque fois qu'ils prennent les armes pour le service de l'État.

« C'est autour de l'étendard royal que la nation s'assemble. L'hetman ne s'adresse à la multitude que le front découvert, l'air respectueux, prompt à se disculper de tous les griefs, habile à solliciter humblement sa part des dépouilles de l'ennemi. Des acclamations, des cris féroces, sont pour la nation l'unique manière de répondre.

« Ces farouches paysans aiment la guerre avec passion. Le pistolet est une arme commune à tous. Grâce à leurs troupes agiles et courageuses, la Pologne peut braver l'infanterie des plus puissants princes de la terre, et ils sont aussi utiles dans les revers que pour la victoire. Battus, ils forment de leurs chariots rangés sur plusieurs lignes un camp retranché, auquel nul autre rempart ne peut être comparé. Derrière ces *tabor* ils défient les assauts du plus redoutable ennemi. »

Il eût fallu à la Pologne un autre gouvernement que celui de ces diètes passionnées pour s'attacher les Cosaques. Un grand roi sans entraves eût changé ces forbans en marins, et se fût créé une flotte.

Deux causes brisèrent le faible lien qui unissait la Pologne à l'Ukraine: les Cosaques étaient de religion grecque; on prétendit les rallier à l'unité en chassant leurs popes, en détruisant leurs temples. Des intendants, juifs pour la plupart, représentaient les seigneurs polonais en Ukraine; une fois la guerre finie, ces paysans, tous soldats de la couronne, se voyaient

traités comme les serfs. Depuis des années, la révolte grondait, toujours étouffée, toujours renaissante.

Les chants populaires redisaient dans leurs mélodies plaintives ou lugubres les longues souffrances de ce peuple opprimé. Enfin commence, entre la Pologne et l'Ukraine, un duel à mort pour la liberté, à propos d'un moulin.

Il y avait un vieux capitaine cosaque, du nom de Bogdan Chmielnizki, brave et doué de talents militaires. Vingt ans auparavant, il avait arraché une jeune fille aux mains des Tartares; cette jeune fille était Théophila, mère de Jean Sobieski.

Ce Cosaque possédait un moulin, dont voulut s'emparer un propriétaire polonais. Il eût réussi, sans l'intervention de Jacques Sobieski, alors castellan de Cracovie [1]. Jacques mourut; l'intendant du polonais s'empara du moulin. Bogdan porta plainte; on lui répondit par des coups de lanière. Il insista; son spoliateur chercha à le faire assassiner; Bogdan s'enfuit chez le khan des Tartares. Il apprit bientôt la mort de sa femme et d'un de ses fils massacrés par l'intendant. Alors Bogdan reparut, mais terrible. A sa voix, la nation se lève frémissante de vengeance. Trois cent mille hommes armés marchent avec lui. La Pologne lui oppose des troupes; elles sont écrasées. Dans une seconde bataille sur le Borysthène, le grand-hetman Czarneski est battu, ses généraux tombent aux mains des Cosaques, les soldats de la couronne sont exterminés. Satisfait de sa victoire, Bogdan écrit au roi pour lui demander respectueusement la paix. Wladislas ne lut pas sa lettre; il était mort de chagrin le 20 mai 1648. Et comme l'interrègne livrait le pouvoir à ces nobles détestés, tyrans de l'Ukraine, le chef des Cosaques ne voulut plus traiter. Du reste, le

1. Le castellan de Cracovie, par privilège, était au-dessus des autres castellans et même des palatins.

prince Jérémie Koributh, guerrier cruel et sanguinaire, semblait mettre tout en œuvre, pour rendre la paix impossible. A la tête de ses troupes il reprit quelques villes insurgées, fit brûler les habitants qui se rendaient à merci, et criait aux bourreaux: « Faites-leur sentir le supplice! » L'indignation donna de nouvelles forces aux Cosaques. Serfs et paysans accoururent. Eux aussi, depuis des siècles, avaient des injures à venger. Les Grecs de Russie se levèrent au nom de la religion persécutée. Comme un incendie poussé par le vent d'Est, la révolte gagna quatre provinces et la Lithuanie. A leur tour, les Tartares de Crimée et de Bessarabie montent à cheval et suivent la trace des vengeurs de l'Ukraine. L'invasion donne la main à la jacquerie, et telle est la fureur de ces bandes implacables qu'après avoir brûlé châteaux, églises, monastères, massacré hommes, femmes, enfants, moines et prêtres, ils vont fouiller les tombes seigneuriales pour supplicier les cadavres. Jérémie et le grand-enseigne réunissent à la hâte quarante mille hommes et rencontrent l'ennemi près d'Olesko, à Pilawicz. Ils sont vaincus honteusement; pour la première fois, cette fière noblesse, frappée de terreur panique, s'enfuit sans combattre.

Bogdan va s'emparer de la Pologne entière. Arrivé dans les palatinats catholiques, il respecte les prêtres et les églises, mais guerre aux châteaux! pas de pitié pour les nobles! Et il appelle les serfs à l'indépendance, sur les débris fumants de la Pologne. Elle n'a plus de roi cette orgueilleuse nation, plus de généraux, ses grands marchent à pied, enchaînés devant le cheval et sous le fouet du Tartare; trente mille de ses nobles gisent en pâture aux vautours.

Comme au temps d'Attila, c'est la terreur. A Varsovie, la diète consternée veut fuir à Dantzig. On ne voit debout dans cette détresse que deux femmes, deux Françaises, la reine qui refuse de quitter la capitale

tant que la Pologne n'a pas de roi, Marie d'Arquien, cette enfant, qui propose aux femmes d'aller à pied en pèlerinage, à douze lieues de là, au sanctuaire de Notre-Dame de Czenstokowa. Toutes les dames du palais la suivent. « Allez-vous me livrer à des serfs révoltés? » demande la reine à l'ordre équestre. Ce mot met la noblesse à cheval; elle court s'enfermer au château de Zamosc, vaste forteresse bâtie par Zamoyski, l'un des meilleurs capitaines de son temps, et qui se trouvait à Paris en ce moment. Les nobles des palatinats voisins avec leur famille et leurs trésors, les gentilshommes français, les volontaires allemands, Marie d'Arquien, Théophila Sobieska, tout ce qui restait de grands seigneurs, les rejoignirent. A la nouvelle des malheurs de sa patrie, Zamoyski est déjà en route: Marc et Jean accourent de Constantinople.

Les Tartares et les Cosaques investirent le château de Zamosc, laissant à peine à Zamoyski le temps d'y entrer. Depuis leur arrivée dans les provinces russiennes, les barbares convoitaient cette proie, car l'opulence du seigneur Zamoyski dépassait toutes les bornes. On signalait ses banquets d'où les convives pouvaient emporter des plats d'argent chargés de monceaux de ducats d'or.

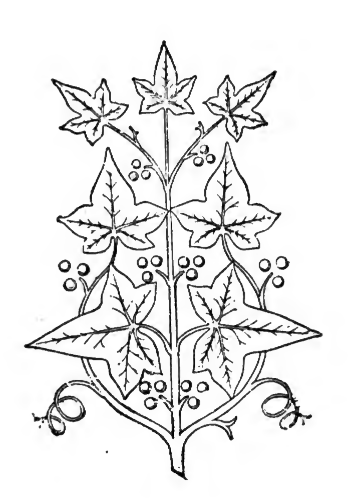
Les Sobieski traversèrent des campagnes ravagées et sans habitants, des villes en cendres, des rivières charriant des cadavres, des plaines couvertes d'ossements. Leur patrie était devenue un désert sur lequel plânait la sombre nuée des corbeaux et des vautours, ces oiseaux de la mort.

Heureusement, l'ennemi n'entendait rien aux sièges; pour les Tartares, la guerre n'avait qu'un objet, le butin. Paysans et Cosaques, travestis en nobles, en évêques, en palatins, passaient leur temps en orgies. Marc et Jean traversèrent sans peine des postes ivres ou endormis. Arrivés au château de Zamosc, un nouveau deuil les attendait: la mort de leur père.

— « Mes fils, venez-vous pour nous venger ? demanda la mère après les premiers épanchements.

— « Oui, répondirent-ils en pleurant.

— « Alors si vous voulez que je vous reconnaisse pour mes fils, ne ressemblez pas aux combattants de Pilawicz ! »





DEVANT L'ENNEMI. — Casimir, roi. — Défaite des Polonais. — Jean Sobieski pour la première fois sur le champ de bataille. — Il est nommé staroste. — Paix de Zborow. — Bataille et victoire de Berestecz. — Jean blessé. — Défaite de Batowitz. — Mort de Marc.

LE blocus de Zamosc traînait en longueur ; il devint si peu redoutable que la diète d'élection put se réunir. Pour la première fois, les deux Sobieski parurent en public dans leur patrie. Jean débuta dans la vie politique, en mousquetaire. A la suite d'une querelle avec un membre de la puissante famille des Paz, il se battit en duel.

Cette aventure, de mince conséquence en pays français, lui attira la haine de tous les Paz de Lithuanie.

La diète élut Casimir, frère de Wladislas. Ce prince était entré aux Jésuites, puis le pape l'avait élevé à la dignité de cardinal. Accédant aux prières de la Pologne en des circonstances aussi graves, le Saint-Siège délia le cardinal de ses vœux et lui permit d'épouser la veuve de son frère. Casimir ceignit la couronne et se maria en 1649. L'histoire nous le présente comme « un roi trop juste et trop honnête pour son siècle et son pays ».

A peine sur le trône, il voulut négocier avec les Cosaques. Quand la pospolite lui proposa de combattre il répondit : « Vous ne deviez pas prendre le moulin de Bogdan Chmielnizki, encore moins massacrer sa femme et son fils. » Ces paroles déplurent. La noblesse, s'armant au nombre de cinquante mille hommes, alla se faire battre en Volhynie. Le roi prit alors le commandement des troupes et marcha dix

jours avant de se trouver devant l'ennemi. A Bogdan venait de se joindre le khan des Tartares en personne, accompagné du redoutable magicien Isla dont les Polonais se racontaient les prodiges. Il n'en fallait pas plus pour épouvanter ces hommes de guerre, non débarrassés encore des superstitions slaves. Les effroyables hurlements des hordes circassiennes achevèrent de les démoraliser. Ils se débandèrent après deux jours de combat. En vain le roi se jette-t-il au milieu des fuyards, on ne l'écoute pas ; on se révolte. Alors un cavalier à l'armure neuve s'élance des rangs de la noblesse et court sur les rebelles. Il lève sur eux sa hache à manche d'argent. C'est un jeune homme de haute taille, au regard de feu, à la voix tonnante. Les soldats comprennent que son bras résolu va frapper ; ils s'arrêtent, ils écoutent. Le nom de Jean Sobieski court dans les rangs et ce nom rappelle de glorieux jours, qui sont loin. Le jeune cavalier les interpelle avec fureur, mais de ses yeux coulent des larmes. Il pleure le désastre, la honte de sa patrie. Son émotion, sa contenance en imposent aux fuyards. Les vieux soldats de Kotzim croient entendre la voix du palatin Jacques dans celle de son fils, et le jeune homme finit par les entraîner aux pieds du roi. C'est ainsi que parut pour la première fois sur le champ de bataille, Jean Sobieski.

Casimir le récompensa en le nommant staroste de Jakorow. La starostie était une sorte de fief, un bien domanial de la couronne auquel s'attachait un commandement militaire.

Le lendemain, l'armée polonaise fut battue, cernée, obligée de capituler. Le roi consulta ses officiers. On fut d'avis de demander la paix. Si l'ennemi n'acceptait pas, c'en était fait de la Pologne. Bogdan eut la grandeur de répondre en sujet fidèle qu'armait la vengeance mais non l'orgueil; ses conditions furent dictées

par la justice; le khan des Tartares exigea le paiement d'un tribut. La noblesse souscrivit à tout, heureuse d'en être quitte à ce prix. Le lendemain, Bogdan fit sa soumission, un roseau à la main. Il demanda grâce au roi pour ses crimes, et reçut le bâton de commandement qui l'établissait chef de l'Ukraine. Telle fut la paix de Zborow (1649). Elle ne dura pas. Revenus de leurs alarmes, les grands reprochèrent au roi ses concessions.

On l'accusa bientôt de trahir la république. Casimir ménageait les Cosaques afin de se les attacher. Au bout d'un an, la noblesse oubliait les terribles leçons du passé ; on molesta de nouveau les Cosaques, on enfreignit les conditions de la paix, la diète rassembla des fonds pour réduire les vainqueurs de Zborow, après tout des rebelles, si bien que Bogdan reprit les armes.

A cette nouvelle, les paysans russiens et podoliens, ceux de la Lithuanie et de la Volhynie, s'agitent. Bogdan leur avait ouvert le chemin de la liberté. Dans leur brutalité, ils se rappelaient les âpres joies de la vengeance et les bombances du pillage. Et ces jours allaient revenir! Quand l'hetman de l'Ukraine et les Tartares ses alliés apparurent sur les confins de la Galicie, à Zbaras, les paysans, les grecs schismatiques avec leurs popes se levèrent et coururent les rejoindre. Encore une fois, la barbarie, les représailles, la jacquerie, le fanatisme religieux fusionnaient leurs forces dans une armée de trois cent mille hommes prête à dévorer la malheureuse Pologne.

Casimir avait convoqué la pospolite tout entière. Cinquante mille reîtres et lansquenets des bandes de Wallenstein et de Montecuculli, désœuvrées en ce moment, se mirent à son service. Après un pèlerinage que fit le roi et les exercices d'un jubilé dont les troupes en marche ne voulurent pas se dispenser, l'armée polonaise établit ses campements à Berestecz, près d'Olesko.

Cent mille soldats, presque tous volontaires, entouraient Casimir. Dans la foule des gentilshommes, la plupart ruinés par la précédente guerre, on remarquait l'opulent Zamoyski suivi de quinze cents chevaux, deux mille valets d'armes ou charretiers et trois mille bœufs attelés. A côté des Sobieski chevauchait pour la première fois le jeune Jablonowski revenu de France. Marc et Jean s'étaient déjà illustrés. On les avait vus, quelques jours avant, ramener au camp plusieurs chefs Tartares, faits prisonniers dans une escarmouche.

La nuit du 30 juin, veille de la bataille, le roi Casimir se mit en prières jusqu'à l'aurore. Jean Sobieski allait combattre non loin du château où les grondements de la foudre avaient accompagné ses premiers cris en ce monde. Du camp, l'on pouvait apercevoir aussi Zolkiew. Cette heure de la vengeance et du sacrifice vers laquelle ses parents avaient dirigé l'éducation de leurs fils, cette heure venait avec le jour. Le sang des héros de Kobilta et de Kotzim fit battre son cœur.

Un brouillard épais voilait le soleil levant et la plaine. Le roi en profita pour former ses troupes en bataille sur trois lignes. Au centre, l'infanterie allemande et la garde royale commandées par Radziwil ; sur les ailes, la cavalerie sous les ordres, à droite, du grand-hetman, à gauche, du prince Jérémie et de Zamoyski. L'artillerie s'étendait sur le front. Afin de doubler aux yeux de l'ennemi, le nombre des escadrons, Casimir fit planter les lances de la grosse cavalerie sur les retranchements du camp, derrière l'armée. On attendit jusqu'à neuf heures, dans un brouillard qui permettait à peine aux compagnies de distinguer leurs chefs.

Les clameurs sauvages et les longs hennissements du camp ennemi leur arrivaient par intervalles tantôt de côté tantôt de face, et, avec inquiétude, ils se demandaient si au moyen de sa puissante armée Bogdan ne

cherchait pas à les envelopper ? Les contemporains disent qu'à ce moment, le brouillard se déchira tout à coup, comme un rideau.

Devant les Polonais, un amphithéâtre de collines ; sur ces collines, un peuple entier étincelant de fer ; des groupes éclatants de couleurs, diaprés d'or, surmontés de drapeaux, marquaient la place des hetmans et des khans. On cherchait des yeux le redoutable enchanteur Isla, reconnaissable à l'immense étendard blanc qui flottait près de lui. Les Cosaques, on les reconnut de suite à leurs dispositions de combat, de tradition sarmate. Ils menaçaient le flanc gauche polonais avec un front couvert d'un rempart de chariots attelés. Au milieu d'eux se tenait le terrible Bogdan. Les Tartares, l'arc bandé, poussaient des cris frénétiques, mais n'avançaient pas. Quant aux serfs révoltés, ils furent pris de terreur en voyant leurs seigneurs à cheval ; l'archevêque grec de Corinthe les ramena, non sans peine, à leur poste. Plusieurs heures se passèrent. De part et d'autre on hésitait. L'évêque, grand chancelier de Pologne, à cheval, suivi d'une procession de prêtres et de moines portait le Saint-Sacrement, au milieu des soldats agenouillés.

Au cri de : Religion et patrie ! Casimir donna le signal du combat. Jérémie s'élance avec ses palatinats. A sa rencontre, Bogdan précipite ses Cosaques. L'artillerie tonne sur toute la ligne, soutenant les charges de la cavalerie. Le grand-hetman, à la tête de l'aile droite, refoule les serfs russiens ; mais ceux-ci reviennent avec les Tartares, font reculer sous le poids du nombre les Polonais et les Allemands. Aux prises avec les Cosaques, le prince Jérémie, isolé du centre, risque d'être coupé. Les Polonais n'attaquent plus, ils se défendent. Mais il faudrait d'autres soldats que ces paysans indisciplinés et ces hordes barbares pour enfoncer les vieilles bandes de Wallenstein. La fumée des

blés en feu se mêle à la fumée de la poudre. Un voile aussi épais que le brouillard du matin s'étend sur le champ de bataille. Les chevaux effrayés se cabrent sur les cendres brûlantes. Marc et Jean combattent à l'aile droite ; certes la « danse » est rude, mais les Sobieski ont le cœur aussi solide que le jarret. L'éperon, et sus aux Tartares ! La lance est rompue, en main le sabre ! et les voilà parmi les premiers, chargeant les Tartares en fuite, montant à l'assaut des collines et heurtant une nouvelle digue d'ennemis. Le cheval de Jean revient sans cavalier et la crinière ensanglantée.

Radziwill et le grand-hetman, conduits par le roi, tentent un suprême effort. Les collines sont emportées. Proche de lui, dans un nuage de poussière, le khan des Tartares voit briller le casque d'or du roi de Pologne, et mille éclairs de sabres. L'épouvante le saisit ; il fuit, entraînant sur ses pas des troupes hachées en pièces.

Les Cosaques tiennent toujours. Bogdan, désespéré de la fuite des Tartares, quitte les siens, rejoint le khan, le conjure de revenir au combat, rien n'y fait ; les Tartares précipitent leur course, et leur chef, enfin irrité des reproches de Bogdan, le fait saisir et l'emmène.

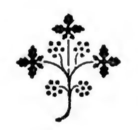
Jean Sobieski, gravement blessé à la tête, gisait sur le sol, pendant qu'un siège en règle se préparait pour réduire les Cosaques et les serfs au nombre de deux cent mille. Renfermés dans leur forteresse de chariots, soutenus par les exhortations fanatiques de l'archevêque de Corinthe, ils résistèrent pendant dix jours aux assauts et à l'artillerie de l'armée polonaise. Depuis la retraite de Cécora, on n'avait rien vu de plus héroïque. La place devenue intenable, ils s'échappèrent laissant trente mille hommes sur le terrain. Trois cents des leurs, réfugiés sur un îlot dans un marais, refusèrent de se rendre ; et le dernier resté debout ne fut tué

qu'après une poursuite de trois heures. Dans le tabor, on trouva le cadavre de l'archevêque de Corinthe.

Cette victoire sauva la Pologne. Les insurgés lithuaniens se soumirent et l'armée royale se dispersa pour retourner à ses foyers. Jean Sobieski se guérit promptement. Bogdan dut payer rançon au khan des Tartares. Loin de l'abattre, sa défaite l'exaspéra. A son appel, les Cosaques reprirent les armes et les paysans, effrayés des supplices qui les attendaient en Pologne, ne virent de salut qu'auprès de lui. Bogdan, le lion, devenait tigre : il fit crucifier la femme de l'intendant auteur de tous ses maux; quand des nobles lui tombaient sous la main il les enterrait vivants. Sur ces entrefaites mourut le prince Jérémie, ce fléau de l'Ukraine. L'hetman des Cosaques se laissa fléchir alors et traita de la paix, mais à aucun prix les serfs ne voulaient rentrer sous la domination de leurs seigneurs, et au bout d'une année un projet de mariage ralluma la guerre. Timothée Chmielniczki, fils de Bogdan, résolut d'épouser la princesse de Moldavie, et ce fut à la tête d'une armée de Cosaques et de Tartares qu'il se mit en route pour la demander à son père. Quarante mille Polonais l'attaquèrent à l'improviste, près de Batowitz; ils furent cernés, battus, pris ou exterminés. Les principaux officiers de la couronne et l'élite de la noblesse tombèrent aux mains du khan des Tartares. Parmi les prisonniers se trouvait Marc Sobieski. Son frère n'avait pas combattu : une nouvelle blessure, reçue dans un second duel, le retenait au lit, à Léopol. Combien amèrement il regretta de s'être fait l'esclave d'un préjugé au détriment de ses devoirs de catholique, de gentilhomme et de soldat! Sa mère, cette chrétienne antique, ne pouvait lui pardonner d'avoir préféré sa propre querelle à l'honneur de la patrie. Une autre épreuve allait empoisonner pour jamais les jours de Théophila.

Les détails de la sombre journée de Batowitz ne sont point parvenus à l'histoire. Longtemps après, on sut que le khan avait fait trancher la tête à tous ses prisonniers. Marc était mort, et ses restes privés de sépulture devenaient la proie des vautours. Madame Sobieska en eut une telle douleur qu'elle quitta la Pologne; et Jean, sur qui pesaient encore les reproches de sa mère, sentit naître en lui un immense désir de venger son malheureux frère.

Pendant près de deux ans il se tint campé non loin des campagnes de Batowitz, espérant recevoir des renseignements sur la fin de Marc, peut-être retrouver ses ossements, faisant payer cher aux Tartares en toute rencontre, le massacre de son frère aîné. Cette guerre d'embuscades et d'avant-postes lui donnait des loisirs, et ce staroste de vingt-cinq ans les utilisait en artiste, en savant, en philosophe. Dès ce moment il forma ce qu'il appelait sa bibliothèque de campagne. On y trouvait Gassendi, Descartes, Pascal, Corneille, Molière. Pas une découverte, pas un ouvrage ne voyait le jour sans qu'aussitôt il n'en voulut être instruit. A grands frais, il faisait venir les livres de France et d'Italie jusque dans ses sauvages montagnes, alternant la lecture avec le dessin et la musique. Nature riche, homme complet, Jean était appelé à de grandes choses.



Chapitre sixième.

LA POLOGNE CONQUISE ET SAUVÉE. — Triple invasion. — Charles Gustave. — Agonie de la Pologne. — Insurrection des paysans. — Réveil du lion. — Alliance des Tartares. — Sobieski commandant des Tartares. — Bataille de Prag. — Mort de Bogdan. — Mort de Charles-Gustave. — Sobieski grand-enseigne. — Victoire de Slobodiza. — Délivrance de la Pologne.

BOGDAN invoque le secours du czar Alexis qui voulait se servir de lui pour conquérir la Pologne. Grand prince et digne père de Pierre le Grand, Alexis mettait sur pied deux cent mille hommes et nourrissait de grandioses projets. « Il constitua la Moscovie et la dégrossit; son fils n'eut qu'à la polir, » dit un auteur moderne.

La Pologne manquait alors de troupes et d'argent. Le khan des Tartares la prenait en tel mépris qu'il proposa la paix moyennant le sac de deux provinces. Elle supplia l'Allemagne de la sauver, « car « le royaume une fois perdu sans retour, il serait difficile à Sa Majesté Impériale et à l'empire d'arrêter le « débordement des barbares victorieux.... La Pologne « conquise donnerait beaucoup de forces aux barbares, « à cause de la diversité des races qui l'habitent... »

Il est curieux de noter ces passages de la pièce diplomatique envoyée à l'Empire. On y voit que la Pologne se considérait comme la barrière de l'Europe. Sa disparition a donné le champ libre aux races gouvernées par les successeurs d'Alexis.

Toutes les forces de la Pologne furent convoquées par le roi Casimir. Sobieski se rendit à son poste et on marcha au-devant des Moscovites, alliés aux

Cosaques et soutenus par les Tartares. Timothée Chmielnizki, l'époux de la jeune Rosanda de Moldavie, périt dans un obscur combat et l'affliction paternelle rendit Bogdan implacable. Smolensk, ville forte garnie de trois cents tours, fut emportée par les Moscovites; elle les rendit maîtres de la Lithuanie. Les paysans de ce duché donnaient la main aux ennemis, massacraient leurs seigneurs et pillaient les châteaux. Encore une fois, la jacquerie. Radziwill fut écrasé. Il rejoignit le roi près d'Hunam. Une grande bataille se livra. L'hetman Potozki commandait. Les Polonais furent battus mais glorieuse était la défense et ils s'attribuèrent les honneurs de la journée. Jean Sobieski dans une charge terrible avait planté la bannière de sa starostie au milieu des lignes Cosaques. Cet acte de bravoure lui valut un commandement dans la cavalerie.

La Pologne était perdue, aucun allié ne lui vint. Bien plus, un roi de Suède, Charles-Gustave, profita de sa faiblesse pour s'exercer à la conquête. Avec soixante mille hommes conduits par les héros de la guerre de Trente-Ans, il s'empara du nord de la Pologne, entra dans Varsovie et au bout d'un mois soumit Krakovie. Au sud, les Moscovites et les Tartares atteignaient Zolkiew et Olesko. Jean Casimir et la reine, fuyant de ville en ville, se réfugièrent en Silésie, sur les terres de l'Empire.

Pourtant, il y avait encore une armée polonaise, commandée par le grand-hetman Potozki. Et comme toujours, elle luttait pour l'indépendance nationale et pour la religion catholique. En effet, Charles-Gustave se proclamait champion de la Réforme, et le czar marchait au nom du schisme grec. C'était une guerre de religion. Tous les princes allemands luthériens, s'allièrent aux Suédois. Le vieux Potozki, menacé par trois armées, défendait pied à pied le sol de la patrie. Il avait à ses côtés le maréchal Lubomirski,

le prince Demétrius et Sobieski, trois chefs dont les noms devinrent légendaires en Pologne. Cette guerre désespérée fut pour Jean la meilleure école militaire. Enfin, à bout de ressources, les troupes ne virent plus qu'un moyen de sauver les débris du royaume, ce fut de reconnaître Charles-Gustave. Déjà la noblesse, le clergé, l'armée lithuanienne s'étaient soumis. Il n'y eut donc plus de Pologne proprement dite. Le czar en avait pris une part et les provinces non conquises par la Suède s'offraient d'elles-mêmes au vainqueur.

L'étranger, l'hérétique est maître de la Pologne; à lui l'or, le sang, l'âme de sa victime! Il peut enlever les trésors de Varsovie, écraser le pays d'impôts, saccager les monastères, se rire du costume national, planter des gibets, déshonorer la noblesse en lui défendant le port du sabre. Mais priver le peuple de sacrements par l'expulsion des prêtres, insulter la religion, profaner les églises, il ne le pourra pas sans réveiller la nation dont Rome déjà pleure la mort.

La Pologne revivra parce qu'elle croit. Au milieu des misères de leur dure existence, la foi demeure la seule consolation des humbles, des petits. Si la nature humaine révoltée, après mille ans d'esclavage, les entraîna aux excès de la vengeance, c'est qu'enfants de Dieu aussi bien que leurs maîtres, ils se voyaient exclus, toujours exclus de cette liberté à laquelle ont droit les peuples régénérés par l'Évangile. Dans leur antique orgueil sarmate, les nobles croyaient avilir les armes en les mettant aux mains des paysans. Aujourd'hui que la noblesse désarmée se résigne ou se vend, le paysan se lève; frémissant, il redresse sa faux, aiguise sa hache.

Dans la montagne et dans la plaine, sur les routes et les places de villages, partout où se dresse un clocher, il y a des hommes prêts à mourir pour venger leur Dieu. Une nouvelle Pologne, que les seigneurs ne

connaissaient pas, est debout, la Pologne du peuple! Et parce que le peuple connaît la valeur de son âme, il sauvera cette noblesse en sauvant la patrie.

L'insurrection éclata durant l'hiver de 1655. Assaillis partout, les Suédois sont massacrés. On leur courait sus comme aux loups. Les religieux de la Compagnie de Jésus, au péril de leur vie, avaient pris la place des curés et des moines expulsés. Ils se firent les apôtres de la résistance, leur appel aux armes retentit jusqu'en Silésie. Ce réveil du lion força le roi à quitter sa retraite ; franchissant les Carpathes, il se montre aux insurgés. Autour de lui se forme une armée. Le maréchal Lubomirski, Zamoyski, le vieux Potozki et d'autres grands accourent. Un gouvernement polonais se concentre en Galicie. Le prince Démétrius et Sobieski qui avaient toujours repoussé les avances de Charles-Gustave, rallient ce qui reste de vieilles troupes et les amènent à leur roi.

En trois mois la Pologne, sortie tout armée du tombeau, balaie ses oppresseurs.

Charles-Gustave bombarde le château de Zamoyski, mais ce fier seigneur refuse de capituler en répondant au roi de Suède qu'il conserve un baril de poudre pour se faire sauter. Zamoyski venait d'épouser Marie de la Grange d'Arquien ; et cette jeune femme partageait résolument avec son mari les périls du siège.

Bogdan commençait à s'inquiéter de la puissance des Moscovites. Il suspendit les hostilités lorsqu'il eut vu à ses pieds un noble polonais envoyé par Casimir pour implorer l'appui ou du moins la neutralité des Cosaques. L'armée royale grandit à mesure qu'elle avance; Czarnezki, altéré de gloire et de vengeance, en a reçu le commandement du grand-hetman Potozki.

Le margrave de Bade venait renforcer les régiments du roi de Suède quand Sobieski, détaché avec un corps de cavalerie, passe une rivière à la nage,

coupe l'ennemi, le surprend, taille en pièces les troupes du margrave et le poursuit jusqu'à Varsovie. A cette nouvelle, Charles-Gustave lève précipitamment le siège de Zamosc, mais il rencontre Czarnezki et ce n'est qu'en se frayant passage au travers des marais de la Vistule et d'un corps de Lithuaniens qu'il peut se replier. La route de Varsovie est libre.

Alors furent écrits pour la première fois ces mots fatals: *partage de la Pologne.* Charles-Gustave, furieux de son échec, proposait au czar, à l'électeur de Brandebourg, au sultan, au khan des Tartares, au prince de Transylvanie, d'anéantir et de partager avec lui la nation catholique. Mais les temps de l'expiation suprême n'étaient point encore venus pour la Pologne. Le czar se retira en Lithuanie, satisfait de voir amoindrir la puissance d'un rival trop heureux. Le Turc, effrayé des conquêtes du czar, résolut d'appuyer la Pologne, et de la placer comme une barrière entre la Porte et la Moscovie. Il donna l'ordre au khan de s'allier au roi Casimir. Cent mille Tartares vinrent donc planter leurs lances dans le camp polonais et Sobieski, qui n'avait pas son pareil pour conduire la cavalerie, fut chargé de les commander.

Pendant ce temps, le roi Casimir mettait, par acte authentique, sous la protection de la sainte Vierge, son royaume encore occupé par l'ennemi, puis il se disposa à reprendre sa capitale. Une bataille de trois jours se livra à Prag, aux portes de Varsovie. Le roi commandait en personne. La reine, entourée de ses femmes, assise sur un tambour, ayant à ses côtés madame Zamoyska, dirigeait une batterie du haut de la colline de Prag. Jamais les Tartares ne furent plus terribles. Tant vaut l'officier, tant vaut le soldat disait Montluc. En quelques jours, Sobieski avait un peu discipliné ces hordes. A leur tête, il enfonça plusieurs fois les bataillons allemands et suédois. Dans une de ces

charges brillantes, la garde royale fut percée et la lance des Tartares toucha Charles-Gustave lui-même. Sobieski acquit un tel prestige ce jour-là, que longtemps après ces barbares se vantèrent d'avoir servi sous ses ordres. Casimir et Czarnezki combattirent en soldats. Malheureusement la Suède avait d'illustres généraux, des Wittemberg, des Oxenstiern, des Lagardie. Les Polonais perdirent la bataille et avec elle Varsovie, le 1 août 1656.

Ce ne fut pas en vain, toutefois, que la Pologne se trouvait placée sous la protection de la Vierge Marie. Le czar tout à coup attaqua la Suède par le Nord. Obligé de voler au secours de son royaume, Charles-Gustave évacua la Pologne, sans avertir un nouvel assaillant qu'il avait appelé, Rakoczy, prince de Transylvanie. Plus ambitieux que général habile, Rakoczy venait avec cinquante mille hommes réclamer sa part de la Pologne, menacer Varsovie, soulever les dissidents, mais en apprenant la retraite de Charles-Gustave, il se retira.

Czarnezki se mit à ses trousses et les Tartares s'élancèrent dans les Karpathes pour lui couper le chemin. Ainsi cerné, le prince capitula sur les rives du Boug. Czarnezki refusait de lui faire quartier; mais le grand maréchal Lubomirski insista en faveur de son parent. Il s'autorisait d'un ordre royal pour conserver, le cas échéant, dans Rakoczy un allié contre les Turcs. Czarnezki le laissa passer. On avait compté sans les Tartares. Ceux-ci tombèrent sur les Transylvains, et les exterminèrent. Le prince à grand'peine regagna ses états, et, pour le châtier de sa folle équipée, le sultan, son suzerain, le déposa. L'infortuné voulut disputer sa principauté à la Porte, mais à la première affaire, il fut tué.

Sur ces entrefaites le héros de l'Ukraine, Bogdan Chmielnizki, mourait d'apoplexie. Brave soldat, sujet loyal, la vengeance seule en fit un chef de rebelles,

presque un grand homme. Après lui, la nation Cosaque tomba sans retour sous le joug des Moscovites qu'elle avait appelés. Charles-Gustave expira l'année suivante, à l'âge de trente-huit ans.

Il restait un ennemi en Pologne, le czar. Avant de l'attaquer, le roi Casimir, rentré triomphalement à Varsovie, récompensa ses officiers. Lubomirski fut nommé grand-hetman, Czarnezki qui méritait mieux reçut le palatinat de Russie. Le poste de grand-enseigne de la couronne échut à Jean Sobieski.

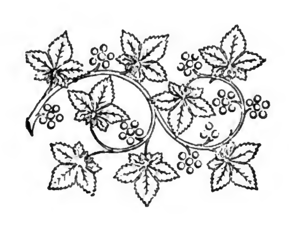
Polonais et Tartares poussèrent la campagne avec vigueur en 1660. Trois princes moscovites se firent battre sur la Bérésina et en Ukraine. Le général Scheremetof avec cent mille hommes et cent pièces de canon, essaya de ressaisir l'avantage. Potozki, ex-grand-hetman, âgé de quatre-vingts ans, dirigeait l'action. Le grand-enseigne Sobieski commandait l'aile gauche. Rude fut la bataille, terrible aussi la retraite de Scheremetoff; car les Moscovites reculèrent sur toute la ligne. En les poursuivant, Sobieski perdit ses officiers et la plupart de ses dragons. L'ennemi se retrancha sur les hauteurs de Kudnow, et soutint durant quinze jours l'assaut des Polonais et des Tartares. Délogé de ces positions, Scheremetoff continua sa retraite en bon ordre, et s'établit à Slobodiza. Il lui restait soixante-dix mille soldats et toute son artillerie. Le combat recommence. Un assaut de Jean Sobieski décide de la victoire ; choisissant un endroit que son coup d'œil lui montre favorable à l'attaque, le grand-enseigne y lance ses compagnies et plante lui-même sur un parapet garni de canons l'étendard rouge à l'aigle blanc. Le camp Moscovite est forcé. Les Cosaques se rendent, Scheremetoff met fin au massacre de ses troupes débandées, en déposant les armes.

Vilna, capitale de la Lithuanie résistait encore. Le gouverneur moscovite avait juré de punir de

mort quiconque parlerait de se rendre. Ses soupçons tombèrent sur un prêtre polonais. Il le fit attacher à la gueule d'un mortier et lança les débris de son corps sur les assiégeants. Cet acte de cruauté joint à l'obstination brutale du commandant, révolta beaucoup de ses officiers. Craignant les représailles des Polonais, ils livrèrent la place. Les assaillants s'emparèrent du barbare gouverneur et lui firent couper la tête par son cuisinier.

La campagne de 1660 révéla Jean Sobieski au monde. Servir en sous-ordre commençait à gêner son envergure. Comme les vrais capitaines, il voyait loin et d'un bond, et se sentait de force à atteindre le but. S'emparer de Kiew, envahir l'Ukraine, marcher sur la Moskovie : tel était son plan, combattu et rejeté par Lubomirski, qui prétexta l'approche de l'hiver et la jeunesse inexpérimentée du grand-enseigne.

La guerre était finie ; la révolution allait commencer en Pologne





Chapitre septième.

RÉVOLUTIONS. — Projets dynastiques de la reine. — Révolution militaire. — Lubomirski. — Guerre contre les Cosaques. — Condamnation de Lubomirski. — Sobieski nommé grand-maréchal. — Sobieski, hetman de campagne. — Mariage de Sobieski.— Noces seigneuriales en Pologne.— Révolte, et mort de Lubomirski.—Pologne amoindrie.—Mort de Louise de Gonzague.

Le roi Casimir n'avait pas d'enfants ; à l'instigation de sa femme, il projeta de faire désigner pour la couronne un jeune prince qui devait épouser sa nièce. La reine, toujours française d'esprit et de cœur, fixa son choix sur le duc d'Enghien, fils du grand Condé. Elle lui destinait Anne de Bavière, Gonzague par sa mère.

Le roi sonda les sénateurs et les grands officiers. On lui répondit par un silence glacial, puis le mécontentement se fit jour. Lubomirski s'écria qu'élire un roi avant la vacance du trône, c'était violer la loi la plus sacrée de la République. Il supplia le roi de se rappeler ses serments et ceux de ses prédécesseurs. « On « vous permettrait pas, ajouta-t-il, pour votre propre « fils, ce que vous proposez pour un étranger. »

Louise de Gonzague, disons-le, nourrissait une idée grande. Fixer la couronne par héritage, fonder une dynastie, c'était précisément détruire l'influence funeste du cabinet de Vienne sur les élections, c'était délivrer la nation des bouleversements périodiques qu'entraînaient la mort d'un roi, c'était peut-être sauver la Pologne.

« Illustres et très chers Seigneurs, » répondit-elle aux sénateurs, d'après la formule consacrée, « illustres et « très chers Seigneurs, que Vos Sincérités servent donc

« l'Autriche sous prétexte de liberté. Elles seront le « jouet de l'empereur, comme les malheureux magnats « de Hongrie ! »

Au bout de deux ans d'efforts et d'intrigues, le sénat finit par se rallier aux vœux du roi et de la reine. Ceux que les arguments ne pouvaient convaincre se laissèrent gagner par l'éloquence des honneurs, des grâces, des starosties. Lubomirski, comblé de faveurs et déjà hetman au détriment du noble et valeureux Czarnezki, restait néanmoins douteux. Enfin les sénateurs décident de se réunir au couvent de Czenstochowa et de prêter au roi le serment d'appuyer son testament. Casimir obtient d'eux un senatus-consulte.

Les débats de la prochaine diète s'élaboraient dans les diètines des palatinats ; le roi chercha à séduire les nonces de la même façon qu'il avait gagné les sénateurs. Cependant il en transpire quelque chose dans le public ; le serment de Czenstochowa finit par être connu. Au nom de la liberté et de la constitution polonaise, la petite noblesse se soulève. A leur tour, les troupes travaillées sous main, réclament à grands cris les arriérés de leur solde et se confédèrent. Nous avons dit ce qu'étaient ces confédérations militaires ou révoltes légales à main armée.

Quelques grands seigneurs ne s'étaient point prêtés aux vues de Louise de Gonzague; Zamoyski, malgré son attachement au roi et ses sympathies pour la France, ne put tolérer cette infraction aux lois séculaires de son pays et prit la tête du mouvement d'opposition. Lubomirski jusqu'alors flottant le suivit. Par ambition voulait-il pêcher en eau trouble, ou, possédant de grands biens et des alliances en Hongrie, craignait-il de mécontenter l'empereur Léopold ? Sa conduite équivoque donna lieu à ces suppositions peu honorables.

La diète fut orageuse. Des cris d'indignation

accueillent la proposition de Casimir. Le brave Czarneski, pour apaiser le tumulte, fait apporter dans l'assemblée les cent drapeaux enlevés à Slobodiza. Telle est l'âpreté des passions politiques, que ces trophées de gloire qui vont à jamais illustrer le règne de Casimir, ne disent plus rien à ceux mêmes qui les ont conquis. Le *liberum veto* rompt la diète ; elle demeure flétrie du nom de *Condéenne* et la guerre civile est déchaînée. Telle est encore la dissolution profonde amenée par « les libertés polonaises » dans les esprits, que l'armée, partout ailleurs dernier refuge du sentiment d'autorité, rempart suprême des nations perdues d'anarchie, l'armée confédérée demande le renvoi de son chef Czarnezki. Pourquoi ? D'abord sa discipline était trop sévère ; ensuite, reconnaissant les services rendus à la patrie par les héroïques insurgés de 1656, il voulait donner aux paysans, c'est-à-dire à l'infanterie la place qui lui revient dans les armées modernes. Les confédérations réclamaient aussi trente millions à prendre sur les biens du clergé, la convocation d'une nouvelle diète et la mise en jugement des sénateurs partisans du testament royal. Aux régiments de la couronne se joignirent ceux de Lithuanie. Soixante mille hommes mutinés menaçaient de marcher sur Varsovie. Czarnezki, Sobieski et quelques autres seigneurs opulents, firent un noble sacrifice pour conjurer le danger, du moins en partie. Ils payèrent la troupe de leurs deniers.

Cependant la petite noblesse, l'ordre équestre, qui composait en grande partie la cavalerie de cette armée, voulait faire partie de la diète, et menaçait le pays d'une révolution si on ne faisait droit à ses exigences.

Sous cette pression, la diète se réunit de nouveau, mais comme on y discute à coups de sabre elle est bientôt rompue. En même temps on fait courir le bruit que la couronne appelle l'étranger à son secours.

Les troupes exaspérées se dispersent, vont camper sur les terres de l'Église, et, dans leur fureur, saccagent les monastères, parce que le roi Casimir aimait les moines.

Le sénat prit le parti de négocier avec les confédérés; les pourparlers eurent lieu dans le château de Sobieski, à Zolkiew. On ne put s'entendre. La reine offrait ses pierreries, le roi empruntait aux Juifs et l'armée réclamait toujours. Un désordre sans nom suivit cette conférence; le grand-hetman de Lithuanie, accusé d'adhésion aux vues de Casimir, fut massacré par ses soldats; dans l'armée de la couronne, un valet d'armes criminel ayant été pendu par ordre des chefs, tous les valets d'armes se révoltèrent et tinrent les hussards assiégés jusqu'à merci; le pillage et l'incendie marquaient le passage des mutins dans les campagnes. Protestants et sociniens, nombreux en certaines provinces, excitèrent les soldats contre les ordres religieux et le clergé. On en vint à leur persuader que les biens de l'Église appartenaient à l'État et comme l'État c'étaient les électeurs nobles, ceux-ci décrétèrent la confiscation et le partage des propriétés ecclésiastiques. Ils en tirèrent cette conséquence que les terres de la couronne se trouvaient dans le même cas, et l'on fit main-basse sur les terres de la couronne.

Lubomirski fut accusé d'être le chef occulte de cette vaste rébellion, — car il laissa s'accréditer l'idée qu'il fallait à la république polonaise un *Protecteur*, comme en Angleterre, pour sauver les libertés publiques.

Le clergé voulut exercer son ministère de paix; il ne restait plus d'autorité que la sienne. Sa voix, en d'autres temps si puissante en Pologne, ne fut pas entendue. L'épiscopat eut alors recours à l'excommunication, et le roi menaça d'appeler cent mille Tartares. Oser mettre le trône et l'autel sous la sauvegarde des barbares païens ou schismatiques! Insulter l'armée,

trahir la patrie! Ce n'est plus à la lance qu'il faut recourir, une hache suffit pour trancher les difficultés en abattant la tête du roi. A nous un protecteur de la Pologne! A nous Lubomirski! Voilà les cris que proférait la pospolite indignée.

La reine, femme au grand cœur, manda Sobieski, Czarnezki, Zamoyski, Lubomirski lui-même, et se porta au-devant des factieux. L'hetman, trop chevaleresque pour trahir une femme qui demandait son appui, ne sut qu'obéir. En attendant, les confédérés avaient fait un retour sur eux-mêmes : chez ce peuple d'humeur mobile, emporté mais généreux, il se produisit une réaction. Tant d'excès effrayèrent la noblesse. L'excommunication troublait profondément les âmes. Déjà les Moscovites et les Cosaques se remuaient à la faveur de ces discordes. Lorsque Casimir et la reine arrivèrent aux campements, l'armée se pressa autour d'eux en criant : Vive le roi! puis on chargea un mortier avec l'acte de confédération et il fut lancé en pièces dans les airs au milieu des acclamations. Sobieski, l'étendard de Pologne à la main, parla d'honneur et de patrie, et acheva de faire rentrer les troupes dans le chemin du devoir en les menant à la frontière.

Toujours indomptés, les Cosaques envahissaient la Pologne. Cette fois le plan de Sobieski conçu au lendemain de Kudnow et de Vilna fut adopté. Le roi interdit à Lubomirski, plus suspect que jamais, de suivre l'armée, il cassa même sa garde et ses compagnies d'ordonnance. Sobieski prit les devants, balayant sans peine les bandes Cosaques. Arrivé sur le Borysthène, Casimir étudiait le moyen de passer ce large fleuve avec ses régiments; les Tartares moins embarrassés suivirent tout simplement la coutume de leur nation : ils se placèrent sur des radeaux de bottes de paille et de roseaux, tenant par la queue leurs chevaux lancés à la nage et les chassant à coups de fouet vers l'autre

rive. La cavalerie polonaise, toute l'armée, les généraux, le roi, suivirent l'exemple des barbares. Le comte de Guiche qui faisait partie de cette expédition avec quelques gentilshommes français, se trouvant plus tard au fameux passage du Rhin, proposa ce moyen à Condé, mais le grand capitaine répondit que ces aventures-là ne pouvaient être tentées qu'avec des Polonais ou des Tartares.

Au-delà du Borysthène, le roi déploya ses lignes, la gauche appuyée aux Lithuaniens commandés par Michel Paz, la droite composée de Tartares, sous les ordres de Sobieski. On marcha ainsi jusqu'à Glukowa, la clef de Moscou. Là, Michel Paz fit sa jonction avec le roi et le siège de la place commença. Cinquante villes avaient déjà fait leur soumission; on croyait l'Ukraine pacifiée. Mais le roi Casimir avait commis une imprudence en s'avançant aussi loin en plein hiver. Le czar Alexis attendait ce moment pour tomber sur lui avec toutes ses forces. Accablés par le froid et les privations, les Polonais durent lever le siège, battre en retraite, et l'on sait si les retraites de Russie sont terribles Jean Sobieski, ce fougueux chef de cavalerie, donna une preuve inattendue de s ı prudence militaire ; il recula, sans se laisser entamer, couvrant la Pologne du côté du Borysthène et sauvant les troupes royales d'un désastre. De toutes façons le général apparaissait en lui.

Irrité de ses revers, Casimir fit mettre à mort injustement plusieurs chefs Cosaques, et jeter en prison, après l'avoir enlevé, le second fils de Bogdan. Revenu dans ses États, sa colère tomba sur Lubomirski, qu'il exila. Un mois après, Lubomirski revint à la tête des mécontents de son parti, une vingtaine de mille hommes. La diète assemblée pour parer à ce coup de main, cita le rebelle dans les termes d'usage : « Sa Domination très illustre, très magnifique, etc... est sommée de comparaître pour répondre aux accusations

de lèse-majesté. » Lubomirski ne vint pas, mais envoya son fils devant la diète; le courageux jeune homme, dans un discours violent, défendit en son père le soutien des libertés nationales, et poussa la hardiesse jusqu'à dénoncer le roi et la reine comme traîtres envers la Pologne. Les débats durèrent quinze jours. Lubomirski fut déclaré coupable et condamné à la perte des biens et des honneurs. Trente-six sénateurs avaient voté sa mort. En apprenant ce résultat, Lubomirski quitta ses partisans et s'enfuit en Autriche.

Czarnezki hérita de son poste d'hetman de campagne et Sobieski fut nommé grand-maréchal de la couronne. Ces deux officiers possédaient la confiance absolue du roi, mais on trouva que la charge de grand maréchal, ce premier après le roi dans la république, arrivait trop tôt à Sobieski. La mort de Czarnezki, tué à quelques semaines de là dans une rencontre avec les Moscovites, laissa vacante la place d'hetman de campagne. Ce fut encore Jean qui succéda à ce grand homme de guerre.

Il y avait seize ans que Sobieski combattait, s'illustrant à chaque bataille; les soldats l'aimaient de telle sorte que sa nomination fit taire aussitôt les mécontents. Il vint à Varsovie pour y recevoir les insignes de son grade: c'était le *bunzuk*, lance surmontée d'une grosse pomme richement ornée d'où s'échappaient des touffes de plumes et de rubans, et qu'un cavalier portait toujours devant l'hetman, comme le fanion de nos généraux; c'était le *bulawa* ou bâton de commandement, masse d'armes de vermeil ou d'argent, quelquefois enrichie de pierreries.

La Pologne déplorait alors une autre perte. Zamoyski venait de mourir.

Dans son voyage à Varsovie, Jean Sobieski, âgé maintenant de trente-six ans, revit la jeune veuve du palatin de Sandomir; depuis longtemps il était l'ad-

mirateur enthousiaste de Marie Casimire, il l'avait vue non seulement aux fêtes de la cour, mais dans les vapeurs du champ de bataille, belle sous l'éclat des parures assurément, mais combien plus belle devant le feu des Cosaques et des Suédois. La barrière du devoir n'arrêtant plus son cœur, il le laissa parler.

On a reproché à Marie Casimire, d'avoir accepté un second mari quatre semaines après la mort du premier. L'empressement qu'elle mit à passer sur les plus strictes convenances ne pouvait être d'un heureux présage pour le nouvel objet de ses affections. Jean, talonné par la guerre, encouragé par la reine, obéissant du reste à son caractère ardent qui ne souffrait ni obstacles ni retards, avait demandé et obtenu sa main, sans même consulter le marquis d'Arquien. Celui-ci exprima son mécontentement dans une lettre, ne se doutant pas que « la faute de madame Zamoyska » allait donner une couronne royale à sa maison.

Le mariage eut lieu le 5 juillet 1663. La veille, l'ami intime de Sobieski, Matthieu Matcinski, une couronne de romarin et de pierreries à la main, se rendit chez la reine pour demander sa dame d'honneur, Marie Casimire d'Arquien. En Pologne, c'étaient le roi et les seigneurs qui engageaient la foi de leurs subordonnés. Après un discours pompeux de l'envoyé, où il retrace les incomparables mérites de son ami et les attraits non moins incomparables de la jeune veuve, la reine posa au front de Madame Zamoyska, la couronne de pierreries.

Le lendemain, au point du jour, un long cortège se dirige vers le palais royal. C'est la maison de Sobieski dans toute sa splendeur. Portant des torches allumées, une garde d'heiduques et de Cosaques ouvre la marche, vêtue du *zapan* rouge à manches flottantes depuis l'épaule, et du manteau de même couleur agrafé de boucles d'argent. Leur tête rasée ne con-

serve qu'une longue mèche de cheveux pendante, et sur leur bonnet de fourrure est plantée une lame d'argent en guise d'aigrette. Ils sont armés du cimeterre, du mousqueton et de la hache. Puis vient le maréchal de la cour, Jean Sobieski; son cheval est ferré d'argent, caparaçonné de chaînons d'émeraudes, de perles et de saphirs, sellé à l'orientale de velours cramoisi rehaussé d'or. Le justaucorps ou dolman de l'heureux cavalier ressemble à la cotte de mailles d'un guerrier fantastique, tant il disparaît sous les ganses d'or et le scintillement des diamants. Son schapska de velours vert fourré de zibeline, orné de pierres précieuses, est surmonté de la plume de héron traditionnelle. A sa suite, des milliers de gentilshommes et de valets, ses serviteurs ou ses clients, un fourmillement de dolmans rouges galonnés d'or, de cuirasses dorées, de bonnets de velours ou de peau, de plumes d'aigles, de héron, d'autruches, toutes les élégances du costume polonais, fourré de martre, d'hermine, de lynx, de panthère, porté avec une coquetterie militaire dans son inséparable cliquetis de sabres. La reine conduisit les fiancés dans sa chapelle, et le nonce Odescalchi, qui devait être pape sous le nom d'Innocent XI, bénit leur union.

Vint ensuite un défilé de seigneurs, de religieux, de prosateurs, de poètes avec un flot de félicitations, d'épithalames, de harangues latines, de vers polonais ininterrompu jusqu'à l'heure du banquet.

Au soir, dans la salle du trône, le roi, la reine, le primat, les ambassadeurs, les deux époux, prirent place à table sous un dais; deux autres longues tables réunirent, l'une tous les grands et les sénateurs, l'autre les dames et les damoiselles de haut rang. Gentilshommes de suite et valets d'armes festoyèrent dans les salles voisines. Et l'on but, comme on sait boire en Pologne, Leurs Majestés montrant l'exemple, quatre tonneaux de Hongrie

sans compter les vins de France, et d'innombrables fûts de bière abandonnés aux valets.



INNOCENTIUS XI. PONTIFEX MAX.

Les tables enlevées, le bal commença.

C'est dans ces circonstances solennelles, que *la polonaise*, — cette danse cérémonieuse, si empreinte du

caractère national — peut retracer d'une manière saisissante les souvenirs de la patrie. Le conducteur de *la polonaise* s'appelle le roi ; on y figure la convocation de la pospolite, de la diète, même le *liberum veto*, car un cavalier hardi peut d'un mot réclamer la main de la dame la plus élevée en dignité ou la plus recherchée. Mais ici, mieux que dans le gouvernement, on a prévu l'anarchie. Le chef de la danse peut aussi dissoudre le bal — rompre la diète — et le choix des nouveaux danseurs est laissé aux dames restées seules au milieu de la salle pour continuer le pas. Le costume national, comme dans la *krakoviak*, est de rigueur, car il faut des attitudes nobles, martiales et gracieuses indiquées par la position du sabre et le glissement de la botte éperonnée.

Les fêtes durèrent quatre jours et quatre nuits. Entre seigneurs de haut parage on rivalisa de prodigalité vaniteuse dans les cadeaux de noce. Enfin Sobieski traita la cour, lorsque le roi et la reine lui amenèrent sa femme, en grande pompe. Vaisselle d'or, longues franges garnies de dentelles, destinées à remplacer les serviettes, et clouées, suivant l'usage, de peur qu'on les volât ; mets rares ou étranges, pieds d'ours, queues de castor, élans tout entiers, monuments et allégories en pâtisserie française.

L'assemblée mangea peu, dit-on, mais but beaucoup, si bien qu'à la fin du repas, le bruit de l'orchestre fut couvert par la clameur des disputes, suivie à son tour du cliquetis des sabres se mêlant au bris des cristaux. Le roi et la reine, les mariés et les dames, les évêques et les sénateurs s'étant retirés à la hâte, la salle à manger devint un champ de bataille. Musiciens, valets d'armes, laquais se disputèrent les restants du repas ; et les gentilshommes restés debout défendaient leurs argenteries à grands coups d'estoc et de taille.

Cette nuit même, Lubomirski attaquait inopinément le château de Zolkiew, en haine de son successeur dans la charge d'hetman.

Le roi réunit aussitôt ses troupes. Quelques jours après son mariage, Sobieski vint le rejoindre et une campagne de plusieurs mois s'ouvrit contre le rebelle. Celui-ci se mettait toujours hors d'atteinte par des marches habiles. Les diétines de Russie ne voulurent point s'ouvrir durant l'absence de Sobieski ; tel était déjà l'ascendant du grand-maréchal sur ses compatriotes que la *Gazette de France* écrivait : « son intelligence dans les affaires ne le rend pas moins considérable dans le conseil que sa valeur dans les armées ».

Une bataille eut lieu à Montvy. Le roi Casimir la perdit par imprudence ; et Sobieski, dont les avis ne furent pas écoutés avant le combat, sauva la retraite de l'armée royale. Il fallut traiter avec Lubomirski, sous peine de le voir marcher sur Varsovie. Le roi renonça à ses projets d'élection; le rebelle, à cette condition, renonça aux honneurs, fléchit le genou devant son souverain et reprit le chemin de l'exil pour mourir quatre mois après, d'une attaque d'apoplexie.

Les Tartares avaient renoué leur alliance avec les Cosaques et ces deux peuples, poussés par le Turc, s'apprêtaient à envahir encore une fois cette malheureuse Pologne. Le roi Casimir se hâta de conclure la paix avec le czar mais au prix d'une portion de son royaume; les Russies Blanche et Rouge. Ces belles provinces tombèrent à jamais sous le joug des Moscovites. Après ce sacrifice, le roi déjà malade ouvrit la diète de Varsovie. Il se croyait délivré de l'opposition à ses projets de dynastie par la mort de Lubomirski. Sa déception fut grande lorsque tous les palatins s'élevèrent contre lui. La reine en ressentit un contrecoup douloureux qui hâta la fin de ses jours. Dans une discussion qu'elle eut avec le chancelier de Lithuanie,

au sujet du couronnement éventuel de Condé, elle s'anima si fort qu'elle tomba évanouie et mourut peu d'heures après, le 10 mai 1667. Louise de Gonzague avait régné vingt-deux ans. Parce qu'elle voulut rester française au milieu des Polonais, ceux-ci ne virent en elle qu'une étrangère, et pourtant son noble cœur, son esprit supérieur, son goût éclairé pour les sciences et les arts mirent la Pologne à côté des nations les plus civilisées de l'Europe. Cette reine eut le malheur de ne pas se plier aux mœurs de son peuple; et dès lors son peuple ne put la comprendre.





Chapitre huitième.

LE HÉROS DE PODAHIEZ. — Sobieski, grand-hetman. — Invasion des Tartares et des Cosaques. — Bataille de dix-sept jours. — La Pologne sauvée par Sobieski. — Abdication du roi Casimir.

TOUS les héros des guerres précédentes passaient à l'éternité, les uns après les autres, le vieux Potozki tout d'abord. Michel Paz fut nommé grand-hetman de Lithuanie, Jablonowski était plein d'espérance, mais trop jeune soldat. « Heureusement, écrit un contemporain dans « une de ses lettres, heureusement qu'il nous reste « Sobieski, seul général au monde à qui on ne puisse « être agréable si on ne l'est à Dieu, le seul qui sache « être prodigue de sa fortune comme de sa vie, pour « le salut de son pays, le seul à qui il soit arrivé de « paraître à sa patrie, un plus sûr boulevard que des « places fortes et des armées. »

Le roi Casimir fit pour Jean Sobieski ce qui ne s'était jamais vu en Pologne. Il le créa grand-hetman tandis qu'il occupait la charge de grand-maréchal. De cette façon, il devint à la fois le commandant suprême de l'armée, le chef de l'administration civile et le gouverneur du palais. Il ne lui restait plus qu'à devenir roi. Tout le monde applaudit à cette nomination, tant on sentait qu'il était l'homme nécessaire.

Un an venait de s'écouler depuis son mariage. Retiré à Zolkiew, Sobieski goûtait un repos bien mérité, quand il dut faire ses adieux à sa femme. L'invasion grondait aux frontières. Il la prévit effroyable et devant cette tempête, où pouvait sombrer la Pologne, il força Marie Casimire à chercher un asile en France.

Alors, il greva son patrimoine, acheta des armes, leva des soldats, reîtres allemands et volontaires du pays. Les séditions, les guerres avaient épuisé le trésor, dispersé les troupes; à grand'peine, Sobieski réunit vingt mille hommes, sans pouvoir les payer autrement que par des promesses, et de faibles à-comptes. Son armée sur pied, il ravitailla Kaminiek, ce grand et unique boulevard de la Pologne, puis il médita son plan d'attaque ou plutôt de défense.

Quatre-vingt mille hommes entraient en Pologne: les Tartares commandés par le sultan Galga, les Cosaques par Dorozensko; avec moins de talents militaires que Bogdan, ce dernier avait plus de férocité. En ce moment apparut au sud, une légion de trois mille janissaires escortant l'étendard du prophète; elle précédait deux cent mille Turcs rassemblés sur le Danube. L'arrivée des cavaliers de l'Ukraine devenait, depuis Bogdan, l'inévitable signal d'un soulèvement de serfs; les paysans de la Volhynie coururent aux armes et renforcèrent les bandes Cosaques.

Marie Casimire, retirée à Paris, reçut une lettre de son mari: « J'ai résolu, lui annonçait-il, de me jeter « avec douze mille hommes dans Podahiez. Le lende- « main et jours suivants je ferai des sorties; j'ai « disposé des embuscades sur tous les passages et je « ruinerai cette grande armée ennemie. »

Lorsque le grand Condé eut connaissance de ce plan, il ne le trouva que magnanime. « Monsieur Sobieski, « ajouta-t-il, n'aura pas d'autre succès que celui de « mourir quelques jours avant sa patrie. »

Podahiez, petite place forte, se trouvait au milieu du territoire occupé par l'ennemi. Le grand-hetman comptait arrêter la marche en avant des Tartares et des Cosaques en les attirant autour de cette ville. Il commença par détacher sa cavalerie sur le front de l'armée envahissante, lui ordonnant d'occuper tous les

passages, ponts, gués et routes, et de venir le rejoindre à quinze jours de là, sous les murs de Podahiez. Quand l'infanterie se vit isolée, sans chemin de retraite, sans appui, sans aucune chance de victoire, quand elle sut que son chef la menait sur les derrières mêmes de ces hordes formidables, elle considéra Podahiez comme un tombeau et refusa de marcher. Les officiers représentèrent à Sobieski la folie d'un tel projet. « Je ne chan-« gerai rien à mon plan, répondit le grand-hetman, « ceux qui ont peur, qu'ils s'en aillent, je ne les retiens « pas ; mais trop loin de leur patrie maintenant, ils « périront infailliblement et sans gloire sous les coups « d'un ennemi qui va nous cerner. Le grand nombre « de ces hordes ne m'effraie pas; Dieu a donné sou-« vent la victoire au petit nombre et il combat pour « nous, car il ne peut être avec les Infidèles. »

Ces paroles relevèrent le courage des Polonais; il était temps. Tartares et Cosaques tombèrent sur eux. On se défendit, disputant le terrain pied à pied. A tout prix il fallait gagner Podahiez ou mourir écrasé. Sobieski s'engage dans un défilé qu'il fortifie à la hâte derrière lui, échappe aux barbares et parvient à la ville, vers la fin de septembre. Podahiez est située à quinze lieues de Léopol, sur les frontières du palatinat de Russie. En quelques jours la place est transformée en un camp retranché, et aussitôt investie.

Le plan de Sobieski était un coup d'audace désespérée, l'avenir démontra qu'il fut un coup de génie.

Il entrait dans les vues du grand-hetman d'être appuyé par la pospolite (1). Jean Casimir la convoqua, mais la noblesse de la Grande-Pologne ne vint pas à cause des neiges qui faisaient périr les chevaux de faim et de misère. La Petite-Pologne refusa de marcher parce que la Grande déniait ses services à la

1. Nous avons dit que la pospolite était l'arrière-ban de la noblesse, convoqué par le roi.

patrie, ce que voyant, la Russie Noire renonça à se défendre. Sobieski resta donc seul et l'Europe vit un sublime spectacle. Durant seize jours entiers, seize jours de bataille, le grand-hetman avec douze mille Polonais soutint le choc de cent mille barbares se ruant à l'assaut de Podahiez. A genoux dans ses temples, la Pologne se frappait la poitrine et priait. Chaque jour, la mort décimait les assiégés, chaque jour les brêches s'élargissaient ; et lorsque Galga sommait la place de se rendre, Jean Sobieski lui répondait avec une héroïque insolence : « Je veux traiter le sultan « comme il a traité mon frère, ce sera tête pour tête. »

Émerveillés de ce courage surhumain, les paysans, les transfuges, les valets pillards ou déserteurs virent en cet homme l'image de leur chrétienne et noble patrie attaquée par les légions infernales, et ils coururent se ranger autour de lui.

Le 15 octobre, le dix-septième jour de combat se lève. La cavalerie polonaise apparaît. Ce renfort joint au secours inattendu des paysans, triple les forces du grand-hetman. A la tête de ses soldats prosternés, il remercie Dieu, lui demande appui et range ses troupes en bataille à l'extérieur de la ville. L'assiégé va devenir assaillant. Déjà l'ennemi se fatiguait ; Cosaques et Tartares ne s'entendaient plus. Frappés de stupeur, manquant de vivres, démoralisés par l'insuccès et l'hiver, ils n'opposent qu'une faible résistance et se replient de toutes parts. C'est alors que l'hetman charge les barbares, les enfonce, les met en fuite, et remporte la victoire, la grande victoire de Podahiez.

Le sultan Galga, pour avoir le temps de réunir ses hordes débandées, demande la paix. Sobieski s'empressa de la lui accorder ; chargé des négociations, Jablonowski obtint de Galga une alliance offensive et défensive, et de Dorozensko quelques vagues promesses de restitution. Peu après, ces deux chefs

évacuèrent les provinces envahies. On ne pouvait espérer mieux.

La Pologne était sauvée. D'un bout à l'autre du pays, le chant du *Te Deum* retentit dans les églises, les arcs de triomphe s'élevèrent sur le passage des vainqueurs de Podahiez, la France jeta un cri d'admiration, et comme si Dieu bénissait visiblement le grand-hetman d'avoir offert son sang pour le salut de la patrie, un fils lui naissait à Paris. Il reçut le nom de Jacques en mémoire du héros de Kotzim, et Louis XIV voulut lui-même tenir l'enfant sur les fonts baptismaux, avec la reine d'Angleterre. Aux termes des lois, Sobieski devait rendre compte de ses actes de commandement à la diète. Celle-ci se leva tout entière en répondant que la république reconnaissante savait qu'il l'avait sauvée.

Sans doute, tant de revers allaient enfin calmer cette turbulente nation. Il n'en fut rien. L'affaire de la succession au trône revint au jour; elle fit tirer les sabres et, dans une explosion de haine contre la France, l'ordre équestre demanda l'expulsion de l'ambassadeur de Louis XIV. Mais les dissensions cessèrent tout à coup devant l'arrivée de Sobieski dans la capitale. Il absorba l'attention et l'admiration de tous, depuis le roi jusqu'à l'homme du peuple. Le prestige de ses victoires et son éloquence ne purent toutefois détourner l'orage déchaîné contre le roi. On était las de Jean Casimir et celui-ci n'était pas moins las de ses mobiles sujets. Il osa le dire un jour en pleine diète au risque de se voir jeté à bas du trône à coups de cimeterre.

Depuis la mort de sa femme, un sombre chagrin le rongeait. « Sans remplir son cœur changeant, cette princesse soutenait son âme », dit Salvandy. Dégoûté de la puissance et de la gloire, fatigué de travaux et de plaisirs, il abdiqua, malgré les instances des cours étrangères, malgré les encouragements consolateurs

envoyés par le Pape. Son discours d'abdication et d'adieu produisit une émotion profonde dans la diète. Ces hommes qui voulaient le renverser quelques jours auparavant, éclatèrent en sanglots, se jetèrent à ses pieds, le suppliant de conserver le sceptre; mais la résolution de Casimir était inébranlable. Il parla du sépulcre qui l'attendait, il invoqua la mémoire de son peuple pour témoigner qu'il fut toujours le premier dans les combats, le dernier dans les retraites, enfin il demanda pardon à tous, pardonnant lui-même toutes les offenses, donnant à chacun sa bénédiction paternelle et ordonnant qu'après sa mort ses cendres reposassent « dans le sein de sa chère Pologne ».

Au bout d'un an, le monarque désormais sans couronne, se retira en France, où Louis XIV lui donna deux ou trois abbayes. Il y vécut passant tour à tour de la vie mondaine à la pénitence du cloître.

Jean Casimir se trouvait être le dernier de trois dynasties. Après huit siècles, une race autre que celle des Piast, des Jagellons, des Wasas, allait apparaître.





Chapitre neuvième.

LE ROI MICHEL KORIBUTH. — Intrigues de l'Autriche. — Troubles et élection. — Mariage du roi. — Soulèvement des Cosaques.

Le czar Alexis, Louis XIV, l'empereur Léopold, le premier pour se rapprocher de l'Europe policée, le second pour étendre sa puissance, le troisième pour avoir un appui contre les incursions ottomanes, briguèrent le trône de Pologne.

Le czar proposait un de ses fils, et appuyait ses prétentions d'une armée de quatre-vingt mille hommes, rassemblés sur les frontières de Lithuanie.

Condé, lui aussi, recommandait son fils, ce jeune duc d'Enghien, cause de tant de troubles. Il avait pour partisans, la faction française en Pologne et Sobieski. Le troisième candidat était Charles de Lorraine, descendant d'une illustre famille de héros et lui-même déjà célèbre par sa bravoure. Réfugié à la cour de Vienne, il était le protégé de l'empereur.

Mais le prince de Lobkowitz, premier ministre de la cour impériale, homme habile et artificieux, grand diplomate, ennemi personnel de Charles de Lorraine, parvint à faire éloigner non seulement le candidat autrichien mais encore le duc d'Enghien. Il persuada aux deux cours éternellement ennemies, de s'allier pour repousser l'influence redoutable du Moscovite. La France et l'Autriche abandonnèrent leurs prétentions au trône de Pologne et, de commun accord, opposèrent au fils du czar, un prince du Palatinat, le duc de Neubourg. Ce Neubourg, allié des Jagellons, avait

soixante ans. Il se mit aussitôt sur les rangs, faisant sonner très haut son or et valoir sa parenté avec les maisons souveraines. Cependant le parti français de Pologne tenait bon. Il voulait Condé. De son côté, Charles de Lorraine envoya deux français dont l'un était un père Jésuite, son confesseur, pour demander en son nom la couronne. La grande piété de Charles lui assurait les sympathies du clergé.

La petite noblesse n'avait pas oublié les terribles dissensions provoquées par le projet de la reine Louise. A bas l'ascendant de la France, au dehors l'étranger! s'écrie-t-elle. Tous les ambassadeurs des cours européennes durent s'éloigner et la diète générale pour l'élection des rois s'ouvrit le 5 novembre 1668.

Elle ne s'ouvrit que pour se fermer aussitôt. Le sénat, partisan des Condé, proposait de reculer l'élection jusqu'en février, afin d'être débarrassé de la foule des électeurs qu'éloigneraient les rigueurs de l'hiver et les frais dispendieux en cette saison; mais la petite noblesse voulait le mois de mai pour un motif précisément contraire, et aussi pour prolonger la licence de l'interrègne.

La petite noblesse eut gain de cause. Durant ce temps d'anarchie, quelques grands seigneurs se préparèrent par des armements, à poser leur canditature à la royauté.

Madame Sobieska revint de France. En débarquant à Dantzick, elle entendit formuler le vœu qu'un Piast ceingnît le diadème royal. Son ambition se réveilla ; mais elle dut négocier ou plutôt intriguer en lieu et place de son mari. Le grand-maréchal était aux frontières à guerroyer contre les Cosaques.

Que dire maintenant des diétines « anticomitiales » où se débattait la question des aspirants au trône ? C'était un vrai gachis. Les uns voulaient Lorraine, les autres l'excluaient; on repoussait Condé et même les Piast. D'autres décidaient que le nouveau roi ne



Charles de Lorraine

CHARLES V, DUC de LORRAINE et de BAR,
d'après une gravure allemande.

pourrait avoir pour confesseur un jésuite ; ailleurs on demandait la mise en jugement des sénateurs qui avaient condamné Lubomirski. Et puis majorité et minorité dégaînaient au cours du débat ; le sang coulait mais les coups de sabre ne pouvaient amener de résolution pratique. La noblesse se livrait bataille sur les chemins de Varsovie. Les grands entrèrent dans la capitale, chacun à la tête d'un ou de plusieurs régiments de cavaliers qu'il appelait son cortège. Et comme on tirait vanité de ce déploiement de forces, qui indiquait l'opulence des seigneurs, ce devint une affaire d'ostentation. Les grands de Pologne ne voulurent point être surpassés par ceux de Lithuanie. Varsovie, remplie de gentilshommes et de soudards de différents partis, ressemblait à une ville prise d'assaut. On s'y battait jour et nuit. Jean Sobieski vint à son tour, mais il vint à la tête de son armée, nomma les juges qui devaient composer son tribunal souverain, et fit régner l'ordre pour un moment. Le sénat avait permis le retour des ambassadeurs; traînant à leur suite une foule de champions et de valets armés, ils augmentaient la discorde en y jetant un ferment de plus : la haine de l'étranger. Sobieski les éloigna.

La diète s'ouvre le 2 mai. On se provoque, on se défie, on échange des coups de sabre. Çà et là, dans la plaine une escarmouche de cavalerie. Au bout de cinq semaines, cette singulière assemblée nationale en était toujours à ses débuts. Ce n'est pas tout ; la petite noblesse exaspérée par ces excitations continuelles, d'autres disent par les émissaires de Léopold, se jeta dans la salle où le sénat délibérait, le pistolet d'une main, le sabre de l'autre ; elle réclame une fois pour toutes l'exclusion de Condé. Les coups de feu retentissent mêlés au cliquetis des lames, aux cris de fureur et aux cris de détresse. Quelques sénateurs, évêques et palatins tombent baignés dans leur

sang. En vain Sobieski veut-il apaiser le tumulte; son éloquence, ses titres de gloire, son autorité, en d'autres temps irrésistibles, ne peuvent plus rien sur ces forcenés. Un seul mot parvient à les calmer, et ce mot est prononcé par le primat du royaume; il s'écria, sans nommer Condé; « J'exclus! »

Le prince français écarté, le champ restait libre aux compétiteurs étrangers. L'ambassadeur de France, indigné de l'injure faite au neveu de Louis XIV, s'était retiré. L'Allemagne tout entière, la Suède, l'Angleterre proposaient Neubourg et celui-ci, très opulent, promettait un an de solde à l'armée, des forteresses, des écoles, des monuments et l'entretien de deux cents gentilshommes. Charles de Lorraine, peu fortuné, n'avait à offrir qu'un pont sur la Vistule; mais il était prêt à disputer la couronne l'épée à la main. Cette dernière proposition était dans le tempérament polonais. Elle dut plaire; et lorsqu'à ce moment un rayon de soleil, traversant le ciel nuageux, jeta son éclat sur le père jésuite qui parlait au nom de Charles, et fit resplendir la plaine où se pressait cette noblesse étincelante d'armes, d'or et de pierreries, on cria: Jugement de Dieu!

Les quatre vingt mille hommes d'Alexis furent moins forts que l'influence du clergé latin, hostile comme de raison à l'église grecque du czar. Restèrent donc en présence, Neubourg et Lorraine. Le parti français, Sobieski, la plupart des grands, renoncèrent dès lors aux Condé et passèrent du côté de Neubourg. D'autres seigneurs très influents tenaient pour le duc de Lorraine, que l'Autriche poussait en secret tout en prônant la candidature du prince palatin.

En attendant, le champ électoral restait toujours un champ de bataille. Les grandes dames ne demeuraient pas inactives; elles festoyaient et intrigaient avec les ambassadeurs.

Enfin les diverses factions lassées de combattre et désireuses d'en finir, décident de clore les débats et de procéder immédiatement à l'élection d'un roi. Le sénat siégeait encore dans le palais des délibérations, les grands dignitaires et les chefs du parti français n'étaient pas présents sur le champ électoral, divers palatinats n'avaient pas encore eu le temps d'arriver, quand un cri part du milieu des lignes: « Michel Koributh Wiez-nowiezki! » Ce cri proféré par un seigneur est aussitôt répété dans les lignes ; il grandit, vole d'escadrons en escadrons et bientôt une immense clameur s'élève du champ électoral : « Vive le roi Michel Koributh Wiez-nowiezki! » Qui était donc ce Michel, inconnu hier et aujourd'hui l'élu de la Pologne? Fils du terrible prince Jérémie Koributh, pauvre gentilhomme et pauvre sire, chétif et maladif, sans bravoure comme sans talents, rien ne le distinguait si ce n'est sa parenté avec les Paz. Et c'était pour épuiser les premiers dissentiments sur un candidat obscur que ce seigneur l'avait nommé, à tout hasard. Fiez-vous donc à la raison des masses, surtout chez une nation au caractère passionné! Précisément parce que Michel n'était pas sur les rangs, on le choisit: la plupart des électeurs n'ayant en cela d'autre but que de faire pièce à leurs adversaires. Les sénateurs accourent; sous le sabre et les huées on les force de souscrire au vote. Deux heures après Michel Koributh est roi.

Jusque-là, Michel avait vécu d'une pension de six mille livres qu'il devait à la reine Louise, car le prince Jérémie, son père, s'était ruiné dans la guerre contre les Cosaques. Le nouveau roi fut lui-même si étonné de sa nomination, qu'il crut à une plaisanterie, puis il se mit à pleurer au sentiment de son indignité. Ce fut le premier et le seul acte de grandeur qui marqua son règne.

Le *liberum veto*, cette fois, eut été de circonstance, mais on menaça du sabre ceux qui essayèrent d'en user.

Sobieski lui-même, pour ne pas prolonger les discussions sanglantes et l'anarchie, vota pour Koributh, et le primat, vaincu par les menaces, dut le proclamer.

Michel Koributh subit la loi fatale des âmes basses. Une fois au pouvoir, la tête lui tourna et l'orgueil enfla son cœur. Il devint tyran, et ne put souffrir autour de lui les hommes supérieurs. Les talents et la gloire de Sobieski l'offusquèrent; il se prit à jalouser, bientôt à haïr le grand-maréchal. Les Paz, les généraux en sous-ordre, le grand-hetman de Lithuanie, les familles rivales des Sobieski, encouragèrent cette haine et firent du roi leur instrument. Cependant les sénateurs, le primat en tête, se groupèrent autour de Sobieski. Irrités d'avoir eu la main forcée, ils voulurent renverser ce misérable roi. Le grand-hetman, prévoyant la guerre civile, s'y opposa.

Aux frontières les Cosaques se sont levés. L'avènement du roi Michel est pour eux une insulte, une menace. Les terribles exploits, la cruauté de Jérémie n'étaient pas sortis de leur mémoire; mais le piètre Michel n'était que l'exception nécessaire pour confirmer la règle formulée dans ce proverbe : tel père, tel fils. Le chef des Cosaques, Dorozensko, envahit la Pologne, fait rafle de prêtres et de gentilshommes, et les envoie si nombreux aux marchés des Tartares qu'ils sont vendus pour des poignées de tabac. Sobieski, dégoûté des intrigues et des discordes intestines de son pays, s'était empressé de réunir une armée et de courir sus aux Cosaques. Son nom seul inspire la terreur à l'ennemi et le tient en respect. A peine établi dans ses campements, il est obligé par les devoirs de sa charge de se rendre à Cracovie pour le sacre du nouveau roi. La petite noblesse et la parenté de Koributh assistaient seules à la cérémonie; le primat avait consenti à verser l'huile sainte sur la tête de Michel, pour ne pas laisser accomplir cette haute mission par un évêque de Craco-

vie. Le grand-maréchal, fidèle à ses devoirs comme un soldat, ne se crut pas le droit de manifester ses propres sentiments et, dans le cortège du couronnement, il porta ce sceptre royal qu'un jour il allait tenir avec tant d'éclat. Madame Sobieska, de concert avec des esprits sages et influents, voulut profiter de la magnanimité de son époux pour réconcilier le roi avec le grand-maréchal. On arrangea même un projet de mariage entre Michel et la belle-sœur de Sobieski, mais ici l'Autriche entrava l'action des conciliateurs: le cabinet de Vienne avait aussi quelque archiduchesse en réserve pour le nouveau roi; c'était précisément celle que Léopold destinait au malheureux duc de Lorraine évincé. Quand la Pologne apprit ces petites intrigues, il y eut un *tolle* général contre l'empereur. On se lassait à la fin des influences autrichiennes. Déjà Koributh les subissait docilement. Cela devait être. Puissance et astuce d'un côté; de l'autre, vanité et faiblesse. Michel, à l'indignation de ses sujets, accepta la Toison d'or; d'autres avant lui l'avaient refusée. Le serment qu'il dut prêter à cette occasion et le collier qu'il reçut parurent aux Polonais une chaîne dont l'Autriche tenait le bout. Ajoutez à cela que Michel — et cela devait être encore — distribua les charges et les starosties à ses favoris, sans tenir compte des services et des droits acquis.

La diète tenue à la suite du couronnement apprit tout à coup la chute de Candie, qui depuis vingt-cinq ans luttait héroïquement contre les Turcs; cette île, ce port était jeté dans la Méditerranée comme la grand-garde, le fort avancé des nations chrétiennes. Ce point occupé, le territoire ottoman d'Afrique et d'Asie n'était plus menacé, et l'ennemi pouvait tourner ses regards vers l'Occident et le Nord. La prise de Candie consterna l'Europe. Le Pape en mourut de douleur.

Léopold, prévoyant l'arrivée des Musulmans, pressa le mariage de Michel pour s'assurer l'alliance de la Pologne. Celle-ci au contraire repoussait cette alliance qui pouvait donner des motifs au sultan de venir l'attaquer.

Mais Michel, partisan de l'Autriche, demeurait inébranlable. Au bout de six semaines de discussions, la diète fut rompue par le *liberum veto.* Alors commença le train habituel : roi, sénateurs, petite noblesse s'imputent réciproquement ce coup d'état ; — diétines dans les palatinats ; — prise d'armes de la noblesse ; — confédération de l'armée ; — anarchie. Michel épouvanté a recours à l'empereur. Celui-ci précipite le mariage. L'archiduchesse Éléonore, plus éprise de la couronne polonaise que de son fiancé d'autrefois, Charles de Lorraine, part sous la garde de plusieurs régiments, traverse le Danube sur la glace, fait dix lieues par jour et s'arrête à la frontière dans le couvent fortifié de Czenstokowa. Michel, sans consulter personne, pas même le sénat qui, légalement, devait ratifier le mariage du roi, accourt au monastère, se marie et repart le lendemain avec sa femme, en voiture de poste, pour assister à l'ouverture de la diète de Varsovie.

L'orage grondait partout. Les grands refusaient d'assister à la diète; ils en appelaient aux armes. Les créatures de Michel, les Paz et les Lithuaniens approuvèrent sa conduite. Sous les yeux du roi, un nonce de son parti eut le bras coupé d'un coup de sabre, en pleine assemblée. Non seulement le revenu de la reine ne put être fixé, mais les opposants crièrent tout haut qu'il fallait chasser le roi.

Au sud, les Cosaques attaquaient avec fureur et Sobieski, à la tête de peu de troupes mal équipées, mal payées, composées en partie de mercenaires allemands, parvenait à battre l'ennemi et à le rejeter au delà du Dniester. Sa tactique était de le diviser continuelle-

ment et de tomber sur lui à l'improviste, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Les Cosaques repoussés, le grand maréchal écrivit au roi qu'il fallait se hâter de profiter de ces victoires en pacifiant l'Ukraine, et qu'on ne le pouvait qu'au moyen de concessions.

Une fierté mal entendue empêcha le roi de suivre ce conseil, et, pour empêcher la diète d'entrer dans la voie indiquée par Sobieski, il la fit dissoudre en usant du *liberum veto*. Ne pouvant espérer de paix avec le fils du prince Jérémie, les Cosaques appelèrent les Ottomans.





MAHOMET IV,
d'après une gravure du temps.

Chapitre dixième.

L'INVASION. — Préparatifs de Mahomet IV. — Irruption des Tartares et des Cosaques. — Détresse de Sobieski. — Campagne miraculeuse, — Maladie de Sobieski. — Troubles intérieurs. — Déclaration de guerre. — Complots du roi contre Sobieski. — Arrivée des Turcs. — L'armée ottomane. — Défaite des Tartares. — Prise de Kaminiek. — Traité de Boudchaz. — La Pologne asservie.

DÉJA le grand vizir Achmet Kiuperli faisait, depuis la chute de Candie, de formidables préparatifs guerriers dont l'Europe ignorait le but. Et voilà que les peuples de deux régions chrétiennes, les Cosaques menacés d'une part, les Hongrois opprimés par l'Autriche de l'autre, venaient d'eux-mêmes demander le secours des armes musulmanes. Kiuperli donna des promesses à la Hongrie et résolut de commencer l'attaque de la chrétienté par la Pologne. A sa voix, les Tartares de la mer Noire se levèrent et grossirent de leurs masses formidables, les bandes commandées par Dorozensko. Ce fut un torrent de barbares; il refoula l'armée lithuanienne et envahit la Volhynie, province fertile, coupée de bois et d'étangs, où le froment est incomparable, où les asperges poussent sans culture. Paz, grand-hetman de Lithuanie, écrivit à Sobieski qu'il n'avait plus d'armée.

A l'intérieur, cependant, les partis se reforment. La faction autrichienne accuse Louis XIV d'avoir déchaîné les Tartares. On fait même courir un libelle où Sobieski et les grands de la République amis de la France, sont accusés d'avoir des intelligences avec l'envahisseur. Indigné, le grand-maréchal fait brûler publiquement le libelle au milieu de son armée et envoie une protestation aux diétines, mais sa protesta-

tion la plus éloquente fut la victoire. Méprisant ces misérables intrigues, il se tint à son poste; il y resta seul.

Aux frontières du palatinat de Podolie, dans une riche et pittoresque contrée, au bord du Dniester, s'élève sur des rochers escarpés la ville de Kaminiek, fortifiée depuis le XIVe siècle. Cette place était la clef de la Pologne, mais ses murailles tombaient en ruines. En vain Sobieski demandait-il de mettre cette ville en état de défense, le roi et les diétines, aveuglés sur l'imminence du péril, contestaient la nécessité d'envoyer des troupes et de l'argent. Et cependant Cosaques et Tartares avançaient, Achmet exerçait les recrues de Grèce et d'Asie dans le camp d'Andrinople, trois ponts jetés sur le Danube livraient passage à sept cents chameaux chargés de vivres, au matériel du siège de Candie, à quatre cents pièces de canon et à d'innombrables bataillons turcs. A Constantinople, une flotte de trois cents galères se tenait prête à prendre la mer.

Comme la sentinelle aux avant-postes, comme la vigie sur le navire, Sobieski voyant approcher la tempête, jetait à la patrie son cri d'alarme ; il demandait la pospolite. Michel finit par ouvrir les yeux, lui-même se mit à la tête de la noblesse, mais s'arrêtant à quelques lieues de Varsovie, il n'osa pousser jusqu'aux frontières.

Sobieski n'attendit plus; il paya la troupe de ses deniers et donna l'ordre de marcher. Poursuivant la tactique qu'il avait adoptée pour battre ces hordes indisciplinées, éparses dans les provinces et ne songeant qu'au pillage, il les frappa coup sur coup, en détail, usant ici de manœuvres savantes, là d'attaques brusques et imprévues, rendit le courage et l'espoir aux paysans prêts à se soumettre à Dorozensko et, au bout d'un mois, la marche de l'ennemi fut enrayée.

Ralliant aussitôt toutes ses forces, l'hetman fait plus de trente lieues à travers le pays occupé, et par-

vient au Borysthène. Les barbares, encombrés de dépouilles, tremblent de se trouver entre deux feux, si le roi s'avance avec la pospolite, leur retraite est menacée, et cette fois, dans un désordre inspiré par la crainte, ils se précipitent vers les passages du fleuve. Le grand-hetman, fidèle à son plan, évite de heurter de front ces hordes réunies. Il les divise encore, les bat, les harcelle, les poursuit sur leur territoire et emporte tour à tour sept villes de l'ancienne Podolie, qui formaient autrefois les frontières de Pologne.

« Gloire et reconnaissance au Très-Haut; il a re« levé par votre main puissante, cette patrie qui « s'était abandonnée, qui se refusait à elle-même le « secours. » Telles sont les paroles que le chancelier du royaume écrivit au vainqueur; et l'Europe les ratifia en appelant cette brillante campagne, une *campagne miraculeuse.*

Sobieski prévoit ce que la victoire, mise à profit sans balancer, peut lui donner : — une paix dictée aux Cosaques et aux Tartares, et des concessions arrachées au sultan. Pour cela des renforts devenaient indispensables. On les refusa sous prétexte que la guerre était finie. Fort heureusement, une conspiration appuyée par les Arabes et les Janissaires venait d'éclater à Constantinople; elle força le Turc déjà menaçant à revenir sur ses pas.

Mais la Pologne n'était pas sauvée; sur les portes des villes polonaises, dit la légende, trois femmes blanches traçaient, la nuit, de mystérieux caractères que nul ne pouvait effacer, et nul ne pouvait approcher ces femmes sans les faire disparaître. L'effroi se répandit dans tout le royaume. Quel nouveau malheur annonçaient ces fantômes ?...

Les fatigues de la campagne réagirent sur la robuste constitution de Sobieski. Il tomba malade à Sambos.

Au bout de quelques jours, on craignit pour sa vie. Le roi Michel profita de cette maladie pour contester au grand-hetman, ses titres et ses prérogatives. L'armée en fut indignée, elle se débanda pour témoigner son refus d'obéir au roi, et les quelques troupes restées sous les armes allèrent à Sambor former une garde autour de leur général. Michel mécontenta aussi les Cosaques en exigeant d'eux l'arriéré des impôts et des revenus de la couronne ; le moment était mal choisi ; les Cosaques rappelèrent Dorozensko.

Peu après, un envoyé du Grand-Seigneur parut à Varsovie. Il se plaignit de l'incursion de Sobieski dans l'Ukraine, sur laquelle l'empire musulman avait des prétentions ; il demanda réparation de cette insulte sous peine d'une déclaration de guerre. Le roi Michel refusa la réparation, mais croyant à une vaine bravade des Turcs, ne fit point de préparatifs de défense ; du reste, réunir l'armée, eût été donner des forces à son grand-hetman. Or le sultan faisait d'immenses provisions de glace dans les montagnes de Kotzim à la frontière, pour assurer son service de table ; c'était faire comprendre aux moins clairvoyants qu'il préparait une campagne d'été.

Les grands, lassés de l'inertie du roi, parlèrent de le déposséder, et la candidature de Charles de Lorraine fut remise au jour. Ils consultèrent Sobieski entré depuis peu en convalescence. Marie-Casimire, qui lui prodiguait ses soins depuis le commencement de sa maladie, joignit ses instances à celles des grands, et déploya son habileté naturelle pour le rallier au candidat de l'Autriche.

Mais l'idée d'une révolution galvanisa le général. Il haïssait la cour de Vienne comme l'ennemie de sa patrie. « Loin de nous, à jamais, l'influence de « cette maison astucieuse, égoïste, altière et oppres- « sive, s'écria-t-il. Si Dieu veut qu'une révolution

« s'accomplisse qu'elle nous délivre non seulement des « Turcs mais des Autrichiens! » Et il proposa de choisir un Bourbon, l'héroïque duc de Longueville.

Le primat se rallia au choix de Sobieski, et négocia secrètement avec la France. La reine elle-même, trahissant et son époux et l'empereur et l'ordre équestre, entra dans les vues du primat, de sorte que le malheureux roi Michel fut entouré de conjurations. La diète s'assemble. Sans doute elle va s'occuper de la déclaration de guerre ottomane, de la pénurie du trésor, de la désorganisation de l'armée ? Point. Deux mois se passent en vaines querelles et la diète est rompue par le *liberum veto*.

De sa chambre de malade, Sobieski, l'œil fixé sur l'avenir, adressait de nouveau appels sur appels au roi et à la noblesse : « Traitons avec Dorozensko, coûte « que coûte et sauvons Kaminiek à tout prix. Six cents « bâtiments viennent de transporter aux bords du « Borysthène cent vingt mille hommes et soixante « mille chevaux, sans compter les canons, les bom- « bardes, les munitions. »

A ces nouvelles, autre réunion de la diète. Le roi, l'ordre équestre accusent avec colère les grands d'agiter le spectre turc, dans l'espoir de tirer parti des frayeurs de la Pologne. La petite noblesse aimait Michel, en dépit de ses fautes, parce qu'elle l'avait créé et qu'il devenait l'instrument de sa jalousie contre les grands. Fort de ces dispositions, le roi mande tous les sénateurs absents. Ils arrivent, non sans escorte. Après plusieurs sommations, Sobieski vint à son tour ; à sa vue les préventions firent place à un mouvement unanime d'admiration ; le sénat et les nonces, tous ces gentilshommes au cœur chevaleresque se précipitèrent à sa rencontre. Le roi, pour ne pas rester seul sur son trône, dut suivre l'assemblée.

Sobieski voulut s'expliquer sur les projets de

l'ennemi, car mieux que tout autre, il les connaissait. Le primat Prazmeski ne lui en laissa pas le temps ; interpellant directement le roi dans un discours sévère, il l'accusa de livrer son pays aux barbares et le mit en demeure de descendre du trône de gré ou de force. A ces mots,la diète fut rompue au milieu des vociférations de l'ordre équestre. Michel escorté des nonces s'enferme dans son palais; les grands et leur parti s'emparent de l'arsenal et de tout Varsovie. Ceux-ci attendent le duc de Longueville pour en faire un roi, ceux-là se disposent à le combattre. Mais le duc de Longueville au lieu d'ensanglanter la Pologne, périssait glorieusement au passage du Rhin.

Cette mort inattendue déconcerta les grands et fortifia le parti de Michel Koributh. Le primat voulut aussitôt remplacer le candidat français. Un prince de Brunswick se présenta, mais il était luthérien; l'affaire en resta là.

Or pendant que ces divisions consumaient les forces de la patrie, au midi grondait le canon. Dans le ciel pur de juillet, des nuages de fumée blanche montaient autour de Kaminiek ; trois cents bouches à feu battaient le boulevard de la Pologne. Au nom de Mahomet IV, le grand vizir ouvrait les hostilités, à la tête d'environ deux cent mille hommes.

Ce fut un coup de foudre lorsqu'on apprit l'irruption des Turcs. Le Vistule amena des flottes de barques chargées de familles encore épouvantées de la vue des Tartares et du tonnerre des mortiers. Pourtant, le roi et la pospolite se roidirent ; ils continuèrent à s'en prendre au grand-hetman et à son parti. Tant d'ineptie au service d'une haine insensée, révolta Sobieski. Il lança un manifeste où il accusait le roi de trahison et courut à la frontière.

Au lieu de prendre le même chemin, Michel se confédéra avec son armée et dressa des listes de proscription contre les grands du royaume. Sobieski et le

primat furent condamnés à mort et leur tête mise à prix pour vingt mille ducats.

Mais dans le camp de Sobieski les proscrits pouvaient être tranquilles. En apprenant la condamnation de leur chef, les soldats se précipitèrent autour de lui et, les sabres croisés, jurèrent de le défendre, de le venger, de le suivre au bout du monde.

« J'accepte vos serments, répondit Sobieski, et la première chose que j'exige de vous, c'est de sauver la patrie ! »

Il avait prévu le siège de Kaminiek et se hâta d'y envoyer huit régiments d'infanterie, mais il était trop tard. La place était investie, et Mahomet IV s'avançait à marches forcées.

Ce n'étaient plus des hordes indisciplinées, avides de pillage et promptes à se débander devant d'habiles manœuvres, que l'hetman allait devoir combattre, c'était la redoutable armée ottomane, effroi de l'Europe, les *Gengi-Cheris* ou janissaires, fantassins rompus dès l'enfance au maniement des armes, aux exercices du corps, armés, vêtus avec soin, comblés de privilèges par le sultan et qui, dans leur contrat d'engagement, se dévouaient à la mort ; c'était les spahis, cette chevalerie des Osmanlis datant du Prophète, portant cimeterre, lance, javelots, pistolets, armure de mailles comme les pancernes de Pologne, et gardant les rangs au plus fort même de l'action ; c'était enfin cette artillerie tant vantée, abondamment pourvue de pièces de campagne, de pierriers monstres, de mortiers, de canons de vingt livres de balles, tous soldats dirigés par Kiuperli, le vainqueur de Candie, que Montecuculli estimait à l'égal de Turenne, et fanatisés par la présence du Grand-Seigneur, successeur de Mahomet. Outre le paradis du Coran promis aux guerriers morts dans le combat, ces troupes avaient encore la jouissance des biens terrestres, du pain, du riz, du beurre, du mouton en abondance, une

haute paye et la prime des têtes coupées; des fiefs appelés *timars* devenaient la récompense des spahis. On cite à ce propos un assaut livré en Hongrie, où un timar fut donné huit fois le même jour; sept spahis qui se le disputaient furent tués, le huitième l'emporta.

Et Sobieski n'avait que trente-cinq mille hommes, y compris des paysans, rassemblés à la hâte. Il abandonna donc Kaminiek à son malheureux sort et rebroussa chemin pour arrêter les Tartares. Ceux-ci, marchant en éclaireurs, débordaient les ailes de l'armée ottomane et menaçaient les flancs de l'armée polonaise, les Tartares à gauche le long des Carpathes, les Cosaques à droite, en Volhynie. Mettant tout à feu et à sang, ils arrivèrent à trois journées de Varsovie.

Le roi, dans son camp de Colembe, entouré de la pospolite, apprend tout à coup que les bandes tartares, ayant à leur tête les fils et le frère du khan, sont entre lui et l'armée de Sobieski ; il attribue cette manœuvre à une trahison du grand-hetman, abandonne ses tentes et court se réfugier à Lublin ; la noblesse se disperse ; l'armée royale est dissoute. Mais les Tartares ont commis une imprudence ; Sobieski va le leur apprendre. Il étudie leur marche ; ces barbares n'opèrent aucun mouvement stratégique ; ils se retirent pour ramener au camp des Turcs un immense butin. Ils vont traverser les Carpathes. Sobieski s'attache à leurs pas, dérobe sa marche, les devance, arrive au Dniester encombré par les glaces ; malgré la résistance des soldats, on passe le fleuve, à gué, en radeau, à la nage. Le voilà dans la montagne et les Tartares vingt ou trente fois plus nombreux que sa troupe, viennent à sa rencotre.

De loin, on entend la rumeur profonde de leurs masses. Toujours ferme et confiant en son coup d'œil, Sobieski dresse une vaste embuscade dans la forêt de Bedvarow. L'ennemi, encombré de prisonniers, de

troupeaux, de trésors, s'avance péniblement et demeure terrifié lorsque le voile sombre des vieux sapins se déchire et livre passage aux Polonais lancés comme la foudre par la main de Sobieski.

Ce fut à peine un combat, ce fut une déroute, un carnage. Les barbares culbutés, jonchèrent la place de quinze mille morts et blessés. Leur chef, bride abattue, alla rejoindre son frère, le khan. Sobieski, laissant l'infanterie à la garde des prisonniers et des chariots, s'élance avec sa cavalerie à la poursuite des fuyards, les rejoint, les extermine, rencontre le khan lui-même, le bat près de Kaluza et le force à la retraite. La dispersion des Tartares laissait aux mains du grand-hetman, non seulement les dépouilles de sa patrie, mais un trésor plus précieux à son cœur, trente mille captifs polonais qui entourèrent en pleurant leur libérateur; nobles, moines, paysans, grandes dames, filles du peuple, enfants, les mains encore chargées de chaînes, collent leurs lèvres sur le fourreau de son sabre, les bords de sa pelisse, le poitrail de son cheval. A ce spectacle, sa voix, hier frémissante et terrible, ne peut proférer une parole; elle serait du reste couverte par les sanglots, les cris d'enthousiasme, les prières récitées tout haut; ses yeux, tout à l'heure chargés d'éclairs, se voilent de larmes, il regarde le ciel, descend de cheval, et les bras étendus, le cœur débordant, en face des montagnes qui jettent leur grande ombre sur son armée victorieuse, il tombe à genoux et rend gloire au Christ.

Si à ce moment le roi se fût avancé avec la pospolite, Kaminiek sans doute était sauvée. Depuis un mois cette place soutenait l'attaque, et Dieu sait si les Ottomans étaient passés maîtres en l'art des sièges! Le canon avait ruiné tous les remparts et rasé les ouvrages des assiégés. Mais Kaminiek possédait une défense naturelle, le rocher qui lui servait de base. Ce rocher

était accessible seulement par un pont, et Kiuperli prévoyait qu'un assaut lui coûterait bien du monde. Il savait que le gouverneur de Kaminiek avait commis une faute en recevant dans la place les nobles de Podolie avec leurs familles, c'est-à-dire une foule de femmes et d'enfants. Il eut donc recours au bombardement, moyen adopté dernièrement par les Allemands. Au bout de peu de jours, les morts s'accumulèrent avec les décombres, et les supplications des femmes énervèrent la défense. Le grand-vizir se servit alors d'un langage non moins éloquent mais plus oriental que celui de la bombe. Il menaça de passer la population tout entière au fil du cimeterre si l'on ne rendait la place dans les vingt-quatre heures. Le gouverneur capitula le 29 août 1672 et Mahomet IV fit son entrée à cheval dans l'église cathédrale de Kaminiek. Au moment où les Turcs franchirent le pont, une formidable explosion ébranla la ville et le rocher; un major d'artillerie ne voulant pas survivre à la chute du boulevard de sa patrie, se faisait sauter avec son magasin à poudre. La prise de Kaminiek ouvrait du même coup les portes de la Pologne, de la Hongrie et de la Moscovie.

Elle eut son contre-coup en Europe. Le vieux roi Casimir en mourut d'apoplexie. A Varsovie, on ne voulut y croire que lorsque l'armée ottomane, poursuivant sa marche, arrêta son avant-garde composée de quarante mille hommes sous les murs de Léopol, à cinquante lieues de Kaminiek, à soixante dix lieues de la capitale. Toutes les villes de l'Ukraine occupées par les Cosaques reçurent des garnisons turques, et le sultan s'arrêta avec le gros de ses troupes à Boudchaz où il établit son camp au milieu de montagnes giboyeuses pour se livrer aux plaisirs de la chasse. Le grand-maréchal Sobieski donna ordre à Léopol de se défendre. Malgré ses forces dérisoires, la ville obéit, mais que pouvait-elle contre l'artillerie turque? Pendant cinq

jours elle reçut les boulets de l'ennemi, puis se racheta du sac et de l'incendie moyennant dix mille florins d'or. Sobieski ramenait en ce moment des Carpathes, ses troupes enthousiasmées par le désastre des Tartares. Sa récente victoire lui inspira d'attaquer les Turcs. Mais où les surprendre avec avantage ? Il a peu de monde, il tient seul la campagne, sans soutien, sans base d'opérations, comme un chef de partisans, contre une armée disciplinée, valeureuse, bien gardée et victorieuse. Un de ses officiers est envoyé en reconnaissance avec un fort détachement dans la direction du camp de Boudchaz. Cet officier dérobe sa marche avec une telle habileté, qu'il arrive près du camp sans être aperçu, et dépassant ses instructions, par un de ces coups téméraires qui sont le plus souvent heureux, il tombe à l'improviste sur le camp, parvient au quartier des sultanes, tue, disperse gardes et icoglans, et pénètre jusqu'aux tentes impériales, laissant à peine le temps à Mahomet de s'enfuir, quand accourt le chef des Moldaves, entraînant janissaires et spahis. Les Polonais sont repoussés avec de nombreuses pertes, mais le sultan a été frappé de terreur au milieu du sérail qu'il croyait inviolable ; et Sobieski retirera de cette reconnaissance hardie d'utiles renseignements. Mahomet se rendit si bien compte du danger qu'il avait couru, que le chef des Moldaves, un tartare chrétien nommé Cautémir, fut élevé aux plus hautes dignités et devint un grand personnage.

L'hetman méditait un plan de campagne lorsque le roi Michel, oubliant et sa propre dignité et celle de la Pologne, envoya demander humblement la paix au sultan, dans ce même camp de Boudchaz, sous ces tentes du quartier impérial encore trouées par les balles polonaises. Les confédérés, rassurés par la victoire de Kaluza, l'affaire de Boudchaz et les négociations du roi dont ils ignoraient les tristes conditions, revinrent à Colembe et reprirent le procès des sénateurs. Ils

députèrent toutefois vers Sobieski pour le féliciter et le remercier, l'invitant aussi à se rendre au milieu d'eux pour faire partie de la confédération. Le grand-maréchal répondit que, pour le moment, il avait autre chose à faire. Il ignorait que la guerre était finie. Michel Koributh, de son propre mouvement, sans avoir consulté le sénat, venait de conclure la paix avec Mahomet, une paix honteuse, qui livrait à l'ennemi deux grandes provinces, la Podolie et l'Ukraine, obligeait la République à payer un tribut perpétuel et annuel de mille ducats d'or comme signe de vasselage, moyennant quoi, Michel conservait sa couronne, une couronne d'hospodar. La fière et libre Pologne venait de perdre son indépendance; elle devenait tributaire de la Porte comme les provinces danubiennes et tartares.

Après la conclusion de cet infâme traité, Kiuperli, manifestant autant de mépris pour le roi Michel que d'estime pour Sobieski, s'empressa de faire transplanter tous les propriétaires de la Podolie au delà du Danube. Leurs maisons et leurs terres, devenues *timars*, échurent à deux mille spahis; Kaminiek fut reconstruite à la mode orientale. Laissant ensuite quatre-vingt mille hommes dans le camp de Kotzim pour tenir la Pologne en respect, le vizir et son maître reprirent le chemin de Constantinople.





Chapitre onzième.

LE RÉVEIL DE LA PATRIE. — Réaction et désordres en Pologne. — Éloquence de Sobieski. — Rupture du traité de Boudchaz.—Magnanimité de Sobieski.— Préparatifs de guerre.

QUAND les conditions de la paix de Boudchaz furent connues, un cri général d'indignation partit de la Pologne. Les grands surtout jetèrent feu et flamme. Telle était cependant l'exaltation des partis dans cette malheureuse nation, que les nobles de Colembe défendirent, par haine contre le sénat, un roi qui venait de les déshonorer. Il y eut des violences, des proscriptions, des massacres. Une réaction furieuse s'emparait des esprits après les émotions de l'invasion ottomane et rallumait toutes les haines de parti. La pospolite accapara tous les pouvoirs, enjoignant à tous les gentilshommes de se réunir à elle. Le roi, effrayé de ce débordement anarchique, courut s'enfermer à Zamosc et se fit garder par une légion de Cosaques, au grand scandale de la noblesse.

Après les seigneurs, les valets d'armes. Ceux-ci se confédérèrent à leur tour avec les palefreniers et les conducteurs de soixante mille chariots. Ils eurent un chef, ils formulèrent des décrets au nom de la liberté et de l'égalité, deux mots que tant de fois ils avaient entendu prononcer par leur maître. Ces décrets furent appliqués aux pays environnants avec une rigueur brutale, non exempte de logique. Des lois agraires furent édictées par ces grossiers législateurs. On pilla toute la contrée depuis le château jusqu'à la chaumière, et chacun eut la faculté de pouvoir racheter son bien aux enchères.

Sobieski, retiré dans le camp de Lowicz, et le cœur navré par l'asservissement de sa patrie aux musulmans, assistait de loin à ce triste désordre. Le roi craignit un moment son intervention, et certes elle aurait changé la face des choses : ses vieux régiments couverts de gloire avaient un autre prestige que cette noblesse remuante et insoumise, sur laquelle pesait encore le reproche de n'avoir pas combattu.

Michel Koributh voulut, par politique, faire acte de dignité royale. Il exigea de l'armée, nommément du grand-maréchal, un nouveau serment de fidélité, offrant à cette condition d'oublier le passé et de rétablir tous les proscrits dans leurs biens et leurs charges. Quand les députés de la pospolite apportèrent ces propositions à Lowicz, il y eut contre eux un concert de malédictions. Sobieski dut les protéger contre la fureur de ses soldats. Et comme Sobieski répondit qu'il prêterait le serment exigé, quand le roi en aurait prêté un autre à la république, les députés, indignés, quittèrent le camp après avoir défendu à l'armée d'obéir au grand-maréchal. Cet ordre provoqua une explosion d'enthousiasme autour du héros de Kaluza. Des milliers de sabres sont tirés du fourreau, et des milliers de voix jurent à Sobieski une éternelle fidélité.

Le lendemain, toute l'armée, après une communion générale, s'engage par un pacte de confédération à défendre la religion, la république, la constitution et le grand-hetman. La Petite-Pologne se joint à eux de toutes parts. Sobieski marche sur Colembe.

La guerre civile allait éclater ; le roi ne respirait que vengeance après l'affront que lui avait fait le grand maréchal ; mais une lutte armée devait donner l'avantage et peut-être le pouvoir à Sobieski. Michel en eut peur. La reine et l'ambassadeur d'Autriche offrirent leur médiation, et le pape lui-même écrivit à Sobieski, en l'exhortant à sacrifier ses ressentiments au salut

de la patrie et à celui de la chrétienté qui déplorait le malheureux état de la Pologne. Tous les regards étaient tournés en ce moment vers Sobieski. Son parti l'exhortait à profiter de ses avantages; le Turc le surveillait en silence et Louis XIV lui offrait une duché-pairie en France avec le bâton de maréchal. Sobieski ne voulut pas quitter sa patrie, mais attendant de meilleurs jours, il se retira dans ses domaines. La pospolite elle-même, dépourvue de vivres et de fourrages, inquiète surtout de l'audace inattendue de ses valets, rompit ses lignes. Les frimas de décembre achevèrent de calmer les têtes et firent lever le camp de Colembe; l'armée prit ses quartiers d'hiver et les grands licencièrent leurs troupes. Le roi céda à la nécessité; il renonça à toutes les mesures de proscription, et convoqua une diète de pacification à Varsovie. Les seigneurs ligués contre lui y furent invités personnellement. Malgré la forme bienveillante de cette invitation, les officiers de Sobieski engageaient leur général à ne pas s'y rendre. Ils redoutaient un piège. L'hetman ne les écouta point. Qu'avait-il à craindre, quand derrière lui toute une armée se tenait prête à le soutenir ou à le venger?

A son arrivée dans la capitale, le roi lui prodigua des égards; il lui offrit un palais, lui envoya son grand chambellan pour le complimenter, et le reçut à la cour avec un visage serein mais un cœur ulcéré. La diète s'ouvrit. Sobieski ne fit aucun reproche à ceux qui l'avaient laissé seul devant l'ennemi; il oublia qu'on avait mis à prix sa tête; seuls, les malheurs de la patrie occupaient sa pensée. Son langage fut celui du primat : « Quand mettra-t-on un terme à ces fatales discordes? « Quand s'occupera-t-on des abus qui minent la vieille « constitution polonaise? » Un sujet plus pénible oppressait son grand cœur : le traité de Boudchaz. En l'abordant il ne put retenir ses larmes. « J'en appelle

« du roi à la nation, s'écria Sobieski, non, la république « n'a pas signé sa honte, son esclavage, sa ruine! Je « demande la rupture de cette paix infâme! » Les grands appuyèrent ses paroles. Michel, cloué sur son trône, demeurait silencieux; le parti royal objecta qu'il était facile de faire cette proposition à Varsovie, mais qu'il fallait encore savoir comment elle serait reçue à Constantinople. « Avec fureur sans doute, répondit l'het-« man : mais il nous reste du courage et des sabres. « N'attendons pas l'ennemi, — allons à lui! »

Une consternation générale accueillit ce cri de guerre. Reprendre les armes contre une puissance qui venait de subjuguer la Pologne! Les grands eux-mêmes en étaient effrayés. A l'impression démoralisante de la défaite, nul esprit ne pouvait se soustraire. Il faudrait de nouvelles levées sans avoir le temps de les exercer, les finances étaient épuisées, le peuple accablé d'impôts, le pays ruiné par des invasions successives ; on venait de perdre deux riches provinces ; et puis, cette armée de quatre-vingt mille Ottomans, toujours menaçante à Kotzim ! « Nous sommes asservis, mais nous vivons ; avec le temps nous pourrons refaire nos forces, tandis que provoquer le Turc maintenant, serait donner le coup de grâce à la patrie. L'ennemi deviendrait implacable, saccagerait villes et châteaux, passerait au fil de l'épée nos populations ou les transplanterait chez lui, comme il vient de le faire en Podolie. » Ces raisons avaient leur poids, mais l'ange de la Pologne parlait à l'âme de Sobieski. Il contempla le passé de sa noble et fière patrie — toujours libre; il la vit tenant sur la terre la foudroyante épée de l'archange Michel pour servir de rempart à la chrétienté — et il se demandait si ses ancêtres, si son père, si un Zolkiewski eussent ainsi courbé la tête sous le Croissant?

« Je connais comme vous, reprit-il, le petit nombre de nos troupes et l'épuisement des finances, mais

ces deux maux sont-ils sans remède ? Ce peuple de serfs qui laboure nos terres, prend la voie de la liberté en prenant les armes, et bientôt il est soldat si le chef est général. Je ne demande que soixante mille hommes pour vous arracher au joug ottoman. Mais vous me demandez à moi où l'on trouvera les fonds pour les soudoyer. Si je vous proposais de vendre les vases sacrés, vous devriez y consentir parce que la patrie est chose sacrée... mais non ; la République a un trésor dans le château de Cracovie. Attendrez-vous que Mahomet vous l'enlève dès qu'il en aura connaissance ? Employons-le à rompre les fers qu'il nous a donnés. Vous voulez attendre un temps plus favorable, des alliances, des subsides. Les négociations sont longues, l'avenir est incertain, le présent est à vous. A un an d'esclavage, vos ancêtres auraient préféré la mort. »

Du discours prononcé par Sobieski il ne nous reste hélas! que ce très pâle sommaire, mais ce discours dut avoir une éloquence formidable car l'assemblée, tout à l'heure froide et presque défiante, se leva transportée. Sénat, ordre équestre, adversaires et partisans du grand-hetman ne formèrent plus qu'un parti, celui de la fière Pologne humiliée; on n'entendit plus qu'un cri : « A bas le traité de Boudchaz! guerre à Mahomet! » On oubliait le roi pour saluer en Sobieski le sauveur futur de la patrie.

Comme si la Providence ménageait à point l'épreuve aux héros de son choix, afin d'épurer en eux l'élévation des sentiments par l'abaissement de l'orgueil, un incident imprévu éteignit l'enthousiasme.

Je ne sais quel petit gentilhomme sans fortune, mais hardi et de parole facile, déclara avoir à dénoncer un grand forfait : un traître aurait appelé les Turcs et les Tartares, et vendu Kaminiek pour un million deux cent mille florins ; « ce trésor, ajoutait le délateur, je l'ai vu transporter sur des chariots ; j'ai vu aussi, tel

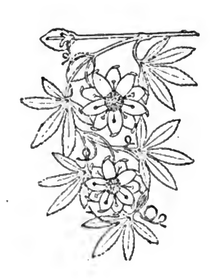
jour, un officier de Sobieski porteur d'une lettre ottomane où se trouvait un reçu, je connais le traître ; il m'en coûte de prononcer son nom, car ce traître c'est le grand-maréchal Sobieski lui-même ! »

Stupeur de la diète. Mais l'accusation paraissait si absurde que nul ne voulut y croire. Le maréchal ne bougea pas. S'adressant simplement au roi, « Si je « suis coupable, dit-il, je dois être puni. Je me retire « donc du sénat jusqu'à ce que j'y rentre justifié. » Vainement on le conjure de mépriser ces calomnies ; il demeura inébranlable et rentra chez lui. Le roi fit arrêter l'accusateur et instruire le procès par quatre sénateurs et huit nonces de province. Il y allait de l'honneur du grand-maréchal et de la sûreté de l'État. Sobieski avait promis qu'il y aurait vengeance.

En effet, l'armée et les grands ne parlaient de rien moins que de marcher sur Varsovie et de noyer dans le sang les auteurs de cet affreux complot. Sobieski les retint, non sans peine. Heureusement, la vérité ne tarda point à se faire jour ; le délateur se contredit aux premiers interrogatoires, il ne put prouver l'existence de l'officier porteur du reçu musulman, et, finalement, convaincu de mensonge, il avoua qu'un parti puissant l'avait poussé à cette infamie, en lui promettant la fortune ; il nomma deux seigneurs de haut rang, dignitaires de la couronne. A ces révélations, Sobieski content d'être justifié, mais craignant pour la sûreté et l'honneur de plusieurs familles, supplia la diète d'arrêter un procès qui maintenant pouvait avoir des suites terribles et troubler le repos public. On suspendit donc l'enquête, toutefois, le gentilhomme coupable fut mis en jugement, condamné à mort et remis, selon les lois, entre les mains du grand-maréchal. A défaut du roi qui n'osait intervenir, Sobieski lui fit grâce. Quant aux deux seigneurs incriminés, ils durent demander pardon au grand-maréchal devant douze commissaires.

Assurément on ne pouvait moins exiger d'eux. Sobieski, suivant toujours son naturel généreux, leur rendit cette peine plus légère encore ; au lieu de les attendre dans son palais, il sortit à cheval et les rencontra comme par hasard, en dehors de la ville.

L'ordre se rétablit. La diète depuis tant d'années orageuse, termina ses travaux dans le calme. A la voix du grand-maréchal, la Pologne se recueillait pour secouer ses chaînes. La formation d'une armée de soixante mille hommes était décrétée, on pourvut à l'entretien des places fortes, on leva une contribution de guerre. Le grand-hetman reçut de pleins pouvoirs, ses volontés eurent force de loi jusqu'au sein de la cour ; il devint plus roi que le roi même. Le primat Prazmowski ne vit pas le relèvement de sa patrie. Il mourut avec la conscience de n'avoir pas ménagé l'austère vérité aux nobles et au roi, et laissant la mémoire d'un prélat ferme et d'un grand citoyen.





ARMURE DE JEAN SOBIESKI, conservée au musée de Dresde.



Chapitre douzième.

L'ARMÉE POLONAISE. — Le camp de Sobieski. — Paz. — Conseil de guerre. — Revue des troupes. — Plan de Sobieski. — Passage du Dniester. — Indiscipline. — Kotzim.

SOBIESKI préparait une guerre terrible dont il avait pris sur lui la responsabilité. La Pologne, à son instigation, jouait quitte ou double.

Le trésor de Cracovie, amas de pierreries montées en or, fut apporté dans la capitale et remis au grand-trésorier Morstyn. Trouvant les formalités de l'inventaire et de la distribution trop lentes, Sobieski réclama le trésor, fit venir des experts de Vienne et de Venise, et remit le prix des bijoux aux officiers chargés de la levée.

Mais le trésor de Cracovie, ces monceaux de diamants et d'émeraudes accumulés depuis des siècles, cette mine féerique s'épuise en quelques jours; elle ne suffit pas. Assurément les experts sont des Juifs, mais la Pologne n'a pas le temps de compter.

A l'étranger, au Pape, à ses enfants appauvris elle demande de l'or. Sa cause est celle de la chrétienté. Les sommes arrivent avec les recrues au camp de Skawara, à quelques lieues de Léopol. C'est là que l'hetman organise son armée, tout en surveillant les frontières. Ses espions rayonnent en Valachie, se mêlent aux Tartares, pénètrent à Kotzim. Les Tartares sont en repos, mais le camp de Kotzim devient une redoutable forteresse reliée à la Podolie par des ponts sur le Dniester. Il n'y avait pas d'illusions à se faire, Sobieski entreprenait une lutte surhumaine ; quelque-

fois il s'en inquiétait en voyant grandir le danger; il pressait Michel Paz de venir à son secours avec les Lithuaniens, et Paz se faisait attendre malgré les courriers que le grand-hetman lui détachait sans relâche. Pourquoi cette lenteur ? Elle impatientait l'armée et l'hetman y démêlait un sentiment d'envie qui le navrait. Il s'agissait du salut de la Pologne, seule, épuisée, sans appui, sans alliés, en face de toute la puissance ottomane, et Paz se faisait attendre !

Lorsque le sultan apprit que la diète de Varsovie jetait insolemment au vent les conditions du traité de Boudchaz, il ébranla son armée. Kiuperli dut abandonner l'insurrection des Grecs pour châtier la Pologne. Dans sa fureur, Mahomet IV s'écriait sans cesse : « Dantzik! Dantzik! Ni paix, ni traité cette fois, mais la conquête entière du royaume! » Michel Paz arriva. Un nouveau chagrin accabla Sobieski; le roi se mit en tête de commander l'armée en personne. Avec un tel chef, incapable et sans bravoure, c'était marcher audevant d'un désastre. L'amour de la gloire n'avait point dicté cette résolution à Michel Koributh ; soupçonneux, crédule et jaloux il ne pouvait entièrement se soustraire à l'influence des fausses accusations portées contre Sobieski, il voulait par lui-même s'assurer de sa fidélité et puis il lui était pénible de se voir effacer, lui chef de l'armée, par un de ses généraux. En somme, il fit acte de roi.

La tente royale fut dressée au centre du camp. Elle consistait en un vaste pavillon à l'orientale, pourvu d'un plancher, couvert de grosse toile peinte au dehors, doublé à l'intérieur de riches tapisseries tissées d'or, à figures. Une galerie de *cotars* ou chambres de service chauffées, entourait cette demeure. Les tentes de la haute noblesse lui faisaient comme une garde d'honneur ; moins grandes et moins luxueuses elles surpassaient de loin en richesse et en

« confort » les tentes de toutes les armées d'Europe. Les fils de la Sarmatie trahissaient leur origine nomade par le soin et l'intelligence avec lesquels ils installaient leurs maisons ambulantes.

Le conseil de guerre se réunit le lendemain. Deux questions se présentaient : fallait-il attendre l'ennemi ou l'aller chercher ? Le roi trouvait qu'il n'était pas à propos de provoquer une puissance aussi formidable que le Turc. Au lieu de soutenir ses officiers, il les entraînait à l'hésitation. « Attendre l'ennemi sans avoir ni places fortes, ni point d'appui, disait Sobieski, c'est lui donner le temps de préparer les moyens de nous écraser, c'est attendre un choc avec tous les inconvénients de la défensive ; — en l'attaquant au contraire — et le grand-hetman parlait d'expérience — nous pouvons le surprendre, interrompre ses mouvements, le terrifier même par quelque coup audacieux ; seulement il faut se hâter, car l'hiver est proche ; les chemins deviendront impraticables. »

« Nous avons passé le Rubicon, il faut marcher de « l'avant ! » s'écria le vice-chancelier, ami du roi mais que le raisonnement de Sobieski venait de convaincre.

Michel Paz répondit ironiquement : « J'ai pourvu « mon armée pour sept ans et puisque nous partons « pour la croisade, je regrette bien que la vraie Croix « ne soit plus à Jérusalem. »

— « Je m'attendais à d'autres délibérations, reprit « Sobieski. A quoi bon remettre en question ce que la « diète a décidé. Nous en étions nous-mêmes. Aujour- « d'hui nous perdons un temps précieux et nous déso- « béissons à la République. »

Paz objecta qu'il attendait encore des troupes. On lui assigna un rendez-vous qu'il accepta. Après le conseil, le roi voulut passer l'armée en revue.

Roulement prolongé de timbales et sonnerie de trompettes : à ce signal, une immense cavalerie hérissée

de hautes lances soulève la poussière du camp et va se ranger en bataille, chaque escadron auprès de son étendard. Les canons défilent, quarante pièces en tout, commandés par des aventuriers français et un grand général, Konski. Enfin, complètement effacée par l'éclat de ces cavaliers, voici l'infanterie sans uniforme et mal chaussée; elle se déploie en bon ordre et demeure immobile, la hache longue attachée à l'épaule et le mousquet au pied. Ces fantassins, mercenaires allemands et paysans polonais, sont de rudes soldats; durs à la fatigue et au froid, vivant de privations, ils portent tout le poids de la guerre; bûcherons et pontonniers, dans les marches, sapeurs dans les sièges, remparts inébranlables devant les hordes tartares, la hache leur sert d'instrument de travail, d'appui pour pointer le mousquet, de défense contre le cavalier, d'arme redoutable a l'assaut. Ce sont eux, ces humbles soldats jugés indignes de porter le sabre, qui protègent la retraite de leurs seigneurs et maîtres. Tombant de lassitude, ils se couchent et continuent le feu sans songer à leur propre salut. Sobieski les avait en grande estime. Il prévoyait le rôle qu'allait jouer l'infanterie dans les batailles modernes; les préjugés de la noblesse et la pénurie du trésor l'empêchèrent seuls de mettre à pied la moitié de son armée. Presque toutes les forces polonaises combattaient à cheval et se divisaient en cinq espèces: les quartiens, troupes permanentes payées par le quart des revenus royaux; la cavalerie légère ou dragons et heiduques, recrutés de Valaques, d'Allemands, de Hongrois, de Polonais, assez mal montés, équipés à l'allemande, très bigarrés d'uniformes; les volontaires, régiments d'ordonnance à la solde des grands seigneurs. Ces cavaliers, braves, solides, rompus au maniement du mousqueton et du sabre, doivent céder le pas à ceux qui se considèrent comme l'âme de l'armée, la tête et le cœur de la Pologne, les pairs du

roi, — les hussards et les pancernes, tous nobles, tous ayant rang d'officiers.

Jamais depuis les croisades on ne vit plus beaux gendarmes. Montés sur des chevaux de choix, à l'œil sauvage, à la crinière ondulée, divisés en compagnie de soixante-dix hommes de front sur trois de hauteur, commandés par les palatins, ils offrent une ligne de bataille étincelante et formidable. Le nom de *hussard* est d'origine hongroise ; comme le lancier polonais, il est devenu légendaire dans les armées européennes.

Leur costume a des élégances mauresques mêlées de barbarie mongole. Sur la tête, un morion d'écailles, garni de côté et derrière de pendants à bandes de fer matelassées ; au corps, une cuirasse rehaussée d'arabesques d'or, recouverte à demi par une peau de tigre, d'ours ou de panthère richement agraffée sur l'épaule et retombant sur la croupe du cheval ; des gantelets de mailles avec brassart montant jusqu'au coude, préservent les mains. Brides, selles et housses de forme turque étincellent de plaques et de broderies précieuses. L'inséparable cimeterre à fourreau ciselé garni d'or et de velours est passé sous la cuisse gauche, un long pistolet s'accroche par derrière à la ceinture. Les pancernes ou chemises de fer [1] ont une armure de mailles et la calotte d'acier à réseau tombant sur les épaules. Ce costume de guerre s'est retrouvé de nos jours chez les Circassiens de Schamyl. Les pancernes ont remplacé la lance par le mousqueton.

La lance est restée l'arme privilégiée du hussard, une lance de quinze pieds de haut, peinte et dorée, ornée d'une longue banderole de couleur fendue par le milieu. La lance est pour le hussard un souvenir des ancêtres, un dernier symbole de la chevalerie. Lui

1. *Pancernik*, chemise de fer.

aussi, se fait gloire des lances rompues. Rapporter sa lance intacte d'une campagne, la conserver plus d'un an devenait sujet de honte pour un gentilhomme. Cette arme lourde et surannée demandait un bras de paladin et le recul de l'ennemi au premier choc, sinon elle embarrassait le cavalier. Terrible était la charge des hussards; ils se lançaient à corps perdu, tout d'une masse, laissant leurs chevaux s'emporter, dévorant les obstacles. Le roi de Suède, Charles-Gustave, dévoila les inconvénients de cette tactique de taureau furieux. A Prag, un escadron de hussards tomba comme la foudre sur les troupes de sa garde. Le roi fit ouvrir les rangs ; les hussards, incapables de s'arrêter, percèrent tout droit jusqu'à la réserve, mais en passant entre deux haies d'infanterie qui les tiraient à bout portant. Cernés ensuite, ils ne surent que faire de leur lance ; pas un n'échappa. Depuis lors, Sobieski, ne pouvant leur enlever la lance sans les déshonorer, alterna leurs compagnies avec celles des pancernes.

Derrière les gentilshommes s'étendait une seconde ligne, celle de leurs valets d'armes ou *pacholiks*, manière d'écuyers armés aussi de la lance, du sabre et du morion, mais vêtus d'un just au corps de peau de loup blanc et portant attachées au dos une ou deux grandes ailes de plumes d'aigle, parure sauvage et fantastique :—elle effrayait, disait-on, les chevaux ennemis. Le grand-hetman la considérait comme un attirail pour le moins incommode et « bon à épouvanter les petits enfants ». Nous ne parlons pas d'une légion de conducteurs et de domestiques au service des seigneurs et des chariots. Belliqueux par nature, ces hommes constituaient une véritable force, mais leur soif de pillage jetait le désordre dans le combat.

Cette armée si valeureuse avait bien des défauts; la division y régnait à demeure. Les étrangers, surtout les reîtres allemands, marchaient et se battaient d'après

le taux de la solde. On en avait pour son argent, mais la solde en retard, ils se mutinaient.

L'artillerie, nous l'avons vu, était insuffisante. Pas de corps du génie. Quant à cette noblesse, elle manquait absolument de discipline et de soumission. Un noble polonais ne croyait relever que de Dieu et de son sabre. Ne partant en guerre que pour se battre, ces beaux hussards dédaignaient la manœuvre, laissaient aux dragons et à l'infanterie le service des gardes, des escortes, des avant-postes et quittaient l'armée quand bon leur semblait. Un homme de génie seul pouvait tenir en main ces éléments divers, et cet homme fut Sobieski.

Le roi demeurait frappé d'admiration à la vue de ces cinquante mille combattants réunis en quelques semaines, mais les rangs gardèrent sur son passage, un sombre silence. En parcourant le front des hussards et des pancernes, il les appela selon l'usage « *Towarziz*, mes compagnons ». Il ne reçut pour réponse que des regards méprisants. On se souvenait du traité de Boudchaz. Il vit l'étendard royal qu'on appelait l'*astre*, à cause de la pomme d'or brillant au bout de sa hampe. C'est là, à la tête de la pospolite, qu'était marquée la place des rois de Pologne, mais bardés de fer, casque en tête, sabre au poing ; et Michel avait eu la malencontreuse idée de passer la revue des troupes en habit de cour à la française. L'eût-il encore voulu, l'infortuné roi se trouvait désormais incapable de réparer ses fautes et sa lâcheté. Une cruelle maladie d'entrailles le minait depuis quelque temps. Ce jour même il eut une crise, et on dut le transporter à Léopol.

La grande noblesse se trouvait au complet dans le camp de Skarawa. Elle comptait plus de trente mille hommes. Ayant partagé avec Sobieski la responsabilité de la déclaration de guerre, elle voulut aussi partager ses périls. Sous ces milliers de banderolles éclatantes

et brodées s'étalaient toute la gloire et la richesse de la Pologne. Le roi Michel, en partant, laissait à Sobieski sa garde, magnifique régiment de hussards, à l'effectif de quinze cents hommes, choisis entre les plus beaux et les plus braves, supérieurement exercés et armés avec luxe; le fourreau de leur sabre damasquiné était recouvert de velours rouge, garni d'or et rehaussé de pierreries. Le lendemain, 11 octobre, le grand-hetman porta ses troupes en avant.

Son plan était vaste et simple. Il avait pour but de reprendre Kaminiek, non pas en essayant un siège impossible, mais isolant la place de tout secours. Il fallait d'abord ramener sous le protectorat de la Pologne, les Valaques et les Moldaves qui ne demandaient pas mieux, enlever aux Ottomans, à tout prix, l'appui des Cosaques ; ceux-ci déjà cherchaient à secouer le joug de la Porte. On arrivait à cette fin en battant les Turcs de façon à les rejeter au delà du Dniester.

Voici les positions de l'ennemi : soixante mille Tartares à cheval avaient passé le Borysthène. Dorozensko se tenait prêt, attendant l'issue de la première bataille. Les Turcs avaient changé tous les villages de la Podolie en places fortes et leurs églises en mosquées. Kaminiek et Braclaw, à quarante lieues l'une de l'autre et commandant deux fleuves étaient munis de nouveaux remparts garnis d'artillerie, avec des vivres et des munitions pour trois ans. A quatre lieues de Kaminiek, sur un plateau, Kotzim dominait la rive droite du Dniester. Le séraskier Hussein-Pacha y campait avec quatre vingt mille vieux soldats, par moitié janissaires et spahis. Ces trois places fortes occupaient une ligne de cinquante lieues. Sur le Danube se tenait Mahomet IV avec une grosse réserve. En Moldavie, un corps de trente mille hommes commandés par Caplan-Pacha, le reliait à la première ligne d'opération.

En présence de ce formidable déploiement de forces, Sobieski conçut le projet de tourner la Podolie, laissant derrière soi Kaminiek et Kotzim, de tomber sur Caplan, de le vaincre, de chasser les Turcs de la Moldavie, de traiter avec les princes hospodars. Après avoir coupé les ponts du Danube, il revenait sur la Pologne, emportait les trois places fortes, laissait à l'ennemi pour chemin de retraite, les plaines de la Lithuanie, et le battait avec le secours d'un hiver toujours mortel aux Orientaux. Ce plan arrêté, il ouvre les hostilités.

Un de ses meilleurs officiers, le grand enseigne, est envoyé sur le front de l'ennemi pour faire diversion jusqu'en Ukraine. Il a la chance d'enlever les avant-postes et de jeter l'alarme sur toute la ligne des Turcs. Pendant ce temps Sobieski, par des chemins où jamais troupes ne passèrent, s'engage dans les Carpathes et parvient au Dniester. Pas un Ottoman ne se montre. Le fleuve charriait des glaçons. Au delà du Dniester s'étendaient les steppes moldaves. C'était la solitude, le désert, l'inconnu, le pays ennemi avec ses embûches et ses surprises, c'était peut-être la faim, la retraite par les nuits glacées et aussi la défaite sans chemin de retour.

Au delà du Dniester on pouvait dire adieu au sol de la patrie.

Déjà fatiguée par une marche affreuse, mal nourrie, démoralisée par l'attitude de Michel Paz, l'armée refusa d'avancer. Sobieski, la douleur et l'indignation dans le regard, parcourut les rangs.

« En ce moment, s'écria-t-il, un *aga* part de Con-
« stantinople pour réclamer le tribut auquel nous
« sommes soumis ; il apporte à notre roi le *caftan*
« ignominieux qui va le marquer au rang des esclaves
« de la Porte.

— « Des vivres ! Des vivres !

— « Nous en trouverons dans les plaines de la « Moldavie !

— « Du repos !

— « Je vous en promets sous les tentes de l'ennemi « si nous sommes vainqueurs ; sinon nous en aurons « dans le ciel.

— « Nous voulons retourner en Pologne !

— « Il n'y a qu'un chemin pour vous y ramener ; « c'est le combat, c'est la victoire. Voyez où vous êtes ; « il faut me suivre ou périr. Je suis décidé à me faire « enterrer ici. Si les officiers m'abandonnent, je fais « appel aux soldats qui tant de fois ont vaincu avec « moi ! »

Cette éloquence maîtrisa les troupes sans les électriser. On passa le Dniester, mais péniblement, tristement, sur des ponts de radeaux et les chevaux à la nage. A peine en Moldavie, l'hospodar des Valaques, échappé du camp turc, promit son appui aux Polonais. L'expédition s'annonçait bien. Pendant quelques jours on côtoya le Pruth, mais les troupes harassées demandaient du repos ; Sobieski s'arrêta. Cette fois le conseil de guerre déclara qu'on n'irait pas plus loin. Paz et les palatins annonçaient hautement qu'ils allaient ramener leurs régiments en Pologne. Avec des soldats ainsi disposés, marcher sur Caplan devenait impossible ; l'attendre de pied ferme, c'était se faire prendre à dos par le séraskier Hussein. A l'instant, le grand-hetman modifie son plan — volte-face, et en avant sur Kotzim !

Kotzim est un château-fort, autrefois à la Pologne, aujourd'hui en Moldavie, bâti sur les escarpements du Dniester, inabordable par le fleuve, partout ailleurs entouré de ravins. Un pont sur ces ravins le reliait au camp des Turcs ; ce camp s'étendait sur des collines longeant le Dniester et dominait au loin les plaines moldaves : des rochers à pic et une ceinture de marécages en défendaient l'approche du côté de la Molda-

vie ; un pont de bâteaux jeté sur le Dniester mettait Kotzim en communication avec Kaminiek.

A ces fortifications naturelles, les Turcs avaient ajouté le long des ruisseaux et des marécages, de fortes palissades ; une artillerie formidable garnissait les hauteurs. Cette position donnait à Hussein Pacha tant de sécurité, que l'armée musulmane passait ses jours dans le repos. Le séraskier s'attendait à peine à combattre quand, le 9 novembre au matin, on vint lui signaler l'ennemi. Il venait du midi, et Hussein croyait le grand-hetman en Podolie ! Grande rumeur dans le camp. Et c'était bien la cavalerie polonaise ; on la reconnaissait de loin à ses peaux de léopard, aux flammes de lance battant au souffle de la bise, et ravivant de leurs couleurs ces masses assombries par la ternissure du fer sous un ciel chargé de neige.

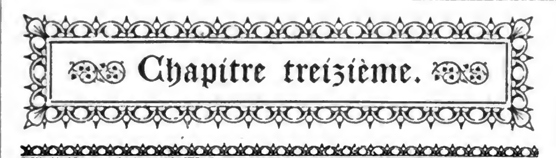
Les troupes de Sobieski contemplaient avec envie, mais d'un œil morne, cette ville improvisée, éclatante d'étoffes rouges, vertes, brodées et surmontée d'une constellation de croissants. Sur le fond noir des Carpathes, ce camp féerique apparaissait comme une vision des *Mille et une nuits*.

Là, abondaient les vivres d'un pays ravagé à dix lieues alentour, là se trouvaient les vieilles troupes, effroi de l'Occident, là aussi les clefs de la Pologne. Et c'était avec des régiments formés à la hâte, lassés, découragés, révoltés, c'était avec quarante pièces de canon que Sobieski allait franchir ces marais, ces palissades, emporter ces hauteurs, où un fourmillement d'hommes indiquait une prise d'armes, où une ligne menaçante de gros points noirs immobiles, marquait la gueule des canons. L'armée polonaise gardait le silence, un silence inquiétant. Et pourtant, ces lieux avaient leurs glorieux souvenirs. Sur ces rochers, sur les murs de ce château, Sobieski évoqua l'image de son père dictant la paix au sultan. La grande ombre

de Zolkiewski planait sur cette victoire, vengeresse de Kobilta. Il y avait cinquante ans de cela. Quelques bataillons d'hommes résolus peuvent défendre Kotzim contre une armée, mais tenter un assaut où trois cent mille Turcs avaient échoué, n'était-ce point folie ?

Le canon des musulmans s'alluma et se mit à tonner lugubrement. Malgré les boulets, avant la fin du jour l'armée polonaise prit ses positions. La nuit vint, brumeuse et froide. Elle acheva d'assombrir les âmes. « Demain verra les funérailles de la noblesse et l'anéantissement de la patrie ! » Plus d'un, à cette pensée, se résignait comme le condamné à mort, d'autres se lamentaient en songeant au doux foyer de la famille, presque tous murmuraient contre l'aventure insensée que Sobieski leur faisait courir. Et lui, le téméraire, se sentait maintenant écrasé par le poids de cette formidable guerre que, seul, il avait déchaînée ; demain, à lui seul, la Pologne en demanderait compte. Cette responsabilité grandiose exalta son génie.





LA BATAILLE DE KOTZIM.– Michel Paz.—Dispositions et veillée. — Génie militaire et valeur de Sobieski. — Charge héroïque des hussards.— Les Janissaires.— Victoire.— Son effet en Europe. — Mort du roi Michel Koributh.

BLAFARD et triste, le jour apparut. Il amena dans la tente de Sobieski, le grand-hetman de Lithuanie avec ses officiers. — « L'attaque est impraticable; il faut se retirer, il faut fuir », lui annonça Michel Paz.

— « Fuir ?... Alors c'est chercher la mort à quelques lieues d'ici, et honteusement. J'aime mieux mourir sur les murs de Kotzim. » Paz insista sur l'imprévoyance de Sobieski et lui déclara qu'il se retirait avec ses troupes.

— « J'ai tout prévu — excepté votre langage! » répliqua le grand-maréchal. Vous ne ferez pas ce que vous dites. Si la Pologne doit être effacée du rang des nations, vous ne voudrez pas que nos enfants puissent dire : Nous aurions une patrie si un Paz n'avait pas fui ! »

L'hetman, frappé au cœur, se tut. Ses amis le déterminèrent à combatre. Aussitôt Sobieski prend ses dispositions. Les troupes hésitent, mais en de telles circonstances elles se laissent fasciner par qui sait commander et payer de sa personne.

L'ordre de bataille se forma en long demi-cercle, la droite sous les ordres de Jablonowski et appuyée au Dniester en face du château, le centre commandé par le prince Démétrius et Czarnezki; la gauche composée des Lithuaniens de Paz menaçait le quartier valaco-moldave. Derrière le centre se plaça Sobieski, après

avoir mis ses pièces sur le front de la ligne. A peine en batterie, elles commencèrent le feu sur les palissades. Le brave Konski maintint ses canons sous les projectiles ottomans, de telle sorte qu'au soir, les palissades rompues ouvraient une large brêche. La journée s'étant passée en canonnades, Sobieski remit l'assaut au lendemain, mais, pour éviter toute surprise on resta sous les armes. Il neigeait. Une fausse alerte, puis l'arrivée inattendue des sept ou huit mille chrétiens Valaco-moldaves qui désertaient le camp des Infidèles, vint relever la confiance et l'espoir. La nuit fut horrible. La neige tombait à gros flocons. Le grand-hetman parcourut toutes les positions ; accablé de fatigue vers la fin de la nuit, il refusa la tente qu'on lui offrait, s'enveloppa d'une pélisse et dormit sur l'affût d'un canon.

L'aurore le trouva dans un pavillon éclairé par la lueur des cierges, à genoux devant un autel où se disait la sainte Messe. C'est là qu'il puise la force et la paix. La messe se termine, un second aumônier monte à l'autel ; quand il a fini, un troisième le suit pour célébrer à son tour le saint sacrifice, et Sobieski est toujours là, prosterné devant l'Agneau immolé, Lion de Juda, Dieu des armées, à la fois doux et terrible. Jablonowski et les autres chefs font de même, et reçoivent le pain des forts à la tête de leurs compagnies, et les âmes se relèvent, et revivant en Celui qui est la vie, elles apprennent à mépriser la mort. Ce jour-là était la fête de saint Martin de Tours, apôtre des Gaules et slave de naissance. Ceux de son sang allaient combattre pour la patrie slave, assaillie par les ennemis du nom chrétien. Les religieux qui parcouraient les rangs pour prodiguer leurs secours spirituels ne manquaient pas de rappeler cette circonstance et elle frappa singulièrement les esprits. Car il en fallut du courage à ces hommes transis de froid, soupirant après la clarté du jour et demandant le combat pour mettre un terme à leur

souffrance. La neige couvrait les chevaux et les hommes; les canons y étaient à demi ensevelis, chemins et fossés avaient disparu. Sobieski ne put qu'avec peine retrouver ses troupes et ses positions. Au petit jour, il poussa une reconnaissance le long des retranchements ennemis. Il reconnut bien les drapeaux des Janissaires, mais n'essuya pas un coup de feu. Le camp des Turcs demeurait silencieux ; ses défenseurs paraissaient assoupis. Un trait de lumière frappa l'esprit du général et réjouit son cœur. Il choisit un point d'attaque moins défendu que les autres, puis accourant au milieu des siens : « Compagnons, leur cria-t-il, dans une heure, « nous logerons sous ces tentes dorées ! » Le casque, l'armure, la pelisse, la moustache hérissés de glaçons, il parcourut les lignes et avec sa haute taille, sa voix tonnante, son cheval fumant sous le givre, il paraissait un dieu scandinave descendu de la Walhala. « Vous avez souffert mais les Turcs sont épuisés », reprit-il ; « ces Asiatiques n'ont pu tenir comme nous « contre le froid, — le froid les a vaincus. Voyez : « plus personne sur ces hauteurs, et nous, nous voilà « debout, sous les armes... N'aurions-nous pas la force « de courir jusqu'à eux ? Soldats de Pologne, vous « combattez pour la patrie, et JÉSUS-CHRIST combat « pour vous ! » En même temps il fait simuler un assaut par deux brigades d'infanterie, tandis qu'il dirige toute son artillerie en face du véritable point d'attaque. L'armée entière s'agenouille ; debout sur un tertre, le confesseur du roi donne l'absolution ; les hommes achevaient de se signer quand le canon des Turcs accueille l'infanterie. Conduite par Czarnezki, elle s'élance. De son côté, Konski a ouvert le feu avec fureur; de ses volées ininterrompues il bat les palissades. Mais l'infanterie hésite, — elle recule.

Sur les hauteurs, derrière les retranchements, les Turcs accourent en désordre. Ils ont été surpris.

Sobieski descend de cheval; il ordonne à un régiment de dragons, formé par lui, d'en faire autant : sous le feu de l'ennemi, il court vers un parapet dont les palissades sont abattues, essayant d'entraîner l'infanterie et, avec ses dragons, gravit la pente escarpée. A cette vue, les fantassins se précipitent en avant; derrière eux, les valets d'armes : d'un élan, la position est emportée. On cherche des yeux le grand-hetman ; il est sain et sauf au milieu de ses braves dragons, et fait combler immédiatement les fossés, percer les obstacles, niveler le terrain pour donner partout accès à la cavalerie.

Soudain, un hourrah formidable retentit devant lui et se répète tout le long des lignes polonaises. Des milliers de valets d'armes, refoulant les Turcs, sont arrivés sur les hauteurs de Kotzim et, au-dessus d'eux, dans la fumée, apparaît l'étendard de la croix et l'aigle de Pologne que trois gentilshommes viennent de planter sur les terrassements du camp ennemi. Sobieski ne s'était pas trompé. Après vingt-quatre heures d'attente, les Turcs engourdis par le froid et trop confiants dans leurs positions s'étaient livrés au repos. En ce moment Hussein, à la tête des spahis, se jetait au-devant de Czarnezki à l'extrémité du camp, sans se douter que Czarnezki opérait une diversion. L'infanterie seule et les valets d'armes sont aux prises avec les Musulmans ; ils se sont trop avancés, ils vont payer cher leur audace. Voici les janissaires; on les reconnaît à leur long bonnet blanc à pointe pendante, à leur cuirasse aux plaques flexibles, frangée de rouge ; disciplinés et terribles, ils refoulent, enveloppent, massacrent les assaillants. Sobieski remonte à cheval, vole à leur secours avec les hussards de la garde royale et Czarnezki ; il ne peut que battre en retraite, mais il tient tête aux janissaires. En bas, la hache des paysans achève l'œuvre de Konski; la route est ouverte aux cavaliers.

En avant! s'écrie Jablonowski. Hussards et pancernes, en escadrons serrés, soulèvent une tempête de neige; ruisseaux, remblais, terrains marécageux, rien ne les arrête. En passant, le palatin Leczinski ramène au combat les fantassins et les valets. Là haut, sur la pente, on reconnaît le *bunzak* à pomme d'or et à plumes d'aigle du grand-hetman Sobieski. La division Jablonowski est au pied des collines rocheuses. La mitraille siffle. Avec peine, l'infanterie haletante gravit les escarpements. En avant! répète Jablonowski, et les éperons pressent les flancs, et les casques s'inclinent sur les crinières, et cette cavalerie, houle vivante, grinçant le fer, va s'immortaliser par un fait épique dont plus tard se souviendront les lanciers de Poniatowski; elle escalade une pente, arrive sur les hauteurs, la banderolle des lances décrit dans les airs un demi-cercle flamboyant, et les hussards se précipitent dans le camp comme une lame en furie sur le pont d'un navire qui sombre.

A cette vue, Michel Paz charge à la tête de ses Lithuaniens, trouve un passage dans le quartier abandonné des Moldaves et se heurte aux spahis. Cette fois, fantassins, cavaliers, nobles, valets, paysans, auxiliaires, toute l'armée en désordre, enivrée, s'est ruée à l'assaut. La réserve sous les ordres de Démétrius demeure seule dans la plaine. Au bruit de la mousqueterie et du canon succèdent les hurlements et les clameurs de la mêlée. Les lances ont volé en éclats, les sabres continuent l'œuvre de mort. Tout recule ou tombe, excepté les janissaires.

Ces soldats intrépides, vrais guerriers du Prophète, serrés comme la phalange macédonienne, essayent de se frayer un passage au travers des escadrons polonais. Les spahis sont enfoncés, Hussein était blessé. Le reste des Ottomans, terrifiés par cette irruption de cavalerie, veut s'échapper par le pont de bateaux. Sobieski l'a prévu. Il ordonne à Radziwill de tourner

le camp; appuyé par les Lithuaniens, Radziwill s'empare du pont. Six à sept mille spahis refoulés se rejettent dans le camp, comme le lion acculé par les chasseurs; le premier escadron qu'ils rencontrent est conduit par Sobieski en personne. Un combat corps à corps s'engage au milieu des tentes renversées. Le grand-hetman, entouré d'ennemis, doit défendre sa vie; son bras est las de frapper quand un de ses hussards, le jeune Zalinski, lui fait un rempart de son corps et tombe expirant. D'autres escadrons venant à la rescousse, dégagent Sobieski. Cependant le brave Soliman, au milieu de ses janissaires, perçait la cavalerie et descendait dans la plaine. Le prince Démétrius lui barre le chemin; le combat recommence. Séparés des leurs, les janissaires ne songent plus qu'à soutenir leur vieille réputation de vaillance, car sous l'œil de leur chef, ils n'osent lâcher pied; successivement ils se servent du fusil, de la lance, de leurs deux yatagans, et laissent huit mille hommes autour de leur bannière écarlate avec leur commandant blessé. Puis ce fut une déroute générale, un effroyable carnage. Une partie des Musulmans se réfugie dans le château de Kotzim, l'autre gagne éperdue le pont de bateaux, mais le pont brûle, l'incendie se communique au camp, les Polonais retournent les canons sur l'ennemi, les escadrons foulent des monceaux de morts et de blessés. A travers le feu, ils balaient la multitude des fuyards vers le fleuve. Pêle-mêle, hurlants, s'entretuant pour passer, vingt mille cavaliers et fantassins turcs sont précipités des falaises, ou se jettent à la nage. Derrière eux, les hussards, et les chemises de fer, et les valets d'armes aux ailes noires, pareils à des anges exterminateurs conduits par Arhimane, apparaissent; ils poursuivent l'ennemi jusque dans les eaux à coups de sabre, à coups de hache, sans pitié, sans faire quartier, et le Dniester devenu rouge sur une étendue de plusieurs lieues,

laisse flotter des milliers de turbans. Sobieski, au milieu des positions conquises, debout sur les étriers, lève l'étendard de Mahomet dont il vient de s'emparer. La victoire est complète. L'armée polonaise, après trois heures de massacre, reçoit à merci les fugitifs épars dans la plaine. Restait le château. On fit avancer l'artillerie pour le battre en brèche, mais la garnison se rendit et le grand-hetman, après l'avoir menacée de la passer au fil de l'épée, lui accorda de se retirer à Kaminiek avec ses bagages. En apprenant ce trait de générosité, le commandant de Kaminiek lui renvoya sans rançon, une centaine de nobles Polonais.

Le premier soin de Sobieski fut de rendre grâces à Dieu. Dans la splendide tente du séraskier, la croix s'éleva, dressée sur un autel. Le jésuite Pzeborowski, entonna le *Te Deum* que les troupes agenouillées reprirent en chœur: vers le ciel, les voix émues montèrent avec les fumées de l'incendie et la vapeur du sang.

Quarante mille Ottomans, janissaires et spahis, gisaient sur le sol. Les Polonais n'avaient perdu que six mille hommes. Le lendemain, on enterra les morts sous une montagne ou mohilah, comme le faisaient autrefois les peuples sarmates, comme le font encore les Russes aujourd'hui.

Caplan Pacha marchait au canon de Kotzim. Quand il apprit le désastre, il s'enfuit au delà du Danube. Mahomet regagna Constantinople. Toutes les garnisons turques se replièrent en dévastant le pays sur leur passage. L'Europe tressaillit de joie et d'admiration; le Turc était toujours l'ennemi commun. La *Gazette de France* célébra la victoire de Kotzim comme la plus mémorable qui se fut gagnée depuis trois cents ans sur les Musulmans.

Sobieski possédait l'intelligence de la victoire. Il arracha ses troupes au repos et au pillage pour prendre

possession des provinces danubiennes et couper la retraite à l'ennemi. En quatre jours, à marches forcées, il était sur le Pruth, lorsqu'arriva la nouvelle de la mort du roi.

L'armée s'arrêta. La passion politique s'empare d'elle aussitôt. Les nobles s'assemblent en tumulte. « A quand l'élection ? qui sera notre hetman ? Notre roi ? » — « Il faut un homme de guerre, et un homme d'âge mûr pour vouloir la paix, » disait Sobieski. Paz crut qu'il parlait de lui, mais le héros songeait à Condé. — « Il nous faut un prince célibataire pour épouser l'archiduchesse Éléonore, et nous conserver l'alliance de l'Empereur, » riposta le lithuanien, puis il quitta l'armée avec son contingent, donnant ainsi l'exemple de la désertion.

Michel Koributh expirait au moment où l'aga de Constantinople, accompagné d'une suite nombreuse, lui apportait le caftan des hospodars. L'envoyé du sultan dut assister à l'explosion d'enthousiasme de la Pologne délivrée du joug musulman. Tous les palatinats envoyèrent saluer le sauveur de la patrie, Jean Sobieski. Le deuil officiel du roi se perdit dans les réjouissances publiques. Michel Koributh semblait se retirer devant le vainqueur de Kotzim, devenu trop grand pour ne pas occuper la première place dans un royaume. Kotzim effaçait Boudchaz.

Cependant Koributh fut plus à plaindre qu'à blâmer. On sait que porté au trône dans la folle effervescence d'une diète, il s'enfuit, sentant son impuissance. Pour savoir être roi, il faut l'être de race, il faut surtout l'*esprit royal*, comme dit de Maistre.





Chapitre quatorzième.

JEAN SOBIESKI, ROI DE POLOGNE. — Interrègne. — Passions politiques et candidats au trône. — Le camp électoral de Vola. — Gloire du vainqueur de Kotzim. — Réunion de la Diète. — Intrigues. — Divisions.—Proposition de Jablonowski. — Enthousiasme en faveur de Sobieski. — Opposition des Paz. — Influence de Sobieski. — Son élection au trône. — Retour offensif des Turcs. Serment royal. — Remise du couronnement. — Hommages de l'Europe et de l'Asie.

L'INTERRÈGNE commença le 11 novembre 1673. Czartoriski, archevêque-primat de Gnesne prit en main les rênes du pouvoir. Il était partisan de l'Autriche. Selon l'usage, il notifia la mort du roi aux palatinats, par des circulaires appelées *universaux*, ferma l'accès du territoire aux étrangers, fit décacheter ou saisir la correspondance des sénateurs avec l'armée, prohiba l'exportation des chevaux et des armes, mit des troupes aux frontières, barra les routes, ferma les tribunaux, les remplaçant par des *captur* (1) chargées de maintenir l'ordre. Selon l'usage aussi, les Polonais se tinrent prêts à prendre les armes, mais ils ne purent s'abstenir des fêtes ni des jeux tant l'allégresse était grande. On força même la reine à quitter ses vêtements de deuil. Le 12 novembre, le corps du roi passa sous les arcs de triomphe destinés au vainqueur de Kotzim. Il attendit au palais que le nouvel élu vînt le conduire au tombeau des rois de Pologne.

L'armée de Sobieski se fondait à vue d'œil. Les palatins plus occupés des élections que de la poursuite de l'ennemi, s'en retournaient chez eux avec leurs divisions.

1. Cours souveraines. *Captur* veut dire capuchon.

A son tour, le grand-hetman, rappelé par le primat, dut prendre à regret le chemin de la Pologne. Ce qu'il avait prévu arriva : Caplan suspendit son mouvement de retraite; les provinces moldavo-valaques, un moment libérées, cherchèrent à fléchir le sultan ; Dorozenzko ne parla plus d'alliance avec les Polonais ; et Kaminiek se ravitailla. Pendant ce temps, Clément X recevait au Vatican l'étendard de Mahomet que lui envoyait Sobieski, et en échange il lui faisait remettre l'épée bénite, que le Saint-Siège destinait habituellement aux rois de Pologne. On ne doutait plus que Sobieski ne succédât à Michel. Madame de Sévigné l'annonçait dans une de ses lettres comme « une nouvelle de l'Europe » ; mais la voix de l'Europe n'était pas celle des factions polonaises. L'empereur recommença ses intrigues, secondé par la reine, Paz, les Lithuaniens, l'ordre équestre. Charles de Lorraine, leur candidat, accourut aux frontières pour attendre les événements. S'il eût été question d'élire sans opposition le vainqueur de Kotzim, tous se fussent inclinés, mais devant Charles de Lorraine, une quinzaine de princes, au bas mot, se crurent dignes du trône. Les uns faisaient sonner leurs florins ; les autres, tel que Orange, don Juan et le prince de Transylvanie, leur renom et leur valeur; les protestants offraient d'abjurer, le vieux Neubourg se remit sur les rangs. Toutefois les gens de guerre partagèrent l'avis de Sobieski : il leur fallait Condé.

La diète de convocation se réunit à Varsovie. Malgré les instances de ses amis, le grand-hetman-maréchal, retiré à Zolkiew, refusa d'y assister, voulant protester par son absence contre les intrigues de la reine et du parti autrichien. Paz, guidé par son ressentiment contre Sobieski, proposa d'exclure de l'élection tous les Piast ; les grands rejetèrent cette proposition comme injurieuse au nom polonais. Ils refusèrent aussi de décréter que le nouveau roi dût

être célibataire. L'élection fut fixée au 20 avril. Sobieski avait écrit de Zolkiew qu'il fallait se hâter de proclamer un roi avant le retour des Turcs, car ceux-ci, revenus de leur frayeur, recommençaient à se porter en avant, prêts à châtier ce qu'ils appelaient « la rébellion de Kotzim ».

Et du fond de sa solitude, le grand-hetman ne perdait pas l'ennemi de vue. Il établit une commission militaire, fortifia les passages du Dniester, jeta des troupes et des partisans sur les frontières, tandis que les diétines préparaient les travaux de l'élection, ou plutôt le déchirement périodique du pays. Chaque palatinat avait ses préférences, et les Lithuaniens, tout aux ordres de Paz, maintinrent l'exclusion des Piast, malgré la décision de la diète de convocation.

Les ambassadeurs étaient arrivés, les mains pleines d'or, la bouche remplie de promesses. L'empereur faisait offrir des titres de prince et de comte et jusqu'à des joyaux de cent mille ducats aux électeurs de Lorraine. Toute la vie de la Pologne affluait à Varsovie, comme le sang au cerveau, avec menace de convulsions ou de fièvre chaude. Hors de ses murs, dans la plaine de Vola, se forma un camp immense, en carré long, entouré de remparts et de fossés, ouvert aux quatre points cardinaux ; au fond, du côté du nord, on dressa un vaste pavillon orné, appelé *szopa*, servant aux délibérations du sénat, et à son tour défendu par des fossés. On nommait *kolo* (champ), le centre de cette enceinte, l'arène où se réunissait l'ordre équestre.

Dans cette plaine de Vola, tentes, chevaux, armes, costumes, caparaçons, carrosses pour les dames, livrées des pages et des valets, tout est d'un luxe éblouissant. Durant six semaines se succèdent les fêtes, les festins en plein air, les carrousels, les marchés et les foires où se donnent rendez-vous les Juifs et les trafiquants de Pologne et d'Allemagne. Seigneurs et palatinats

choisissent cette occasion pour rivaliser de richesse et d'élégance. On y voit nombre de gentilshommes portant toute leur fortune en dolmans de drap d'or ou d'argent bouclés de diamants, bonnets en pied de panthère, ceintures de saphirs, sabre à fourreau d'une richesse à payer rançon, étriers d'or, hache damasquinée étoilée d'émeraudes; — et dans la campagne, le peuple en haillons, pieds-nus, indifférent, continue d'habiter ses huttes de sauvage et va demander aux moines de consoler sa misère.

On remarquait surtout un groupe de tentes orientales tissées d'or et de soie, surmontées d'un écu de gueules à bouclier d'argent ; c'était la conquête de Sobieski, le trophée de Kotzim : les magnifiques pavillons de Hussein Pacha attendaient le grand-hetman.

La diète avait commencé ses séances ; elle laissa tomber dans l'oubli tous les compétiteurs au trône, sauf Charles de Lorraine, plus puissant que jamais, et le fils du vieux Neubourg, protégé cette fois par la politique de Louis XIV. La violence des Paz suscita un troisième parti : Michel était revenu sur sa proposition d'exclure les Piast, toujours en haine de Sobieski. Un membre de sa famille ayant déclaré que celui-là serait infâme qui porterait un de ses concitoyens au trône, la Pologne entière se sentit outragée à tel point, que sans la sagesse de Sapiéha, maréchal de l'ordre équestre, le sang coulait. Immédiatement, un parti se forma en Pologne, contre les étrangers d'où qu'ils vinssent.

Le 3 mai, on apprit l'arrivée de Sobieski. Aussitôt la population pavoisa les rues, répandit des fleurs, et dressa des arcs de triomphe sur la route; le sénat et l'ordre équestre se portèrent au-devant de lui.

Si le grand-hetman se trouvait en retard, c'est que chaque village l'arrêtait pour lui faire honneur, le peuple s'agenouillait devant lui comme devant le roi. Enfin il parut dans tout l'éclat de sa gloire et de sa

virilité ; quarante-cinq ans, robuste et beau cavalier, un peu chargé d'embonpoint, front développé, regard plein de flamme et de douceur. Dans ses yeux largement ouverts, ses sourcils arqués, son nez aquilin, sa moustache longue, se révèle le type slave. Tête puissante, d'expression passionnée.

A la croupe de son cheval, selon l'antique usage des seigneurs polonais, pend un bouclier d'or, garni de pierreries ; des allégories en style mythologique du temps y retracent ses exploits (1). Son cimeterre est un trophée de Kotzim et des janissaires prisonniers sont devenus les soldats de sa garde ; derrière lui chevauche un régiment de dragons, — les dragons Sobieski — portant soixante-six drapeaux de soie rouge et verte, surmontés de croissants et couverts d'inscriptions arabes. Ces drapeaux, pris à Kotzim, le grand-hetman compte les offrir au nouveau roi de Pologne.

Le lendemain, le sénat reçut officiellement les ambassadeurs. On remarqua l'envoyé de Louis XIV, le spirituel et fastueux Forbin-Janson, évêque de Marseille, traînant après lui une suite de quatre-vingts carrosses sans compter les écuyers et les pages.

La réunion de la diète suivit cette réception. On ne put s'entendre. Sobieski, en qualité de grand-maréchal, avait la surveillance des débats ; pour imposer silence il dut briser le bâton d'ébène, insigne de sa dignité. Jusque-là, il n'avait rien dit. Il demanda la parole pour déclarer que la Pologne était lasse des médiocrités et qu'elle n'avait pas le temps de faire l'éducation d'un jeune roi. Il fallait un guerrier de renom et d'expérience, qui pût la défendre ; un homme réunissait ces qualités, c'était le grand Condé. L'ancien parti français accueillit ce nom avec transport, et l'ordre

1. Il y avait de ces boucliers qui coûtaient jusqu'à 20,000 ducats.

équestre ne voyant plus que par Sobieski, se rangea à son avis.

Tout le parti autrichien se mit en campagne dès le soir même, sous la direction d'Éléonore.

L'agitation dura un mois. Il courut des pamphlets où l'on traitait Condé de sceptique et de vieux débauché.

Paz se fortifia dans Varsovie. La guerre civile, devenant imminente, Sobieski sacrifia ses préférences à la paix, sans pouvoir calmer les partisans de l'Autriche.

« Puisque Condé est écarté, s'écria Paz devant la « reine, je prétends que la couronne soit donnée à « Charles de Lorraine. » Ce propos fut rapporté au grand maréchal, tandis qu'il se promenait dans les jardins du palais avec son ami, Forbin-Janson. On ajoutait que Michel Paz était en train de procéder à l'élection.

« Eh bien ! répondit froidement Sobieski, moi aussi « je vais au *kolo*, et je prétends que les impériaux ne « règnent pas sur la Pologne. » Un instant après il arrivait au galop sur la plaine, suivi de sa garde. Deux armées étaient là en présence, le sabre au clair ou la lance prête, d'un côté les Lithuaniens, de l'autre, les Polonais. Ceux-ci acclamèrent leur hetman et lui demandèrent l'ordre de charger. Tout à coup, un chant religieux s'élève au milieu des clameurs et domine le frémissement sinistre des escadrons. Les regards se tournent vers la *szopa* où les évêques, debout, ont entonné la prière solennelle qui clot les débats et donne le signal de l'élection. Cette indomptable noblesse cède à la voix de la religion. L'évêque de Cracovie, à cheval au milieu de la plaine, ordonne à chaque palatinat de s'assembler pour le vote, et aussitôt des milliers de chevaux manœuvrent de manière à former autant de cercles qu'il y a de bannières

palatines flottant au vent. Sous la présidence de son compagnon d'armes, Jablonowski, Jean Sobieski vote avec la Russie Noire.

Jablonowski, sous l'empire d'une grave préoccupation, prend la parole pour déclarer qu'il s'oppose au candidat de l'empereur et même à Condé : au premier, parce qu'il est dévoué à l'ennemi séculaire de la Pologne ; au second, parce qu'il est vieux, étranger aux mœurs, à la langue, au système militaire, aux libertés du pays. « Ce matin, ajoute-t-il, je me suis humilié « devant Dieu pour trouver des lumières au pied de la « croix. — Je demande qu'un Polonais règne sur la « Pologne. »

— « Un Piast ! un Piast ! » crie-t-on. Ces clameurs attirent l'attention sur la Russie Noire ; les palatinats voisins accourent.

Alors Jablonowski, d'une voix haute et vibrante, énumère toutes les qualités qu'il faudrait actuellement à un roi de sa nation : « Un homme réunit ces qualités, « c'est Jean Sobieski ! »

Un trait de lumière frappe l'esprit de l'auditoire ; il se traduit en une explosion d'enthousiasme qui se communique d'escadron en escadron. Ces milliers de soldats, durant vingt ans, ont combattu sous les ordres du grand-hetman ; il est la gloire de la Pologne, il sera leur roi ! Tous tirent le sabre et s'écrient d'une voix : « Nous périrons tous, ou nous aurons pour roi « Jean Sobieski ! » Les Lithuaniens surpris, se trouvent impuissants à résister au courant. Bientôt ils ne se sentent plus en sûreté; brusquement ils quittent la plaine. Il était neuf heures du soir et l'évêque de Cracovie allait recueillir les suffrages, lorsqu'à la surprise universelle, Sobieski opposa son veto, alléguant la précipitation de ce choix, à la nuit tombante, alors que personne n'avait eu le temps de se reconnaître.

On se récria, mais il fallut attendre. La nuit se passa

dans une terrible anxiété. On craignait un coup de main des Paz. La corruption et la calomnie déployèrent un suprême effort contre Sobieski ; on noircit sa vie publique et sa vie privée, on dénatura la portée de ses victoires, sa magnanimité fut taxée d'hypocrisie. Ces calomnies eurent le sort qu'elles méritaient : elles tombèrent.

Même les Lithuaniens tournèrent en sa faveur ; leur chancelier Radziwill et sa femme, qui était la sœur de Sobieski, usèrent de leur crédit pour ramener à la raison les nobles du grand-duché. Ceux-ci finirent par reconnaître en Sobieski le capitaine, l'homme d'état que toutes les nations eussent été fières de posséder ; deux fois il avait sauvé la patrie ; bien fous et criminels ceux qui l'écarteraient pour servir, après tout, une haine de famille. Le lendemain, les Paz n'avaient plus de partisans. Sobieski, du reste, achevait de rallier les opposants, en promettant de payer de ses revenus à peu près ce qu'aurait fourni, s'il eût alors existé, un budget de la guerre et des travaux publics. Telle était la fortune d'un grand seigneur polonais de ce temps. La journée suivante fut une fête ; le vin, la bière, l'hydromel coulèrent à flots ; reîtres, fantassins, compagnies d'ordonnance et dragons, toute l'armée prenait part, et bruyamment, à la joie ; on appuyait d'un coup de pistolet chaque vivat en l'honneur de Sobieski ; on porta aux nues son génie militaire, sa magnanimité et surtout sa justice. Car il avait détruit l'abus des réquisitions militaires, autrement dit le droit des hetmans au brigandage. Tandis que les soldats vivaient sur l'habitant, les chefs s'enrichissaient en rançonnant les monastères et les palatinats ; Sobieski y mit ordre en creant des garnisons et des quartiers d'hiver sur les frontières du pays.

Le 21 mai, les sénateurs récoltèrent les suffrages des palatinats. Par trois fois, l'évêque de Cracovie

demanda s'il y avait encore des opposants. Enfin, il proclama d'une voix lente que Jean Sobieski était roi de Pologne.

« Vive notre roi Jean Sobieski! » crièrent trois fois les grands maréchaux. Ce cri fut répété par la noblesse, l'armée le reprit, il roula jusqu'à Varsovie.

Les centaines de bannières des palatinats, des compagnies d'armes, des régiments étrangers vinrent s'incliner au son des fanfares et des timbales autour du nouveau roi, immobile sur son cheval, silencieux, profondément ému. C'était la voix de sa chère Pologne qu'il entendait dans cette clameur de tout un peuple qui le voulait pour chef; elle lui parut la voix de Dieu quand le *Te Deum* fut entonné par les évêques, et repris en chœur formidable par la noblesse, les soldats et la foule, appuyé par la basse éclatante des canons et des cloches. Un cortège se forma, précédant le nouveau roi, pour le mener à la cathédrale à travers les rues encore pavoisées pour le vainqueur de Kotzim.

Les femmes disaient sur le passage: « Les Allemands ne tiendront plus garnison à Varsovie ! les Cosaques ne ravageront plus nos champs! Le Turc peut maintenant nous demander des tributs ! »

On apprit le 2 juin, jour de la Fête-Dieu, que Mahomet IV s'avançait à travers la Bulgarie pour faire sa jonction avec le khan. C'était au moment où Jean et Marie Casimire suivaient à pied la procession du Saint Sacrement, à la tête de tous les grands du royaume. Devant le dais, on portait les drapeaux de Kotzim ; quand le cortège franchit le parvis de la cathédrale, les soixante-six porteurs eurent un mouvement sublime ; ils abaissèrent les étendards, les couchèrent sur le sol et le prêtre, élevant la sainte Hostie dans les nuages d'encens, passa lentement sur ces tapis de trophées. La Pologne ce jour-là rendit au Dieu des armées un hommage digne de Lui.

Avant la prestation du serment royal, qui eut lieu peu après, la diète essaya de restreindre le pouvoir du nouveau roi sur les alliances avec l'empereur, sur les questions de paix, de guerre, de levées, de commandement de troupes. Jean déclara que si ses concitoyens n'avaient pas plus de confiance en lui, il renonçait au trône. Ce désintéressement désarma les factions et Sobieski, debout devant l'autel, jura fidélité aux *pacta conventa*, et reçut solennellement de l'évêque de Cracovie, le diplôme de son élection.

Fac-simile de la signature de Sobieski.

Pour prendre les rênes du gouvernement, le roi devait être sacré et couronné. Cette cérémonie demandant des apprêts, fut remise à la fête de saint Jean. Cependant l'ennemi était aux frontières. Sobieski déclara qu'en de telles conjonctures, le casque lui convenait mieux que le diadème. « La nation m'a mis « sur le trône « pour combattre, disait-il à « ses amis; ma « consigne de roi « est de faire la « guerre aux Turcs ; à plus tard les fêtes. » La diète admirant cette grandeur d'âme, fit une exception en sa faveur. Son règne commença du jour de son élection.

La nouvelle de cette élévation sur le pavois du champ de Vola, porta la consternation à Vienne — et si Vienne avait lu dans l'avenir ! — Rome et la France se réjouirent, mais la fierté royale de Louis XIV, d'accord en cela avec l'Empire, refusa le titre de Majesté à Jean III et continua de l'appeler *Sérénité* comme tous les rois de Pologne ses prédécesseurs. Ce fut le premier chagrin de Sobieski sur le trône. Clément X envoya la rose d'or à Marie Casimire ; l'épée bénite avait porté bonheur au grand-hetman. La Porte s'inquiéta ; devant elle, la Pologne se dressait redoutable.

Jean fit largesse, même et surtout à ses ennemis. Tous les ambassadeurs lui apportèrent de riches présents au nom de leur cour ; un envoyé du khan se jeta devant lui, la face contre terre : et l'on s'étonna de voir ce roi soldat répondre en français, en allemand, en anglais, en italien, en turc, aux représentants de l'Europe et de l'Asie.



Chapitre quinzième.

ENCORE L'INVASION. — Turcs et Tartares se coalisent contre la Pologne. — Campagne d'hiver. — Conquête de l'Ukraine. — « L'Ouragan ». — Paz déserte. — Intrigues de l'Autriche. — Retour des Turcs. — L'ennemi au cœur de la Pologne. — Dix mille contre cent cinquante mille. — Victoire de Léopol.

L'ÉLECTION du vainqueur de Kotzim parut à Mahomet IV une provocation. Depuis la chute de Candie et la soumission des Grecs, le sultan rêvait d'avoir des ports sur la Baltique. En ce temps-là, les Moscovites n'étaient à ses yeux que des barbares faciles à refouler, seulement leur alliance avec un roi tel que Sobieski pouvait sérieusement menacer la Porte. Il fallait empêcher cette alliance, frapper rapidement la Pologne avant qu'elle fût consolidée, et surtout tirer vengeance de Kotzim. Le divan ordonna une levée de deux hommes « par chaudron », c'est-à-dire par ménage. Son vizir Achmet Kiuperli mit en mouvement Dorozensko, les Tartares, les hospodars et rallia les troupes échappées au désastre. Rendez-vous est donné à Kotzim; là doit être lavée l'injure faite au nom musulman. Kiuperli attaque le château. Le gouverneur polonais, pris d'épouvante à la vue de cette armée turque, se rend; aussitôt il est massacré avec la garnison, les femmes et les enfants. Quelques jours après, Jablonowski venge ces malheureux en exterminant l'escorte d'un convoi turc, et tuant de sa main un émir renommé par sa valeur, ancien soldat et ami de Sobieski au temps où il commandait les Tartares. Le roi de Pologne pleura cette mort. Depuis un mois à peine sur le

trône, voici Jean III devant les troupes ottomanes. L'invasion avait recommencé, Tartares à droite, Turcs à gauche et en face, deux, trois, quatre cent mille hommes avec nombreuse artillerie, pillages, incendies, massacres. Mahomet avait rejoint son armée avec une garde de douze mille janissaires d'élite appelés Serden Gietchdi. Quand il passa la revue de ses immenses légions, on lui signala un espion. Le sultan lui fit donner de l'or et le renvoya, sous condition de raconter au roi de Pologne ce qu'il avait vu.

Sobieski savait bien que la lutte était au-dessus de ses forces. Il se replia, croyant devoir défendre sa capitale. Lorsqu'il apprit que cette armée tournait vers l'Ukraine, pour détruire quelques villes et assiéger dans toutes les règles Hunam, place lointaine grossièrement fortifiée: « Puisqu'ils n'en savent pas davantage, « dit-il, je promets de terminer leur compte avant la « fin de la campagne. »

Kara-Méhémet fut chargé du siège de Hunam et le traîna en longueur. Comme le sultan le mit en demeure de prendre la ville au plus tôt sous peine d'avoir la tête coupée, il somma les assiégés de se rendre ou d'être massacrés après l'assaut. Le lendemain, la ville fut emportée avant d'avoir répondu aux sommations. Méhémet tint parole. Non seulement les citoyens de Hunam, mais les paysans du pays environnant furent passés par les armes. C'est dans ces contrées que les Turcs se heurtèrent, pour la première fois, aux Moscovites; ceux qui aujourd'hui sont les Russes furent vainqueurs.

Octobre amena l'hiver; Jean s'ébranla. Paz, à peine arrivé, montra son hostilité au roi son rival, en faisant fusiller un soldat qui avait exécuté un ordre de Sobieski sans attendre la permission du grand-hetman de Lithuanie. On était devant l'ennemi; c'en fut assez pour que le roi de Pologne dévorât cet affront. Les Turcs pressés

par le froid et la faim se retirèrent; Mahomet s'enferma dans Silistrie où ses troupes vinrent le rejoindre.

Menacés par le czar Alexis, les Tartares abandonnèrent leurs alliés et coururent défendre la Crimée. Alors Jean envoie Jablonowski devant Kaminiek; lui-même attaque et taille en pièces le khan des Tartares qui venait au secours de Bar, ville forte de Podolie; à la tête de ses dragons, il emporte la ville d'assaut, le 11 novembre, enlève tous les postes, force à capituler toutes les garnisons de l'Ukraine et de la Podolie, s'empare de Mohilow et de douze autres villes. Les Ottomans deviennent ses prisonniers; les Cosaques apaisés par sa clémence, lui jurent fidélité en jetant de la terre par dessus leur tête inclinée [1]; les Tartares ont disparu.

En deux mois, le roi de Pologne a terminé cette brillante campagne. Elle lui valut le surnom d'*Ouragan.*

Les soldats voulaient rentrer chez eux; Sobieski le leur interdit. Afin de ne pas perdre le fruit de ses victoires, et aussi pour former ses troupes à la discipline, Jean prit ses quartiers d'hiver dans d'affreux cantonnements, aux frontières de la Moldavie.

Pendant que la reine et les grands l'attendaient pour les fêtes du couronnement et le pressaient de revenir, il habitait, à Braclaw, un pays dévasté où tous les jours l'armée devait conquérir ses vivres, où les chevaux n'avaient pour se nourrir que la paille des toitures.

Sobieski, après avoir pacifié l'Ukraine, discipliné sa noblesse, fait largesse au soldat pour le détourner du pillage, conférait à Ladzin avec les Moscovites, dans le but d'obtenir leur secours contre l'Ottoman qui préparait le siège de Kaminiek — lorsque Paz déserta entraînant l'armée lithuanienne et une partie des Polonais. Qui dira la colère et la douleur du roi? Il courut après

1. C'était le plus solennel de leurs serments.

ces troupes, essaya de les rappeler au devoir; vingt fois il dut se contenir pour ne pas brûler la cervelle à cet homme qui toujours sacrifiait les intérêts, l'honneur de la patrie à d'inexcusables ressentiments. La Pologne s'émut. L'indignation des grands fut extrême. L'excommunication dont le menaça l'archevêque-primat, put seule arrêter Michel Paz. Il demanda pardon, offrit de réparer sa faute, mais le mal qu'il venait de faire au prestige de son pays était sans remède; quand l'ennemi sut que même un Sobieski devenu roi ne pouvait retenir sous ses ordres une armée polonaise, il revint aux frontières. D'un autre côté, les Moscovites cessèrent de redouter la Pologne et de compter sur son secours; ils rompirent les négociations de Ladzin. Jean III manquant de troupes, abandonna Kaminiek et perdit un temps précieux à de stériles escarmouches, tandis que les soldats déserteurs se formaient en bandes de brigands. Ses ennemis l'accusèrent d'avoir entraîné son pays dans une guerre qui allait amener un nouveau traité de Boudchaz.

L'empereur Léopold, irrité de l'élévation du roi, attisa la calomnie et l'esprit de révolte; il s'effrayait aussi des victoires de la Pologne qui pouvaient faire dériver sur l'Empire la colère des Turcs. Ces intrigues furent poussées jusqu'au crime : on découvrit dans le camp un complot contre la vie de Sobieski.

L'affaire fut étouffée par ordre du roi et même il l'oublia dans les préoccupations que lui causait la défense de son pays. Ses châteaux furent changés en places fortes, ses paysans en soldats, tous les points défendables du pays furent garnis de retranchements, et l'hetman des Cosaques recrutait maintenant pour le service du roi de Pologne, au prix d'un écu et d'une pièce de drap de France par homme. Sobieski venait de changer son système de guerre. Vaincre en bataille rangée la formidable armée musulmane lui parut

impossible. Il résolut de la diviser et de l'user dans des sièges multipliés. Devant le flot envahisseur, il sema des brise-lames.

Achmet Kiuperli avait reculé pour mieux prendre son élan. Au printemps, il revint avec quinze pachas, cinq beys, les hospodars, cinq sultans, précédé des éclaireurs tartares commandés par le khan.

Depuis les Carpathes jusqu'au Borysthène l'invasion inonda quatre provinces à la fois. Sobieski, en toute hâte, ne put que se replier jusqu'à Léopol en se couvrant de sa cavalerie légère. Tous les fruits de ses précédentes victoires se trouvaient perdus! l'ennemi arrivait maintenant au cœur de la Pologne. Évitant le combat, dérobant sa marche, le roi veut gagner le temps de fortifier Léopol. Jablonowski et Radziwill, soutenus par leur illustre chef, contiennent la marche des Turcs et coupent leurs communications dans une guerre de partisans rapide et audacieuse. Jean se multiplie. Il établit ses troupes en vaste demi-cercle, ayant Léopol pour appui. Comme l'aigle il voyait loin et de haut ; il remuait Varsovie, et traitait avec le czar, les Cosaques et le sophi de Perse, pour les armer contre l'ennemi commun de l'Europe et le futur conquérant de l'Asie.

Après trente ans de guerre, la Pologne s'affaissait. « Il n'y a plus rien à faire, à quoi bon résister ? » disaient les uns. — « Sobieski nous sauvera bien, » objectaient les autres. Pour le peuple, la conquête n'était qu'un changement de maître, de tyran.

La noblesse ne songeait qu'à défendre ses châteaux, contre l'inévitable et prochaine jacquerie ; des bandes de soldats mutinés parcouraient le pays, en y renouvellant les atrocités des Tartares. Partout le désordre, l'indifférence, le désespoir ou la résignation morne. Et l'ennemi un moment arrêté, au Nord par Jablonowski, en Russie et le long du Dniester par

Démétrius, rompait le demi-cercle et se rapprochait. Déjà les cavales tartares dévoraient le blé vert des campagnes de Cracovie. Jean n'est pas encore couronné et son royaume s'effondre; sera-t-il le dernier roi de Pologne? Que fera-t-il avec les dix mille hommes réunis autour de lui ?...... Si la Pologne doit périr, il s'ensevelira sous les ruines de Léopol avec ce qu'il a de plus cher, sa femme et ses deux enfants. Paz repentant, Radziwil, Sapieha, lui amènent une trentaine de compagnies de cavalerie, quelques bataillons de fantassins, le reste est épars dans les places, et voici déjà le sultan Noureddin avec son avant-garde, une avant-garde comptant quarante mille hommes.

Léopol, la troisième ville de Pologne, est un centre commercial où la Hongrie, le Levant et la Grèce ont d'importants comptoirs. Elle est aussi la première place d'armes du pays : elle contient les principaux magasins d'approvisionnement, le plus grand arsenal, la meilleure fonderie de canons. Des remparts et deux citadelles la protègent. Sobieski avait fait créneler les monastères élevés sur une ceinture de collines entourant la ville. Maître de Léopol, l'ennemi s'emparait de Cracovie, et c'en était fait de la patrie polonaise. Ibrahim-Pacha avait reçu l'ordre d'emporter cette place tout d'abord, et le 24 août 1675, à 4 heures du soir, des colonnes de fumée noire pailletée de flammèches roulaient au-dessus de Léopol, annonçant l'incendie des faubourgs. L'investissement commençait. La grandeur du péril inspira de nouveau à Jean un de ces coups d'audace familiers au génie. Il savait quel avantage a toujours sur le nombre celui qui ose franchement attaquer. Au lieu d'attendre l'ennemi derrière les murs, il choisit un terrain de combat accidenté, coupé de redoutes, de vignobles, impraticable au déploiement des lignes. Du haut des collines, son artillerie le protège; dans les vignobles, il fait planter les lances de ses

hussards, pour tromper les regards de l'ennemi, de sorte que la noblesse doit combattre au sabre et au pistolet.

A ce moment, une grêle abondante vint fouetter le visage des Turcs. Était-ce un présage du ciel?... Dieu étendit sa protection sur ce peuple prosterné avec la reine et ses enfants devant l'image miraculeuse de Stanislas Kotska, pendant que le roi donnait à l'armée sa bénédiction de père de la patrie et lui ordonnait de crier trois fois: « Vive JÉSUS! » Les Polonais s'élancent; surpris de cette charge impétueuse et soudaine, les Turcs cèdent, mais ils reviennent en rangs, prennent position et font reculer les hussards.

Le désordre se met dans les escadrons polonais; ils vont fuir... Le roi leur crie: « Vous entendez, mes « compagnons? Je erai tué ici ou nous serons vain-« queurs! Là dans ces murs sont ma femme et mes « enfants, prêts à partager le sort de la patrie! » et dût-il être seul, il lance son cheval sur les Turcs. Jablonowski, Radziwill, Paz, Lubomirski, Maligny, son beau-frère, ne pouvant le retenir, veulent le dépasser. Un enthousiasme — peut-être surnaturel — enflamme les cœurs. L'invocation de Vive JÉSUS! répond au cri d'Allah! Le canon polonais sans être inquiété, foudroie les Musulmans embarrassés de leur nombre même sur un champ de bataille étroit qu'ils n'ont pas eu le temps de reconnaître. Noureddin fait des prodiges de valeur pour faire avancer ses troupes hésitantes. Elles semblent frappées de terreur et se laissent enfoncer par des charges redoublées de cavalerie.

La nuit vint et avec elle une panique inexplicable qui fit reculer l'ennemi à huit lieues de là.

« Ceux de la postérité, qui liront dans l'histoire de « Pologne les campagnes de cette année, disait *la « Gazette de France*, ne pourront s'imaginer qu'un « roi, manquant de toutes sortes de secours, et tirant « toute sa fortune de sa prudence et de sa valeur, ait

« eu le courage de se camper, avec 4 ou 5,000 hommes « à onze lieues de plus de 150,000 Turcs et Tartares; « qu'il ait eu le bonheur de les empêcher pendant six « semaines d'entreprendre l'attaque de ses avant-« postes ; qu'il ait pu enfin vaincre des ennemis si « puissants par sa merveilleuse conduite, réduisant les « Infidèles à une fuite si précipitée, qu'ils firent, en une « seule nuit, dans leur retraite, plus de chemin qu'en « trois jours pour venir attaquer Sa Majesté polonaise... « Le ciel a sensiblement fait voir qu'il défendait lui-« même ce boulevard de la chrétienté. »

Le roi poussa sans délai à l'ennemi, et sa campagne fut un chef-d'œuvre d'art militaire ; avec toutes ses forces réunies il cherchait sans cesse à rompre les masses ; quand il y parvenait, les détachements ottomans étaient battus coup sur coup ; d'autres fois, il tombait comme la foudre sur les divisions les plus éloignées du centre des opérations, de sorte que le roi de Pologne, présent partout, devint aussi redoutable à lui seul que toute une armée.

Son objectif était Podhaiez, point stratégique, base d'opération jadis illustrée par ses faits d'armes, mais Podhaiez s'était rendu sans combat à la première sommation d'Ibrahim; quelques villes fortes des environs avaient subi le même sort. Sobieski reçut cette nouvelle comme un désastre et se dirigea vers Trembowla, place fortifiée, sur une colline aux frontières de la Podolie, Ibrahim y jetait en ce moment cinq mille bombes après avoir détruit Podahiez.

Le roi, pour encourager les assiégeants à tenir au moins jusqu'à son arrivée, faisait décharger une vingtaine de pièces, de distance en distance sur les hauteurs. A Trembowla, ils étaient quelques centaines, soldats et nobles des environs, commandés par un indomptable chef, Samuël Crazanowski. L'eau, les vivres, les munitions allaient manquer, la brèche était ouverte et

Crazanowski refusait de capituler. Sa femme, dans une exaltation fébrile, parcourait les murs en ruines, deux poignards à la main : « Si mon mari se rend, criait-elle, « l'un est pour lui, l'autre pour moi ! » La garnison entendit le canon de Sobieski ; l'espoir lui rendit les forces, car déjà les nobles voulaient mettre bas les armes. Un assaut des Ottomans fut repoussé avec fureur tandis que le roi s'avançait en ligne de bataille, protégé par des *tabors* et l'avant-garde de Radziwill. Il avait dit à ses officiers qu'il était décidé à vaincre ou à périr. A la vue de Jean III, le séraskier fit sonner la retraite et massacrer ses prisonniers. Le surlendemain il repassait le Dniester, et le khan vint le rejoindre. Ottomans et Tartares n'osaient plus affronter Sobieski en rase campagne.

La Pologne, galvanisée par la victoire de Léopol, se leva du Nord au Sud. Des renforts nombreux arrivent à Sobieski; mais voici que les soldats craignent d'être entraînés loin de leur patrie par les conquêtes de celui qui justifiait à chaque campagne son titre d'*Ouragan*. Les avant-postes ne trouvèrent donc rien de mieux que d'enrayer la marche de leur général en brûlant les ponts du Dniester. Le roi dut faire halte; il se contenta de lancer Lubomirski avec les Cosaques au-delà du fleuve. Mais les miasmes exhalés des champs de carnage avaient engendré la peste en Valachie, et Lubomirski se replia. Cependant les sénateurs et les palatinats envoyèrent supplier le roi de revenir enfin pour le couronnement; on l'appelait « un héros au pas de tortue pour marcher au trône, au vol d'aigle pour courir à la victoire. »





Chapitre seizième.

LE LION INVINCIBLE. — Sacre du roi. — Diète du couronnement. — Quatrième invasion des Turcs. — Satan-Pacha. — Camp retranché de Zuranow. — Vingt jours de combat. — Le traité de Zuranow.

SOBIESKI rentra à Zolkiew. Il y trouva les ministres des puissances européennes et un ambassadeur du sophi de Perse accompagné d'une suite magnifique. Maintenant, l'empire et la France se disputaient son alliance. La guerre au Turc, telle était toujours sa pensée dominante, mais la Pologne se préoccupait bien plus des fêtes du sacre. Pour être libre d'achever ses victoires, Jean voulut que les cérémonies du couronnement eussent lieu sans tarder, au cœur de l'hiver, sans même attendre l'arrivée de tous les ambassadeurs étrangers.

Ces Slaves ont le sentiment de la poésie ; leurs solennités respirent une grandeur dramatique. A Cracovie, la Pologne sacre ses rois en même temps qu'elle les ensevelit ; le diadème y semble placé sur un tombeau. Pour arriver au trône, le nouveau roi doit conduire les funérailles de son prédécesseur, et contempler la place où lui-même retournera en poussière. Quand le service funèbre est terminé, les portes de l'église s'ouvrent et cinq cavaliers noirs, entrant au galop, viennent briser devant le catafalque, la couronne, le sceptre, le globe, le cimeterre et la lance du roi défunt.

Avant de recevoir la couronne, le roi devait en procession solennelle, faire amende honorable devant le

tombeau de saint Stanislas, cet apôtre du peuple polonais, massacré il y a six cents ans par Boleslas-l'Intrépide. Le 2 janvier 1676, Jean Sobieski s'avança vers la cathédrale au milieu d'une telle foule que le primat, pour se frayer passage, dut publier que sans lui la cérémonie ne pouvait avoir lieu. Paz porta devant le roi, le *bunzuk* de Lithuanie ; l'ambassade de Perse et la garde janissaire dans tout l'éclat de leurs costumes, donnaient une note orientale au cortège; on jeta au peuple des monnaies d'or, d'argent et de cuivre, et Jean, après avoir communié, inclina sa tête sous les sept onctions qui le sacraient roi.

Le lendemain, le trône s'éleva sur la place de Cracovie ; le roi et la reine prêtèrent serment à la République; Jean III, debout, tira l'épée, selon l'usage, et en dirigea la pointe vers tous les horizons. Cette attitude symbolisait son règne. Le royal couple reçut ensuite le serment des ordres et des villes ainsi que les hommages des dignitaires, des ambassadeurs, de l'armée, du clergé, hommages pompeux, et cette fois mérités et sincères. Lorsque le diadème fut posé sur le front de Marie-Casimire, quelques murmures s'étaient élevés. On se souvenait de Gonzague, l'étrangère. Plût au Ciel que la nouvelle reine eût ressemblé à sa protectrice d'autrefois! Dès le premier jour, on put prévoir que Marie-Casimire deviendrait le tourment de son mari, le mauvais génie de son règne; son ambition de parvenue, ses préférences capricieuses jetèrent le trouble parmi les grands officiers, et entravèrent les grandes idées de Jean III.

La diète de couronnement, tout entière à son roi, vota ce qu'il voulut. Il obtint une armée permanente de 30,000 fantassins, à un homme par foyer dans les villages, une capitation, 73,000 hommes de campagne dont la moitié infanterie, et des magasins d'approvisionnement sur la frontière. Il passa

quarante heures, dont deux nuits, sur son trône, à délibérer, se montrant habile, éloquent, conciliant toujours, refusant même son concours à ceux qui voulaient exercer des poursuites contre le traître Paz. Jamais diète ne fut plus laborieuse, plus paisible. Pareille chose ne s'était pas vue depuis longtemps en Pologne. Hélas! quand il fallut mettre à exécution les projets du roi, nobles et paysans refusèrent de marcher et de payer. Avant d'imposer aux serfs l'honorable corvée des armes et une taxe qui augmentait leur misère, Jean ne devait-il pas les attacher à la patrie et au roi, sinon par une entière liberté, du moins en leur concédant quelques droits civils? Mais Jean partageait les préjugés de ses nobles concitoyens. Ses illusions se dissipèrent quand il était trop tard.

Il voulait aussi rendre les charges militaires triennales, et les assujettir à un serment d'obéissance au roi, afin de guérir une des grandes plaies de la constitution, l'indépendance de l'armée. La reine empêcha cette réforme salutaire, en opposant les passions de la petite noblesse à la sagesse du sénat, et cela dans un but mesquin.

Les diétines *postcomitiales* furent pacifiques; les sabres restèrent au fourreau, et chose rare, on approuva les résolutions de la diète ([1]).

Mahomet avait vu avec inquiétude la concorde régner en Pologne et les relations du roi avec la Perse. Sans laisser à Sobieski le temps de rassembler ses forces, il précipita au mois de septembre 1676, cent mille Tartares et quatre-vingt mille Ottomans sur

1. Le roi distribua aussi comme récompenses, cent vingt postes éminents. Fut nommé grand-hetman, le prince Démétrius Wieznowiezki; hetman de campagne, Stanislas Jablonowski; grand-maréchal de la couronne, Stanislas Lubomirski; maréchal de la cour, le grand-enseigne Sieniawski; grand-enseigne, le chevalier de Malte Lubomirski, frère du grand-maréchal.

la Galicie. Un pacha de Damas, surnommé Satan, les commandait.

Le roi jeta une partie de ses troupes dans les places fortes, rallia dix mille hommes, prit avec lui Jablonowski, Paz, Démétrius, Lubomirski, et de nouveau, il affronta l'ennemi avec cette confiance terrible qui chez tout autre eût été folle témérité. Le grand-enseigne Lubomirski, brillant chef de cavalerie, éclaire sa marche et balaie les Tartares près de Voinilow, sur le Dniester ; il parvient même à porter du secours dans la place assiégée, mais les Tartares ont feint la retraite et reviennent renforcés par les spahis. Les Polonais sont repoussés. Sobieski les recueille, déploie ses escadrons de hussards et attend de pied ferme. Il s'engagea un combat de cavalerie dans lequel le roi sauva la vie à son fidèle Jablonowski. Les Ottomans furent obligés de se replier avec perte. Mais leur attaque n'était qu'une reconnaissance. Le lendemain, Satan-Pacha et le khan avaient pris position sur les hauteurs pour écraser l'armée de Pologne. Un camp fortifié s'offre tout à coup à leurs regards. Durant la nuit, Sobieski avait employé ses hommes, officiers et soldats, à creuser des fossés, à élever des redoutes. Conformément à ses ordres, les vivres du pays d'alentour lui arrivaient sous escorte. Derrière le camp coulait le Dniester ; à gauche, il s'appuyait à la petite place de Zuranow ; à droite, au bois et aux marais. Une petite rivière, la Zwitza, couvrait le front de sa ligne. Soixante-six pièces de canon, servies en partie par des artilleurs français, défendaient cette position ; et un renfort de trois mille hommes lui vint dans la journée.

Les Musulmans avec cent cinquante mille hommes et l'artillerie du siège de Candie attaquèrent, durant vingt jours, cette forteresse improvisée. Tous les matins, après la prière, Jean opérait une sortie, dispersait les Tartares, poursuivait les janissaires jusque dans les

tranchées et ne rentrait qu'après avoir détruit les ouvrages avancés de l'ennemi. Le 29 septembre, les Polonais s'étant trop aventurés dans la plaine, furent rompus et débordés par une habile manœuvre des Turcs; alors Satan-Pacha concentra sur eux le feu de sa formidable artillerie. Le roi, à l'aide de Jablonowski, parvint à rétablir ses lignes; il prit tout à coup l'offensive, marcha au canon, emporta deux redoutes, encloua les pièces et rentra dans le camp sous la protection de son artillerie. Six cents hussards et pancernes restèrent sur le champ de bataille, et Sobieski eut un cheval tué sous lui. Le 1er octobre, pendant que l'armée polonaise assistait au sacrifice de la messe, quatre-vingt-huit pièces, dont plusieurs mortiers, se démasquèrent non loin d'eux, vomissant bombes et boulets; ces batteries nouvelles protégeaient un travail souterrain qui devait miner les remparts du camp. Sobieski s'en aperçut et fit creuser une contremine; on se battit sous le sol à coups de pioche comme plus tard à Vienne; les ouvrages des janissaires furent anéantis.

Enfin Satan-Pacha voulut en finir. Il ordonna un assaut général. Les troupes polonaises étaient tellement épuisées que le roi n'osa pas attendre le choc derrière ses retranchements. Il sortit, établit sa ligne sans dépasser la rivière et se tint lui-même en réserve avec les hussards. Jablonowski détaché pour défendre la Zwitza, seul point par où l'ennemi peut arriver jusqu'au camp, tient durant deux heures, a deux chevaux tués sous lui, mais le nombre l'accable, il est tourné par les spahis. Craignant d'être coupée, l'armée polonaise fuit en désordre vers les retranchements. Un coup d'œil du roi suffit pour ramener la victoire : il charge les Turcs, tourne bride, les attire sous la mitraille de son camp, ramène les fuyards; Jablonowski a saisi le dessein de son général, et aussitôt il reforme

sa ligne; l'ennemi, entre deux feux s'échappe par les bois; poursuivi par Jean, il peut voir de près, ce guerrier surhumain qu'il nomme l'*Ouragan*. Mais une grande alarme se répand parmi les troupes polonaises; leur vaillant roi, cerné avec sa garde, va tomher aux mains des janissaires. Lubomirski vole à son secours, entraînant toute l'armée. Les Cosaques alliés font des prodiges. Une fois dégagé, Sobieski rejette l'Ottoman dans les marais et la plaine, et revient au camp à la faveur de la nuit.

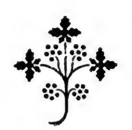
Les Turcs, consternés, passèrent un jour sans combattre. Un parlementaire parut; Satan-Pacha proposait la paix moyennant la ratification du traité de Boudchaz. Le roi lui répondit qu'il ferait pendre quiconque se chargerait encore d'un tel message. Une heure après, les batteries turques se rapprochèrent et un effroyable bombardement mit en pièces et en feu le camp de Zuranow; bientôt les hommes ne virent aucun moyen d'éviter la mort, ce lieu leur parut un tombeau; déjà démoralisés par ces luttes continuelles et la disette de vivres, ils réclamèrent la paix à grands cris. Paz déclara qu'il déserterait. « Faites, répondit le « roi, mais les Infidèles passeront sur mon cadavre « avant de marcher sur Varsovie. — Puisque vous « arrivez toujours le dernier, il est juste que vous par- « tiez le premier » ; et, montant à cheval, il parcourut les rangs.

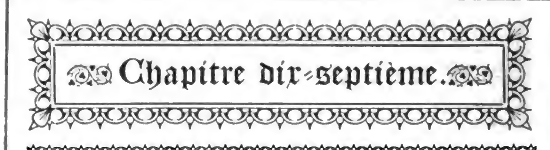
« Mes amis, criait-il aux soldats, je vous ai tirés « de plus mauvais pas — croyez-vous que ma tête se « soit affaiblie parce qu'on y a mis une couronne ?... « Je donne un écu par obus et par bombe que l'on me « rapportera. » Cette âme de feu communique sa chaleur aux plus abattus : les artilleurs retournent à leurs pièces, c'est à qui étouffera la mèche des projectiles explosibles. Mais la place devenait intenable. Jean l'évacua le 14 octobre, après une nuit d'angoisse, car

il n'y avait plus qu'à se frayer passage, à périr, ou à capituler. Sobieski résolut de tenter le premier moyen. Il savait du reste que Radziwill venait à son secours, avec la pospolite.

Ce siège invraisemblable décourageait les assaillants. Les Tartares voyaient en Sobieski quelque puissant magicien, les Turcs redoutaient les approches de l'hiver, la division régnait parmi les chefs. Enfin, les instructions secrètes de Satan-Pacha l'obligeaient à conquérir non pas des provinces, mais la paix. Il l'offrit, et Sobieski en régla les conditions avec lui le 16 octobre: abolition sans retour du traité de Boudchaz, restitution des prisonniers et des frontières de la Pologne; la Porte conservait à ce prix la moitié de l'Ukraine et Kaminiek. Ce chevalier chrétien devenu roi pouvait-il, en face du Croissant oublier le Calvaire? Des rives du Dniester il délivra ce qu'il put de la Terre Sainte, en exigeant que le saint Sépulcre et le Sanctuaire de Bethléem fussent remis aux religieux qui en avaient autrefois la garde.

Quand l'armée musulmane se mit en marche pour le départ, elle demanda, tout d'une voix, à pouvoir contempler de près LE LION INVINCIBLE. Satan-Pacha dut lui donner cette satisfaction. Ses troupes et ses lieutenants défilèrent devant Sobieski comme des prisonniers à qui le vainqueur accorde les honneurs de la guerre, ou plutôt comme une armée victorieuse devant l'envoyé d'Allah, Dieu des combats.





LA PAIX EN POLOGNE. — Glorieux repos. — Kara-Mustapha. — La chrétienté menacée. — Diète de Grodno. — Croisade et Panslavisme.— Trahison de Louis XIV. — Sobieski, terreur des Turcs. — Le comte Teckély, roi de Hongrie. — Détresse de l'empire. — L'islam se lève. — Perfidie de Louis XIV. — Alliance de Sobieski avec l'empereur.

AVEC l'année 1676, la Pologne entre dans une ère de paix ; la poésie, l'éloquence, prennent essor et célèbrent en prose et en vers, malheureusement en style du temps, le *divin* Jean III, ce Jupiter, cet Apollon, ce Phébus, ce dieu Mars. Un astronome du pays de Copernic, Jean Hevelke, découvrit une constellation qu'il nomma Sobieski, de sorte que les Cieux nous redisent chaque nuit la gloire du héros.

Le roi se reposait de ses fatigues auprès de sa femme à Zolkiew, au milieu de fêtes que vint troubler une émeute calviniste à Dantzig. Jean accourut dans cette ville avec la reine ; sa présence seule fit régner l'ordre. Un second fils lui naquit à Dantzig et l'émeute eut pour épilogue des réjouissances publiques.

Dans la vie de Jean Sobieski, les années de repos se présentent toujours comme le calme précurseur de l'orage. Achmet Kiuperli venait de mourir en disant : « Prophète, je vais voir maintenant si ton Coran con-« tient la vérité. » Il eut pour successeur, son beau-frère, le terrible Kara-Mustapha, gendre et favori de Mahomet IV. Mustapha le Noir — car telle est la traduction de Kara-Mustapha — était un homme hautain, aux conceptions vastes, tout-puissant à Stamboul. Il

reprit tous les projets belliqueux de la Porte, entravés par la valeur de Sobieski. Non seulement il jeta le gant à la Pologne, mais à la chrétienté tout entière, traitant de haut les ambassadeurs européens. Il forçait l'envoyé de France à se tenir debout devant lui et demandait réparation pour les faits d'armes de Duquesne contre les corsaires tripolitains. Louis XIV sacrifia l'honneur de la France à ses intérêts ambitieux et à ses rancunes.

Quant à l'ambassadeur polonais, le grand-vizir le retint durant sept mois, loin de la capitale parce qu'il amenait une suite de sept cents gentilshommes. « Pour « un simple cortège c'est trop de monde, disait-il, pour « prendre Constantinople, c'est trop peu.

— « La Porte craint-elle de nourrir mes gens? », fit demander l'ambassadeur.

Kara-Mustapha répondit que non, « puisque Sa Hautesse nourrissait bien sept mille Polonais sur ses galères. » Quand on lui apporta les fers d'argent abandonnés sur les chemins par la prodigalité fanfaronne des nobles polonais: « Fers d'argent et têtes de plomb ! « s'écria-t-il, leur république manque d'argent et ils le « mettent aux pieds des chevaux. » Ce vizir assurément ne manquait pas de bon sens. Au czar, il contestait ses conquêtes et lui envoyait trois cent mille hommes. L'Autriche seule, à force d'intrigues et de présents, crut maintenir son influence, mais le divan prenait parti pour le jeune comte Teckély, chef des insurgés hongrois et pourtant Teckély enlevait au nom de l'indépendance nationale les villes et les provinces de Hongrie. Or, Teckély devenait un allié puissant; il favorisait les vues secrètes de la puissance ottomane, il frayait au grand vizir le chemin de Vienne.

Sobieski s'occupait à guérir les blessures dont saignait sa patrie, après tant de guerres. A la fin de l'année 1678, il apprit que son ambassadeur était retenu

prisonnier par le grand vizir jusqu'à ce que la Podolie fût remise aux musulmans. Or Jean, toujours ami de la France et sympathique à la noble cause hongroise,



Emmerich Teckely

s'était fait une ennemie de l'Autriche ; et il apprenait que Louis XIV par intérêt, les Hongrois par nécessité, devenaient les alliés de la Porte. Il fallait tirer

l'épée, seul, contre les Turcs ou demander l'appui de l'empire. Sobieski conçut rapidement son plan. Kaminiek, à cause de la paix, se trouvait dégarnie. Déclarer la guerre, s'emparer aussitôt de cette place que les Turcs n'auraient pas le temps de ravitailler, en faire un boulevard formidable, s'allier au czar, récemment battu par les Ottomans sur le Borysthène, aller au devant de l'ennemi, empêcher sa concentration, le vaincre, tel était ce plan. Le roi, laissé à lui-même, l'eût exécuté — mais il y avait la diète, deux mois de stériles discussions, et le secret dévoilé. Que de fois l'imprévoyance et l'insoumission des Polonais avaient empêché ce grand capitaine de porter le dernier coup à l'ennemi ! Après Kotzim, il fallait marcher sur le Danube; en Ukraine, ne pas déserter; la paix conclue à Zuranow, rester sous les armes ; enfin répondre à l'appel du roi quand il demandait des subsides et des levées. Sobieski dans ses *universaux* de convocation rappelait assez amèrement les fautes de ses concitoyens.

Une diète sur trois, avait lieu en Lithuanie. Le roi choisit Grodno au lieu de Vilna, pour soustraire la diète à l'influence des Paz. Il s'était également assuré la famille Sapieha en la comblant de faveurs. Les Sapieha tenaient pour la Pologne et la France, les Paz, on le sait, pour l'Autriche contre la couronne, mais les Paz voulaient la guerre aux Turcs et le parti français s'y opposait. La reine, en qui Louis XIV voyait toujours la fille d'un capitaine de ses gardes, se mit par vengeance à la tête du parti autrichien. Gâchis de factions. Débats violents et sans résultats. On voulut massacrer un nonce qui dans sa fureur brisa le buste du roi à coups de pistolet. Sobieski fit grâce à ce fou. Lui-même s'emporta contre le prélat Zaluski, chancelier de la reine, qui à son corps défendant avait accepté de demander au nom de sa souveraine

une fixation d'apanage. « Si Votre Majesté ne se « souvient pas que je suis prêtre, qu'elle se souvienne « que je suis gentilhomme », répondit l'évêque. Jean lui tend la main : « Convenons que nous sommes vifs, dit-il à Zaluski, et ne nous fâchons plus. »

On se querella beaucoup à propos des Jésuites ; ils avaient là, comme partout, leurs amis et leurs détracteurs, mais la question de Kaminiek ne fit aucun pas. On accueillit avec des cris de guerre un envoyé des Tartares qui ne demandait qu'à traiter, et l'ambassade moscovite se retira sans pouvoir obtenir une solution, tant les avis se contredisaient. Sobieski finit par demander un vote de subsides pour l'armée, les pouvoirs laissés aux ambassadeurs de conclure une ligue contre le Turc, enfin, la faculté de prendre une décision d'après les événements abandonnée au roi. Ces propositions, on les discuta durant quatre mois, puis, en une nuit, on les résolut. Jean avait donc la responsabilité de l'avenir ; ses ambassadeurs rayonnèrent en Europe ayant pour mot d'ordre — la croisade.

Les premiers échos de la diète mirent, comme de raison, le Turc en éveil. Kaminiek fut ravitaillée, la Podolie changée en place d'armes, le roi de Pologne invité à rectifier ses frontières. C'était provoquer la guerre. Jean qui avait prévu son échec à la diète, nourrissait une idée autrement vaste. Voici les instructions données à ses envoyés : « Rendre aux barbares « conquête pour conquête, les chasser de victoire en « victoire jusque dans les solitudes qui les vomirent « sur l'Europe ; en un mot, non pas vaincre et com- « primer le monstre, mais le rejeter dans les déserts, « l'exterminer, relever sur ses ruines l'empire de « Byzance ; cette entreprise est seule chrétienne, digne, « sage, décisive... »

Donnez à Sobieski un pouvoir absolu, comme celui du roi de France ou du czar, — et la face du monde

est changée. Promoteur du panslavisme, il ramène peut-être les Grecs à l'unité romaine, achève l'œuvre de Godefroid à Jérusalem, détourne sur l'Asie la force envahissante des Moscovites et l'attention de Pierre le Grand. Les institutions de la Pologne sont une cage d'aigle pour son génie.

Le pape comprit Jean, et lui donna tout son appui temporel et spirituel. S'était-il trompé d'époque, ce roi chevalier? L'empereur, inquiet de voir Teckély prétendre à la couronne de Hongrie, crut éviter la guerre en négociant avec le Turc. Venise eut peur, l'Espagne était loin. La noblesse française, au mot de croisade, se leva tout entière avec enthousiasme mais Louis XIV la retint. Ce fils de saint Louis ne se contentait pas de rechercher l'amitié des Musulmans, il désignait encore au Divan les points vulnérables de la chrétienté, la Hongrie, les États Romains, les deux Siciles, toutes possessions de l'Espagne, de l'Autriche, du Saint-Siège, ses ennemis où ses rivaux; en un mot, il livrait Rome à celui qui voulait faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre, il ouvrait Vienne au sultan qui défiait « le Dieu crucifié de l'empereur ». Après avoir abaissé son sceptre devant la quenouille, le grand roi s'abaissait au rôle de Judas.

Dès lors Sobieski devint pour lui un obstacle, un ennemi. Louis ne voulait autour de lui que des sujets, des « hospodars » relevant de sa couronne ou des courtisans, c'est ainsi qu'il entendait la grandeur royale. En 1681, une nouvelle diète s'ouvrit pour apprendre ce que les ambassadeurs avaient obtenu dans les cours étrangères. Le résultat fut lamentable. Sauf le Saint-Siège, la Savoie, le Portugal, les nations abandonnaient la Pologne, par peur ou par intérêt. Grande fut surtout l'irritation contre la France et son parti; les hussards de Paz voulurent massacrer l'ambassadeur de Louis XIV en pleine assemblée. Michel Paz et Sapieha

se battirent au sabre sur les marchés du trône, et le sang des valets d'armes prenant parti pour leurs maîtres inonda les corridors du palais de la diète. Cependant la fière Pologne repoussait une paix honteuse; elle tentera des efforts immenses, elle se jettera dans les bras du roi; lui seul peut la sauver, et, pour la sauver, tout pouvoir lui sera donné. Après cinq mois de discussions et de luttes sanglantes, ces résolutions allaient être adoptées, quand un nonce, acheté par Louis XIV, rompit la diète par le *liberum veto.* — Cris de désespoir et de fureur. — On offre à ce misérable vingt mille ducats d'or pour qu'il se rétracte, mais il fuit en criant que la constitution est méconnue. Sobieski voyait donc lui échapper à la fois les levées, les subsides, les droits souverains que l'assemblée venait de lui confier; il était désarmé, vaincu d'avance. L'aigle de Pologne, après avoir pris son essor vers les nues, tombait frappé d'une flèche perfide et tournoyait dans l'abîme.

Le roi se leva et congédia l'assemblée avec ces paroles douloureuses: « Auguste vaincu ne savait que « répéter: Varus, rends-moi mes légions! Que ceux « qui ont rompu la diète me rendent aussi mes légions, « à moi! Qu'ils me rendent notre sécurité troublée, « notre honneur compromis, nos frontières assujetties! « Qu'ils me rendent toutes ces moissons de gloire que « nous avons conquises, et qui sont perdues, toutes « celles qui nous attendaient encore! Qu'ils me rendent « Kaminiek, que nous aurions repris sans doute, et qui « ne sera bientôt peut-être qu'en troisième ligne parmi « les places d'armes enlevées à notre malheureuse « patrie! »

***

Or, tandis que Jean pleurait la détresse de sa patrie livrée sans défense à l'invasion ottomane, Kara-

Mustapha déclarait à son maître que les soldats étaient prêts à la révolte si on les menait en Pologne. Ils refusaient de combattre encore le « lion invincible », l' « ouragan du Nord », le terrible Sobieski, fléau de Dieu envoyé pour punir les péchés des croyants. Mahomet IV eut dès lors pour but d'écarter le roi de Pologne de la route qu'allaient suivre ses armées. Il lui dépêcha un aga, porteur de propositions de paix honorables, contenues dans une bourse d'or. L'aga se prosterna le visage contre terre à l'aspect de Sobieski, remerciant Allah de lui avoir permis de contempler la face d'un aussi grand roi. La paix fut acceptée.

Tranquilles et unis pour la première fois, les palatinats se rangèrent avec amour et reconnaissance autour de leur roi. Il s'en suivit une ère de prospérité; elle devait donner à Sobieski deux ans de loisirs. L'armée fut complétée, disciplinée et cantonnée aux frontières. Après les règlements utiles au pays, le roi donna tous ses soins à la culture des arts. Il se fit construire un palais à Vilanow, près de Varsovie, dans une solitude sauvage au bord de la Vistule, et y réunit les œuvres des maîtres italiens et flamands.

Pendant que la Pologne et son roi respiraient à pleins poumons cette atmosphère délicieuse d'une paix inattendue, l'empire tremblait sur ses fondements.

Le comte Emeric Teckély venait de recevoir en grande pompe le caftan d'hospodar. La Hongrie préférait le joug de l'Infidèle, à la tyrannie de Léopold. Les princes de Transylvanie, de Valachie, de Moldavie s'allièrent à Teckély. Une armée de Chrétiens devenait l'avant-garde des Turcs. Éperdu, l'empereur fit appel au czar, mais l'anarchie déchirait en ce moment la Moscovie; elle attendait Pierre le Grand pour songer à l'Europe. Léopold se retourna vers la Pologne; cette nation qu'il avait refusé de secourir, maintenant il l'implorait, promettant même au roi la main d'une

archiduchesse pour son fils Jacques, s'il sauvait l'empire.

Deux tentateurs s'approchèrent à leur tour du roi de Pologne: Louis XIV et le sultan, le premier offrant de l'or et des couronnes, le second son amitié. Le roi de France, de concert avec Berlin, assurait l'héritage paternel et le trône de Hongrie aux fils de Sobieski, à condition que Jean laissât s'effondrer cette maison d'Autriche, qu'au fond il détestait comme l'ennemie séculaire de sa patrie. Le roi de Pologne hésita.

Les préparatifs de Mahomet IV avaient duré sept ans; ils étaient gigantesques. Depuis Bagdad jusqu'aux sources du Nil l'empire ottoman se levait. Arabes, Kurdes, Mameluks, Arméniens, Tartares, se réunirent aux Turcs, aux Grecs, aux Albanais campés à Andrinople autour du grand-vizir. Les vaisseaux de toutes les nations — hors ceux de la France — avaient été saisis dans les ports ottomans pour transporter les munitions à Constantinople. Deux mille chameaux continuaient ce service jusqu'au Danube. Des centaines de bateaux remontaient le fleuve avec la charge des chameaux; dix mille chariots les attendaient en Hongrie. Quand trois cent mille hommes et quatre cents pièces de canon se trouvèrent réunis sous les ordres de trente et un pachas, lorsque Ibrahim, le vaincu de Léopol et de Trembowla, marchant sur les pas de Teckély, se fut emparé de Bude, le grand-vizir rompit les négociations avec l'Autriche, et Mahomet ordonna d'arborer au sérail, l'étendard du Prophète. C'était le signal de la guerre sainte, de l'extermination des chrétiens. Le comte Caprara, ambassadeur de Léopold, dut assister à cette cérémonie pompeuse et menaçante; il vit les troupes quitter le camp d'Andrinople, et le sultan le renvoya avec les paroles insultantes et blasphématoires que nous avons citées plus haut: « J'exterminerai l'empereur dans Vienne, malgré son Dieu crucifié! »

Le plan de Kara-Mustapha était d'une audace grandiose. S'emparer brusquement de Vienne, en faire une place d'armes, de là marcher sur Prague, puis redescendre vers l'Italie. Une fois l'empire ottoman étendu jusqu'au Rhin, on préparait la guerre avec la France. Il ne s'agissait de rien moins que de conquérir l'Occident. N'était une inconcevable présomption qui le perdit, Kara-Mustapha possédait les qualités d'un grand général.

Aux nouvelles envoyées par Caprara, l'empereur et son peuple tombèrent à genoux, suppliant Dieu de les sauver.

Jean n'hésita plus. Il avait dit « que le bélier qui battrait Vienne, porterait aussi sur Cracovie et Dantzig. » La politique, les intérêts de son pays, la chrétienté en détresse, la mission de la Pologne, la voix du tombeau de Zolkiew, l'appel du Pape le décidèrent à combattre.

Léopold, dans son angoisse d'homme qui se noie, lui promettait subsides, principautés, alliances avec la famille impériale et Sobieski, toujours grand et magnanime, ne demandait que l'affranchissement des peuples chrétiens, esclaves de la Porte. Il proposa de fonder une république grecque et de faire tous les sacrifices pour détacher les Hongrois du Croissant. Teckély commençait à s'effrayer de son terrible vasselage. Le roi de Pologne traita secrètement avec lui. Il fut entendu que les Hongrois empêcheraient toute incursion des Turcs en Pologne.

Les Ottomans marchaient toujours. Ils employèrent tout l'hiver à se concentrer entre Belgrade et Bude. Louis XIV, en apprenant la résolution de Jean III, mit tout en œuvre pour entraver l'intervention de la Pologne, tout [1], jusqu'à vouloir renverser Sobieski de son trône. Le marquis de Vitry, ambassadeur de

1. Y compris l'assassinat. Des historiens et Sobieski lui-même l'affirment formellement. (*Universaux* du 3 mai.)

France se vanta d'y parvenir, d'autant plus que la paix était devenue chère à la Pologne. Il suscita une conspiration, avec le grand-trésorier Morstyn et quelques seigneurs mécontents ou ambitieux. Qui le croirait? Jablonowski lui-même y entra en se laissant offrir la couronne. La maladresse de Vitry fit découvrir le complot. Sobieski se montra habilement magnanime; il chargea le perfide Morstyn du poids de sa colère et de son mépris, accusa de calomnie l'ambassadeur de France, s'attachant ainsi, en les sauvant par un oubli volontaire, ceux qui voulaient le détrôner. L'atrabilaire Paz était mort quelque temps auparavant d'un accès de colère; Démetrius le suivit au tombeau, de sorte que la charge de grand-hetman revint à Jablonowski.

La diète continua ses travaux.

Une fureur indicible éclata contre Louis XIV, et les auteurs de l'infâme complot. Vitry fut insulté dans les rues, son escorte assaillie ; un noble proposa, en pleine diète, d'infliger quatre cents coups de bâton à l'ambassadeur français. Morstyn fut jugé, puis gracié par son magnanime roi, à condition qu'il livrât la clef de sa correspondance chiffrée, mais il parvint à s'évader et trouva refuge et protection à Versailles.

Le 21 mars 1683, la diète adopta un traité d'alliance offensive et défensive avec l'empereur. Sobieski s'engagea par serment à fournir à l'Autriche une armée de quarante mille hommes pendant toute la durée de la guerre, puis il envoya Lubomirski avec quelques milliers de chevaux en Moravie, et fit ses préparatifs. Tout d'abord, prévoyant les dangers de Vienne, il pria Léopold de détruire au plus tôt les faubourgs de sa capitale. Léopold qui croyait Vienne hors de l'atteinte des Turcs à cause des places fortes de Hongrie, ne voulut pas consentir à ce sacrifice.





LA DÉLIVRANCE DE VIENNE. — Invasion foudroyante des Ottomans. — Siège de Vienne. — Alarmes de l'Occident. — Marche de Sobleski. — Passage du Danube. — Plus de temps à perdre. — Fautes de Kara Mustapha. — Passage des Montagnes. — Vienne aux abois. — L'aurore du 12 septembre. — Assauts sur la brèche et bataille du Calemberg. — Halte. — Bataille de Vienne. — Charge décisive des hussards. — Déroute des Turcs. — Prise du camp. — La nuit. — Triomphe et butin. — Allégresse de l'Europe. — Basse vengeance de Louis XIV.

L'ARMÉE impériale comptait trente mille hommes commandés par le duc Charles de Lorraine, devenu maintenant l'un des plus grands capitaines de l'Europe. L'empereur lui enjoignit de reprendre à Teckély, les villes de Néhausel et de Raab.

Charles arriva le 1er juillet, devant Raab, mais au lieu d'investir la place, il n'eut que le temps de défendre le passage du Danube et de se replier. On croyait le grand-vizir à Belgrade, sur les frontières de la Turquie, — il était à vingt lieues de Vienne. Un torrent arrivait du Sud, couvrant huit lieues de terrain, et absorbant les six mille Hongrois de l'armée autrichienne, qui vont se ranger sous les drapeaux de Teckély, au cri de « Liberté ». Comme le navire prenant chasse devant le cyclone, Lorraine, à marches forcées, se dirige sur Vienne. L'île de Schutt, formée par le Danube et ses affluents, s'étend sur une longueur de dix lieues ; il y jette son armée et doit à cette manœuvre habile de ne pas être enveloppé. Une partie des troupes turques suit la rive droite, l'autre fait sa jonction avec les Hongrois ; les Tartares ont pris les devants ; c'est une lutte de vitesse entre Lorraine et l'ennemi.

A l'encontre de la tactique suivie jusqu'alors, malgré l'avis de ses généraux, Kara-Mustapha poussait droit sur la capitale en laissant derrière lui toutes les places fortes. Il avait eu l'art de masquer ses opérations, jusqu'à Raab.

Le 5 juillet, on apprend à Vienne la fuite des Impériaux. La panique est affreuse, et l'empereur croit rétablir le calme en défendant sous peine de mort « de parler des circonstances présentes ». Lui-même, dominant pour un jour sa terreur, affecte une aveugle sécurité qui se communique bientôt aux habitants ; une réaction se produit, réaction funeste, car gentilshommes et bourgeois reprennent leurs promenades aux environs de la ville, et les moissonneurs retournent à leurs travaux jusqu'à trois lieues de Vienne.

Et cependant l'orage qui va bouleverser l'empire gronde là-bas, à Petronell, dans la voix du canon.

Le 7 juillet, le général comte Caprara et Léopold Montécuculli, envoyés par Lorraine, arrivent bride abattue, annonçant l'ennemi. Dans un combat désespéré, Lorraine a perdu ses meilleurs officiers parmi lesquels un Savoie et un Aremberg.

Déjà se rapproche la fumée des incendies qui depuis plusieurs soirs rougissaient l'horizon du Levant ; tout à coup, sur les montagnes et dans la plaine, voici des cavaliers à longue lance ; c'est le coup de vent précédant les nuées de la foudre, ce sont les Tartares ! Rapides, innombrables, ils arrivent franchissant ravins, cours d'eau et vignobles, brûlant moissons, abbayes et villages. Les paysans échappés à l'ennemi achèvent de jeter l'effroi dans la ville, et l'héroïque infanterie de Lorraine exténuée, poudreuse, atteint les portes de Vienne sous les ordres du comte de Staremberg.

Il est neuf heures du soir. Qui dira l'affolement de la cour ? Elle se sauve du palais à la lueur des torches, sans bagages, sans argent, et s'échappe de la ville,

entraînant soixante mille habitants sur la rive gauche du Danube. A la clarté des embrasements, l'empereur aperçoit la silhouette des Tartares galopant dans la plaine, comme les cavaliers de quelque légende infernale. L'épouvante fit oublier de couper les ponts. Celui de Crems allait donner passage à l'ennemi quand le marquis de Sepeville, ambassadeur de France, s'y établit avec ses gentilshommes et par son courage sauve la famille impériale.

Les Tartares s'étendirent jusqu'en Bavière. L'empereur, l'impératrice et leur suite couchèrent la nuit dans les bois, et ne se trouvèrent en sûreté qu'à Passau.



Vienne est une ville de cour plutôt qu'une place de guerre. Depuis Soliman, qui fut repoussé par Charles-Quint en 1629, elle avait renouvelé ses fortifications d'après le système moderne, mais sans y faire de réparations. Le large Danube baigne au Nord ses murs, formant l'île-faubourg Léopoldstadt. A l'Est, la chaîne du Calemberg, prenant pied dans le fleuve, l'entoure d'un amphithéâtre de montagnes escarpées, boisées, ravinées d'où coule la Wienn. Entre la ville et les montagnes s'étend une riche plaine ondulée qui se perd, au Sud, dans les lointains de la Hongrie.

En peu de jours, Charles de Lorraine remit la place en état de défense et remonta le moral des habitants par quelques combats heureux de cavalerie. Suivant le conseil de Sobieski, il ordonna la destruction des opulents faubourgs de Vienne où les riches avaient leurs hôtels, mais il était trop tard. Au moment où les habitants eux-mêmes y mirent le feu, l'avant-garde ottomane prit position, et les murs demi-ruinés des jardins et des palais abritèrent son artillerie. Immédiatement elle ouvrit la tranchée à deux cents pas de la



KARA MUSTAPHA PACHA.

place, sous la protection de soixante-dix pièces de canon. L'armée du grand-vizir arriva quelques heures après, et, le 14 juillet, Vienne était investie, d'une rive à l'autre du Danube. Le camp des Turcs engloba sept villages.

Kara-Mustapha dressa son sérail de soie écarlate brodée d'or, grand comme toute une ville, sur les hauteurs du château de la Favorite. Il traînait après lui ses femmes, ses musiciens, une légion d'esclaves, des chariots dorés, sa ménagerie, toutes les prodigalités du luxe asiatique. Les housses de ses chevaux, ses turbans, ses caftans et ses armures disparaissaient sous les pierreries. Autour de ses tentes on traça des jardins, on fit jaillir des fontaines. Même en guerroyant, le vizir s'entourait d'un faste inusité ; il demeurait aussi plongé dans la mollesse la plus raffinée et dans les derniers excès de la débauche. De là ses alternatives de vigueur impétueuse et d'apathie.

Devant les habitants de Vienne se déroula, en quatre jours, le monde musulman; une immense cité féerique, étincelante de croissants, bariolée de ces couleurs harmonieuses dont les orientaux possèdent le secret. Chameaux, éléphants, troupeaux de bœufs, chevaux du désert s'abreuvaient au Danube. Le roulement des timbales, le son des cymbales, des trombones, des grelots et des sonnettes ne discontinuaient pas, la voix traînante des *muëzzins* appelant les Turcs à la prière dominait cinq fois le jour ce concert étrange, et, sans cesse, les volées du canon battaient les murs et le palais impérial.

Le 15 juillet, Léopoldstadt était enlevé par une charge audacieuse des spahis lancés à travers le fleuve. Lorraine qui défendait ce point n'eut que le temps de faire sauter le pont et de sauver ses troupes en s'éloignant de Vienne. Aussitôt de nouvelles batteries furent dressées et le bombardement commença sur toute la ligne.

Le 16, plusieurs églises, le théâtre, le palais impérial étaient en cendres, la tranchée poussée à trente pas de la contrescarpe, Staremberg blessé. Le vizir somma Vienne de se rendre.

Ces événements retentirent en Europe, comme un long coup de tonnerre. On parlait de sept cent mille Ottomans accompagnés de six cents bouches à feu et de vingt mille chameaux, qui, Vienne tombée, marcheraient sur l'Occident; et l'Occident par la voix des princes, de l'empereur et du pape, n'eut qu'un cri : Sobieski ! Sobieski !

Alors, le géant se leva. Sans laisser à son armée le temps de se concentrer au rendez-vous de Cracovie, il met en marche les détachements à mesure qu'ils arrivent, avec cette simple consigne : « Sous les contrescarpes de Vienne! »

Par un dessein providentiel, Kara-Mustapha commit une faute. Ne voulant pas, dans un assaut, exposer au pillage les immenses richesses abandonnées par la cour et les notables dans leur fuite précipitée, il ménagea la ville. Dans une quiétude superbe, il attendait la capitulation. Le mois de juillet se passa à repousser les sorties des assiégés et à consolider les ouvrages d'investissement. La mine jouait sous les bastions, un second quartier brûla, déjà les sapeurs ottomans creusaient sous les premières maisons de la ville. On se battit à coups de pioche dans les tranchées souterraines; nuit et jour il fallait veiller dans les caves, pour éviter les surprises. Une seconde fois Staremberg est blessé.

Sur la rive droite du Danube, Lorraine a rejoint le chevalier Lubomirski; ils enlèvent Presbourg à Teckély, mais ne pouvant s'y maintenir ils sont obligés de se replier vers la Moravie. Dès ce moment un cercle de fer étreint Vienne.

Au mois d'août, on apprend que la brèche est praticable.

L'or manque à la Pologne, et les soldats à l'Allemagne. Et le temps presse! l'Italie, l'Espagne, le Portugal, envoient ducats et florins ; domaines de princes, vaisselles de cardinaux, biens ecclésiastiques se vendent pour armer la chrétienté. Waldeck et les électeurs recrutent dans les Cercles, en Allemagne, en Savoie, en Espagne. C'est une croisade, et Lorraine n'ose plus marcher sans le Godefroid qu'il attend de Pologne. Le mot d'ordre : « Sous les contrescarpes de Vienne ! » a retenti jusqu'en France et réveillé le sang de la noblesse, mais Louis XIV, maintenant par dépit, fait courir après les princes qui désertent Versailles.

Lorraine, lui, grandissait devant l'histoire. Rival autrefois de Sobieski, il écrivait au roi d'arriver, « d'arriver même sans son armée parce qu'à lui seul il valait une armée ».

Jean attendait les Lithuaniens et surtout ses braves Cosaques. Le 9 août, les députations allemandes et moraves, l'ambassadeur d'Autriche et le nonce du Saint-Siège le supplièrent à genoux de sauver l'empire, de sauver la chrétienté ! L'empereur finit par lui offrir la Hongrie; il refusa, en disant qu'il n'avait d'autre but que le service de Dieu. Enfin le 15 août, fête de l'Assomption, il mit ses armes et ses drapeaux sous la protection de la sainte Vierge, parcourut les Stations du Rosaire, et, sans plus attendre les Lithuaniens ni les Cosaques dont l'absence le chagrinait, il se mit en marche avec ses troupes. A Vienne, ce même jour, un vaste incendie qui menaçait l'arsenal s'était, comme par miracle, arrêté devant le magasin à poudre. Le général Carafa vint s'assurer si vraiment on pouvait espérer la présence du roi de Pologne. Car, à Versailles, on se vengeait en répandant le bruit que ses infirmités l'empêchaient de monter à cheval. Jean se fit expliquer par Carafa, les positions de l'ennemi et les ressources des assiégés ; aussitôt il fixa son point d'attaque et, par

une de ces inspirations du génie qui ne le trompaient jamais, rapporte l'histoire, il déclara que Vienne était sauvée. A la frontière, il fit ses adieux à Marie Casimire et prit avec lui son fils Jacques, âgé de seize ans.

Un tressaillement d'espoir et de joie parcourut l'Europe entière. Olmutz écrit sur ses arcs de triomphe : « Nous attendons un Sauveur. »

Cependant, Kara-Mustapha resserrait le blocus, élargissait les brèches, mais sans donner un assaut décisif. C'était le tigre jouant avec sa proie, tandis qu'approchaient des chasseurs. Et Vienne, à bout de forces, succombait ; la garnison décimée, les munitions et les vivres à leur fin, les maladies, le bombardement, la fatigue usaient les courages. Un morne désespoir s'empare de la population. Les clameurs des Musulmans arrivent par dessus les murs ruinés ; elles semblent annoncer le massacre à bref délai, les têtes coupées, la profanation des églises.

Les horreurs d'un sac ottoman reviennent à la mémoire des habitants. Bien plus que l'explosion des bombes, le cri d'Allah ! les glace d'épouvante. Un courrier de Staremberg parvient jusqu'au duc de Lorraine, avec un billet de quelques lignes demandant un prompt secours car « ils voient travailler l'ennemi sous « eux, de sorte que les Turcs doivent avoir passé le « fossé. Il n'y a pas de temps à perdre. »

Bientôt il sera trop tard ! L'empereur et l'Europe pleurent déjà la chute de Vienne. Ainsi que Moïse sur la montagne, le Pape se met en prières et ordonne l'exposition du Saint-Sacrement dans toutes les églises de l'univers. Josué allait descendre dans la plaine.

Sobieski prend les devants avec une vingtaine d'escadrons, rejoint le grand-enseigne, laisse en arrière Jablonowski avec le reste des hussards, « l'infanterie suivra comme elle pourra ». Le 1er septembre, il entend le canon de Vienne. Sa pensée se reporte encore vers

les Cosaques. « S'ils arrivent dans vos contrées, écrit-il « à la reine, poussez-les en avant au plus vite, et four- « nissez-les de chariots et autres moyens de transport; « car nous pouvons nous passer de toute espèce de « troupes ; ce sont eux qui sont indispensables. »

Aux environs de Heilbrunn, à 7 heures du matin, il voit accourir Lorraine, suivi de quelques cavaliers, princes et gentilshommes allemands, Lorraine superbe de délabrement guerrier; « harnais de cheval usé, habit gris fané, chapeau privé de plumes, perruque défaite et bottes déjaunies, » lui-même un peu voûté et amaigri par les veilles et les fatigues; avec cela un grand air de distinction « le nez très aquilin, peu causeur, galant- « homme,— ajoute Sobieski — entendant parfaitement « la guerre, et digne d'un sort plus haut. »

Ce fut une fête aux bivouacs de Sobieski. Le duc, attendri par les rasades, ne cessait d'appeler le roi de Pologne « son père »; et les soldats sans eau, sans feu, sans bois, au milieu de champs ravagés par les Tartares, trouvèrent néanmoins de quoi manger « et même de quoi s'enivrer ». Le prince de Waldeck vint une heure après Lorraine. Généraux et princes se vouent corps et âme à Sobieski, avec d'incessants *vivat* en l'honneur de la Pologne, et le généreux duc Charles, voulant faire oublier son ancienne rivalité de candidat au trône, déclare au roi qu'il veut suivre ses ordres en toutes choses. A la nuit on se sépara, et les princes allemands durent chevaucher jusqu'au matin pour rejoindre leurs troupes.

Le 6 septembre, Sobieski but l'eau du Dambe et trouva l'armée impériale à Tulm, où Lorraine construisait trois ponts. A la vue de l'illustre capitaine, chefs et soldats pleurèrent de joie. De toutes les parties de l'Europe, une foule de princes et de gentilshommes venaient rejoindre les alliés, et tous voulaient voir Sobieski, lui parler, tous admiraient le luxe du camp

polonais, tandis que les tentes de simple coutil et les habits sans ornements des chefs allemands étonnaient les brillants palatins. C'est là que le capucin Marc d'Aviano, envoyé par le Pape, vint trouver Sobieski. Il avait eu une longue conférence avec l'empereur, et se prit à sourire quand on agita la question de l'arrivée prochaine de Léopold au milieu de son armée. L'empereur paraissait au contraire bien aise de ne pouvoir s'avancer au-delà de Crems, à cause des Tartares. Le passage du Danube dura plusieurs jours et s'effectua péniblement au milieu de pluies continuelles. Les ponts construits à la hâte enfonçaient sous le poids de l'artillerie et des bagages; il fallait à tous moments les réparer, et la plupart des chariots durent chercher des gués dans les différents bras du fleuve. L'infanterie polonaise, une avant-garde de cent cinquante Cosaques et les troupes de l'électeur de Bavière firent leur jonction avec les impériaux. Autant les hussards, les pancernes et les dragons avaient fière tournure, autant les fantassins de Pologne, harassés, mal équipés, paraissaient misérables. Ces hommes n'étaient beaux que sous le feu, ou revêtus des dépouilles de l'ennemi.

A ce moment, une estafette déguisée apporte un dernier message de Staremberg. Il ne contient que ces mots: « Plus de temps à perdre. » Du côté de Vienne, les avant-postes entendent une vive fusillade, mais peu de coups de canons. C'est un mauvais indice; il laisse supposer que la résistance cesse et qu'un assaut décisif est donné. Inquiets, les généraux hésitent sur la route à suivre, les conseils se croisent, tout le monde en donne, car il faut franchir les montagnes arides et boisées du Calemberg, dont la chaîne se dresse comme une barrière formidable entre les alliés et le camp des Turcs. Sobieski ne peut comprendre l'incurie du vizir qui n'a pas songé à lui disputer le passage du

Danube, à six lieues de Vienne. Peut-être l'absence de l'ennemi cache-t-elle un piège ; ces montagnes là-bas seront semées d'embuscades et il faudra, chose redoutable, les emporter d'assaut. A la garde de Dieu ! Il rassure les officiers par ces paroles : « Un général qui, « à la tête de trois cent mille hommes, laisse construire « trois ponts à sa barbe, doit être battu. » Puis il envoie toute l'infanterie, sous la conduite de gens du pays, vers les montagnes, afin de frayer le chemin à la cavalerie.

A toute heure on amenait des Tartares qui fourrageaient dans la campagne, battaienc le pays derrière l'armée et s'emparaient des courriers. On apprit d'eux que les Turcs ne croyaient pas à l'arrivée de Sobieski. Une fois, des fantassins allemands envoyés en éclaireurs dans la montagne, s'abouchèrent avec un chef suivi d'une trentaine de cavaliers. « Que faites-vous là ? leur cria le Tartare. — Nous précédons le roi de Pologne ! — Le roi de Pologne, c'est Lubomirski ! » reprit le chef en riant, puis il tourna bride tranquillement.

Le 9 septembre, Sobieski déploya l'armée en bataille sur la rive droite du Danube : elle comptait en tout soixante-dix mille hommes, dont trente-deux mille fantassins envoyés en première ligne et seulement vingt-huit pièces de canon ! Les Polonais, plus habitués au Turc que les Allemands, prennent le poste le plus périlleux, la droite. Les bagages sont laissés le long du Danube, dans une position forte, munie de retranchements de sorte que les hommes doivent emporter leurs provisions, même la boisson ; les chevaux, privés de paille et de foin dans ce pays dévasté, n'eurent à manger qu'un maigre gazon et des feuilles d'arbre. On marcha durant trois jours avant d'atteindre les sommets du Calemberg ; en plusieurs endroits il fallut démonter l'artillerie et la porter à bras, ailleurs repousser l'attaque

des Tartares, passer la nuit sans dormir, traverser des fourrés ou escalader des pentes escarpées. A mesure qu'on se rapprochait de l'ennemi, les chefs n'osaient plus rien entreprendre sans les ordres de Sobieski. Par dix fois ils lui demandaient s'il n'avait rien à commander; les estafettes du roi de Pologne rayonnaient sur tous les sentiers de la montagne. « Le plus petit « officier ne saurait être plus souple ni plus complaisant « que ces princes ne le sont avec moi ; voilà pourquoi « nous pouvons espérer de réussir avec l'aide de Dieu, « non sans de grands efforts, » écrit Jean.

Le tonnerre du canon de Vienne, roulant d'échos en échos, dominait maintenant tous les bruits et faisait battre les cœurs. On gravit les derniers sommets sans autre encombre qu'un vent furieux, à renverser les cavaliers ; il eut singulièrement favorisé la défense des hauteurs, mais les Tartares avaient disparu. L'extrême droite atteignit la première les cimes du Calemberg, le 10, vers la fin du jour.

Un grandiose, magique et terrifiant spectacle s'offrit à ses regards. A perte de vue, le camp turc, châtoyant de couleurs pailletées d'or et adoucies par les teintes du soir, disparaissait çà et là dans les vapeurs que le vent traînait en longs voiles de gaze bleuâtre. Et, tenaille monstrueuse, ce camp serrait la pauvre ville chrétienne haletante, dont les toits élancés, les clochers rougis par le soleil couchant se haussaient au-dessus de la fumée blanche du canon, de la flamme des incendies comme pour respirer dans sa fournaise.

Le Danube impassible traversait cette scène en reflétant le ciel pur.

Un vague sentiment de terreur saisit les hommes à la pensée de la grande lutte qui se prépare. Bientôt Sobieski accourt ; sa présence dissipe les craintes et réveille l'enthousiasme de la première heure. Vienne est là devant lui, dans le lointain. — Mais les généraux

allemands se sont trompés; ils connaissaient mal le pays; au lieu d'une pente douce le long des vignobles qui devait le mener jusqu'aux faubourgs, il voit des forêts, des précipices, une nouvelle montagne qui le séparent de l'ennemi et dont personne ne lui a parlé. Son ordre de bataille, il doit à présent le changer.

C'est alors que son coup d'œil lui révéla le côté faible de l'ennemi. « Le vizir est mal campé, — dit-il à ses officiers, — cet homme est un ignorant, nous le battrons. »

Quand vint la nuit, l'éclair des batteries, le serpentement lumineux de la fusillade, l'explosion des bombes ajoutèrent leurs brusques clartés à la lueur rougeâtre des incendies. Un jour sinistre déchire incessamment les ténèbres et donne une couleur de sang au Danube. La canonnade ne cesse pas. Soudain, des raies de feu montent du haut des tours vers le ciel, c'est un appel suprême; pour y répondre, Sobieski fait préparer un bûcher sur la montagne.

A Vienne, les ouvrages avancés du point d'attaque étaient détruits, une demi-lune qui protégeait la muraille rasée, les pièces de Staremberg en partie démontées ou crevées. L'artillerie turque battait à plein fouet le corps de la place. Déjà la muraille avait plusieurs brèches d'une largeur de vingt mètres, Staremberg, à bout de ressources, fait élever des retranchements à l'entrée des rues. — La ville est ouverte.

Comme le navire faisant eau, à tous les horizons Vienne envoie ses appels de secours. La nuit, du haut des clochers, le commandant fait tirer des fusées de détresse. Encore trois jours et tout est perdu.

Le 10, au soir, un feu brille au sommet du Calemberg. — Serait-ce le secours? — Oh! comme anxieusement on attend le jour, les sentinelles attentives, les officiers, la lunette d'approche à la main!... Le soleil levant éclaire la cime du Calemberg — jamais naufragés n'a-

perçurent une voile avec plus de joie : au sommet des montagnes il y a un étincellement. Ce sont des casques, des mousquets, et puis on distingue des lances, des banderoles, les hussards, — c'est le roi de Pologne!

Tous les hommes aux remparts ! femmes et enfants, à genoux ! et tandis que Staremberg lance vers la brèche, et soldats, et bourgeois, et moines, l'évêque Colonitz entraîne sur ses pas à l'église tous ceux qui ne peuvent se battre.

A mesure que les alliés arrivent sur la montagne, le roi fixe leur position ; Lorraine et l'électeur de Saxe sont établis à l'aile gauche dans un couvent à l'entrée d'un défilé; mais une ligne de bataille étant impossible à former dans ce terrain coupé, le roi divise ses troupes comme il peut, en colonnes. En voyant cette armée s'avancer par des chemins jugés impraticables, grande est la stupeur des Turcs. Kara-Mustapha sort de son indolence et, redevenant lui-même, il conçoit un plan des plus audacieux : enlever Vienne d'un coup et refouler les alliés. C'était livrer deux batailles à la fois, seulement le moral de ses hommes est entamé par l'inaction. Les janissaires commençaient à douter de la valeur du vizir. Des prisonniers de Sobieski, relâchés à dessein, viennent dire au conseil de guerre qu'ils ont vu le roi de Pologne, qu'ils lui ont parlé turc. A cette nouvelle, les pachas effrayés proposent la levée du siège, mais le vizir indigné leur répond en ordonnant l'assaut de Vienne et l'occupation des passages du Calemberg. Il lui reste encore cent soixante-dix mille combattants sans compter les Tartares ; toutefois, pour couper la route à Sobieski, il eût fallu hérisser d'artillerie les fortifications naturelles de la montagne, et barricader les défilés. Le négligent et présomptueux Mustapha ne prit pas ces précautions ; il envoya cinquante escadrons de spahis et quelques milliers de janissaires vers le passage occupé par Lorraine et les

Saxons et foudroya la malheureuse Vienne par un terrible bombardement.

Le 12 septembre — anniversaire de Kotzim — se lève radieux comme un jour d'été. Dès l'aube, les habitants voient les colonnes descendre la montagne ; la fumée du canon, jaillissant de leurs intervalles, annonce que la bataille commence. Sobieski fait dresser ses batteries, qui d'abord tiraient de trop loin, au bout de la forêt du Calemberg, devant le centre de l'ennemi. Les spahis attaquent vivement ces positions. L'aile gauche des alliés est la première engagée. A 8 heures l'action devient générale.

La vieille église de Léopoldsberg se présente sur le passage, car on gagne du terrain. Ayant donné ses derniers ordres, le roi assiste à la messe célébrée par Aviano. Tous les chefs non encore au feu le suivent et JÉSUS-CHRIST, pour lequel ils sont armés, descend au milieu d'eux. Sobieski sert la messe, les mains croisées sur la poitrine, et après la communion qu'il reçoit avec ferveur, il arme son fils, chevalier. Le moment presse ; tous remontent à cheval. A son confesseur qui le veut suivre au combat, le roi demande de rester en prières sur la montagne; alors Marc d'Aviano élève le crucifix, bénit l'armée et s'écrie : « Au nom du Saint-Siège, je « vous annonce la victoire, si vous avez confiance en « Dieu. » — « En avant ! répond le roi, Dieu nous « assistera, puisqu'il est avec nous ! »

Jablonowski commandait la droite, et perçait droit vers le milieu du camp turc. La gauche, appuyée au Danube, était sous les ordres de Lorraine ; elle marchait sur Vienne en trois divisions presque toutes d'infanterie ; le prince de Waldeck conduisait le centre. Vingt-cinq princes allemands commandaient en sous-ordre, des gentilshommes français combattaient en simples volontaires, tous les noms illustres de l'empire étaient là et le roi de Pologne remplaçait l'empereur.

Les divisions en désordre s'attendent pour rétablir leurs lignes, l'artillerie envoyant ses volées de tous les points dominants. Les spahis, tantôt à pied, tantôt à cheval, résistent avec vigueur, taillent en pièces un corps de dragons engagé trop avant, mais ne peuvent se maintenir. A 10 heures, les alliés sont dans la plaine.

Là-bas, c'est l'assaut, un assaut furieux des janissaires, repoussé avec l'énergie du désespoir. Tout ce qui peut porter une arme ou des munitions, ou de l'eau, tout Vienne est sur la brèche.

Midi. Les alliés font halte et mangent rapidement leurs dernières provisions sans rompre les rangs. Sobieski, accompagné de son fils, parcourt les lignes, parlant à chaque régiment la langue de son pays, souriant à ses Polonais, acclamé de tous. Il montait un cheval alezan, portait le costume national bleu de ciel et se faisait précéder d'un écuyer et d'un enseigne à la lance empanachée. Le prince Jacques, « Fanfan » comme il l'appelait familièrement, avait l'armure des hussards et venait de faire ses preuves.

Le grand-vizir s'était obstiné à douter de la présence du roi parmi les Impériaux, mais le khan des Tartares ayant reconnu les hussards de la garde royale, Mustapha fut pris d'inquiétude. Ses assauts réitérés demeuraient infructueux, malgré la bombe, malgré la mine. La Vierge qui foule aux pieds le croissant soutenait les Viennois.

Rassemblant alors toutes ses forces, le vizir fait occuper solidement les villages situés en avant de son camp.

Le combat, un moment suspendu, s'engage de nouveau ; l'emportement d'une charge de hussards, arrivant d'un trait jusqu'au plus épais de l'armée turque, compromet la journée ; ils sont coupés et cernés; en vain le roi les fait secourir par ses dragons et les Bavarois, lui-même doit intervenir avec sa réserve ; les Musulmans sont repoussés, toutefois leur recul

semble avoir pour objet la formation d'une nouvelle ligne de bataille défendue par un profond ravin qui longe les glacis du camp. A la hâte Mustapha fortifie quelques mamelons, garnit tout son front d'une formidable artillerie, reploie un peu en arrière ses deux ailes, en profitant de tous les accidents du terrain et se place au centre qu'il croit le plus menacé. Sobieski, lui aussi, s'est porté au centre de son armée, sur les villages enlevés les uns après les autres ; il balaie les Tartares vers les montagnes en leur envoyant la cavalerie de Jablonowski, et réserve Lorraine avec quarante mille Allemands le long du Danube, pour l'appuyer ou couvrir sa retraite en cas de malheur.

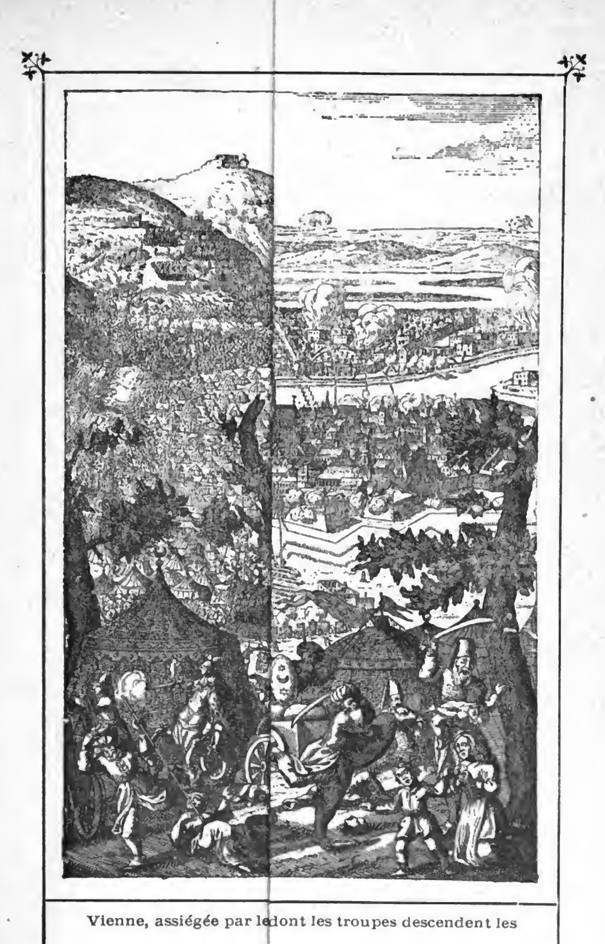
La Croix et le croissant vont livrer le combat suprême. Jean veut ménager ses forces pour ce choc terrible; ses troupes sont épuisées, hommes et chevaux dévorés par la soif, et cinq heures sonnent aux clochers de Vienne. Il va remettre l'attaque au lendemain. Tout à coup, vers le sud il aperçoit un long nuage de poussière dorée par le soleil, et des files de chameaux qui vont se perdant à l'horizon sur les chemins de la Hongrie. Pas de doute, l'ennemi commence la retraite !

Aussitôt, il fait donner. Et c'est qu'en effet la consternation régnait parmi les Turcs. Kara-Mustapha crut les encourager en affectant une assurance folle, bien plus propre à exaspérer le soldat qu'à l'affermir ; quittant son cheval bardé d'or, il va prendre le café dans un riche pavillon de soie, dressé en face de l'ennemi. Au même instant il entend ronfler les boulets. D'un point très exposé, le roi de Pologne a fait diriger trois pièces vers cette tente magnifique en promettant 50 écus par volée. On tire jusqu'à l'arrivée de l'infanterie, qui s'empare d'une forte position où Konski place rapidement une batterie. Les Turcs fléchissent. Kara-Mustapha dégarnit sa droite pour soutenir son centre en désordre. « Ce sont des gens

perdus ! » s'écrie Sobieski, et il ordonne à Lorraine d'attaquer brusquement en obliquant à droite tandis qu'il lance toute sa cavalerie sur le centre. Tartares et spahis ont aperçu Jean. « Par Allah, — dit le khan au vizir, — le roi est avec eux ! »

Alors les hussards et les pancernes renouvellent le fait épique de Kotzim. Conduits par le prince Alexandre, les palatins et les sénateurs, au cri national : « Dieu avec la Pologne ! » l'éperon au flanc, en colonne par triple escadron, ils s'ébranlent. Le ravin est devant eux, — un large ravin où l'infanterie hésiterait — ils le descendent et, comme une vague bondissant au-dessus de ses digues, ils le remontent; tête baissée ils s'enfoncent dans l'armée turque ; les lances volent en éclats ; les éclairs du sabre sillonnent les nuages de fumée et de poussière. Un large chemin s'ouvre derrière eux, semé de canons abandonnés, de musulmans bousculés, ou blessés, ou tués, ou fuyants. Cavalerie, infanterie, spahis et janissaires n'osent les attendre de pied ferme. Cinq pachas morts sont à terre, l'armée turque est coupée en deux. Lorraine et Waldeck ont tourné l'ennemi. Ce mouvement détermine la fuite. En vain le vizir, pleurant de désespoir et de crainte, veut rallier les siens. « Je vous disais bien qu'il n'y « avait qu'à nous en aller devant le roi de Pologne, » lui reprochait le khan. Alors Kara-Mustapha embrasse ses deux fils et se sauve, en donnant l'ordre de massacrer les femmes, les enfants, les prisonniers, jusqu'aux animaux de sa ménagerie.

Seuls, les janissaires tiennent encore. Sobieski passe le ravin sous leur feu, les disperse avec le reste de ses troupes, prend possession du camp bouleversé et arrive le premier au sérail du grand-vizir. Il n'y trouve qu'un esclave qui lui présente le cheval de son maître et un étrier d'or. Les soldats se voient tout à coup au milieu de richesses inouïes, mais le roi défendit, sous



Vienne, assiégée par le dont les troupes descendent les

peine de mort, de quitter les rangs. Une nuit d'orage approchait; elle pouvait favoriser le retour offensif de l'ennemi. Lorraine se porte sur la brèche de Vienne, et le prince de Bade attaque les tranchées où les janissaires résistaient encore. Ils furent taillés en pièces. Le canon fait silence. Vienne est sauvée!

La nuit se passa dans une solennelle anxiété. Avait-on remporté cette immense victoire? Au loin, la lueur des incendies signalait la retraite des Tartares et des Turcs. Sobieski avait passé quatorze heures à cheval; accablé cette fois de fatigue, il s'endormit au pied d'un arbre.

Le jour se leva sur un terrible et grand spectacle: depuis les montagnes jusqu'aux murs de Vienne encore fumante vingt-cinq mille hommes, dont trois à quatre mille Impériaux, gisaient sur le sol; la fleur de la noblesse polonaise avait péri, trois cents bouches à feu restaient aux vainqueurs, et parmi elles la Pologne découvrit avec émotion les canons de Kobilta, marqués aux armes du roi Sigismond. Le petit-fils de Zolkiewski venait d'exécuter le testament du grand-hetman, adressé aux rois de Pologne.

Une partie du camp était détruite, mais cent vingt mille tentes restaient debout. Le pillage commença; la richesse du butin dépassa toute attente. On prit tant de poudre que les soldats s'amusèrent à en faire sauter pour une valeur de deux millions. Les armes de prix, les pierreries se vendirent à Vienne au prix de quelques florins, ainsi que les bœufs et les chameaux dont on ne savait que faire. Mais partout on heurtait les cadavres de trente mille captifs, hommes, femmes et enfants, massacrés au départ de l'Infidèle. Sobieski fit poursuivre l'ennemi par sa cavalerie légère; elle ne put l'atteindre; en une journée Kara-Mustapha avait fui jusqu'à Raab.

Le 13 septembre, Jean Sobieski fit son entrée à

Au milieu est écrit deux fois لا اله الا الله محمد رسول الله. Il n'y a de Dieu que le vrai Dieu et Mahomet est son prophète.

Autour se trouve inscrit le commencement du ch. 48 du Coran.

انا فتحنا لك فتحا مبينا * ليغفر لك الله ما تقدم من ذنبك وما تأخر ويتم نعمته عليك ويهديك صراطا مستقيما
وينصرك الله نصرا عزيزا * هو الذى انزل السكينة فى قلوب المؤمنين ليزدادوا ايمانا مع ايمانهم ولله

Étendard de Mahomet,
envoyé au Pape Innocent XI, par Sobieski.

Vienne, par la brèche. Lorraine et tous les princes se jetèrent dans ses bras ; généraux, officiers, soldats, la foule lui baisait les mains, les pieds, les habits, le fourreau de son sabre ; tous l'appelaient sauveur, brave roi, et les Viennois ajoutaient en l'acclamant : « Pourquoi n'est-il pas notre maître ? » L'admiration, la reconnaissance se répandaient en sanglots autour de cet homme, dont l'antiquité eût fait un dieu. Formulant l'enthousiasme du monde chrétien, un prêtre s'écria avec un à-propos sublime : « *Fuit homo missus a Deo, cui nomen erat Johannes.* »

Au milieu des décombres brûlants, le roi se dirigea vers une église ; on le suivit. Nul n'avait songé aux apprêts d'un service religieux, et combien l'élan des âmes chrétiennes y suppléait! Puis on entraîna le vainqueur à la cathédrale, criblée par le canon, pour assister aux pompes d'un *Te Deum.* Là, Sobieski se jeta la face contre terre et demeura prosterné tout le temps de la cérémonie. Que pouvait-il faire de plus, lui qui, au fort de l'action, avait prononcé ce verset du psaume en regardant le ciel : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam !*

Après un extrême dénûment, Vienne était encombrée de trésors et de vivres. L'évêque Colonitz recueillit six cents enfants musulmans épargnés ou bien oubliés dans le massacre ; il les nourrit et les éleva à ses frais. Parmi les étendards turcs, le roi avait saisi dans la tente du vizir le grand symbole de l'islamisme, — le drapeau du Prophète. — Il l'envoya au pape avec une lettre où se trouvait ces mots de César, traduits par un guerrier chrétien : « Je suis venu, j'ai vu, Dieu seul a vaincu. » Innocent XI fondit en larmes en lisant le récit de la bataille et tomba à genoux aux pieds du crucifix [1].

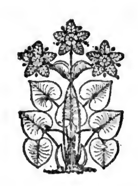
1. Innocent XI, persuadé que c'était singulièrement à la protection spéciale de la Ste Vierge qu'on devait cette victoire, ordonna qu'en recon-

Par toute l'Italie, le nom de Sobieski vola de bouche en bouche. L'envoyé du roi de Pologne, Talenti, porteur de l'étendard vert brodé d'inscriptions et de croissants d'or, fut reçu comme un triomphateur. Le monde entier tressaillit. Même les états protestants célébrèrent la victoire de Vienne; en Suède, en Angleterre, comme en Espagne, des fêtes publiques eurent lieu en l'honneur du sauveur de la chrétienté. Tous les souverains lui écrivirent — sauf un seul, qui avait profité des malheurs de l'empire pour lancer une armée à la conquête facile des Pays-Bas autrichiens, sans déclaration de guerre, sans autre motif que la jalousie. C'était le roi très chrétien, le roi-soleil éclipsé par la gloire de Sobieski.

Grande fut la colère de l'Europe en apprenant cet acte de brigandage. Jean III se chargea de donner une leçon à Louis XIV ; « des tentes du vizir », il lui écrivit pour l'instruire de la victoire « *comme fils aîné de l'Église et roi très chrétien* ». Louis ne lui répondit pas, mais il fit imprimer dans les journaux de France que « les Turcs avaient levé le siège avant que d'être « attaqués, seulement parce que l'on disait que le roi « de Pologne devait combattre en personne ». On ne pouvait être plus flatteur envers Sobieski.

---

naissance d'un si grand bienfait, la fête du St Nom de Marie se célébrerait désormais universellement dans toute l'Église, et fixa cette fête au dimanche qui se trouve dans l'octave de la Nativité. — CROISET, *Année Sainte.*



Chapitre dix-neuvième.

LA CAMPAGNE DE HONGRIE. — Entrevue de Sobieski et de l'empereur. — Ingratitude de la Cour de Vienne. — Marche sur la Hongrie. — Défaite de Sobieski à Parkan. — Victoire de Parkan. — Prise de Gran. — Les Polonais refusent d'avancer. — Retour en Pologne. — Chagrins de Sobieski.

LORSQUE le triste empereur Léopold eut appris les hommages que recevait son sauveur, il ne voulut point le rencontrer dans sa capitale. Dès le premier jour, l'orgueil, la dignité blessée, la honte chassèrent de son cœur la reconnaissance. Cependant il craignait, en froissant le roi, de l'éloigner alors qu'il en avait besoin pour ressaisir la Hongrie. Il tint conseil, et posa cette question : « Comment faut-il recevoir un roi électif? » — « A bras ouverts s'il a sauvé l'empire ! » répondit le généreux Lorraine. Léopold ne l'entendait pas ainsi ; il consentait bien à remercier Sobieski, mais sans lui faire trop honneur. Au courant de ces misères, le roi prit en pitié l'empereur ; il se retira de Vienne en décidant que l'entrevue aurait lieu à cheval, lui devant le front de son armée, l'empereur sortant de sa capitale. On se rencontra de cette façon ; Léopold salua « assez poliment », Sobieski rendit le salut. L'empereur le complimenta avec embarras et se tut. Jean lui présenta son fils à qui la main d'une archiduchesse était promise ; l'empereur ne daigna pas mettre la main au chapeau, ainsi pour les hetmans, les palatins, les sénateurs. Alors le roi, piqué, reprit : « Mon cousin, je ne suis « pas fâché de vous avoir rendu ce petit service... Si « vous désirez voir mon armée, mes généraux vous la « montreront. »

Et il tourna bride. L'empereur, accompagné de Jablonowski, passa la revue des troupes; elles ne purent dissimuler leur surprise et leur colère. Deux jours après, le prince Jacques reçut de Léopold une épée d'honneur et des excuses.

L'ingratitude de la Cour de Vienne allait grandissant. L'empereur se vengeait de sa poltronnerie sur les Polonais, qui l'avaient insulté au jour de la revue; on finit par leur refuser les vivres, les fourrages, les secours pour les blessés et jusqu'aux cimetières de la ville pour enterrer leurs morts, on contestait à Sobieski son butin, l'empereur réclama tous les canons turcs, si bien que le roi de Pologne écrivait à sa femme: « Il y « a de quoi gémir... de voir périr notre armée sous « les coups de ceux qui nous doivent tout... Nous « sommes ici comme les Hébreux sur les rives de « l'Euphrate... »

La jalousie de l'empereur ne traitait pas mieux les alliés. Plusieurs princes rentrèrent précipitamment dans leurs états. Lorraine n'eut pas de récompense. Certes, Jean III ne manquait pas de motifs pour prêter l'oreille aux vœux de son armée qui demandait hautement le retour en Pologne, mais, esclave de la foi jurée, il allégua ses serments et marcha sur la Hongrie entraînant avec lui le duc de Lorraine.

Kara-Mustapha, réfugié à Bude, sauva sa tête en faisant couper celles de tous les pachas coupables d'opposition à ses plans téméraires, puis il réorganisa l'armée ottomane et voulut au moins conserver la Hongrie. Sobieski, déjà sur le Danube, se plaignait de la lenteur des Impériaux; un homme comprenait ses angoisses,et nouveau Pierre l'Ermite, parcourait Vienne en prêchant la guerre aux Infidèles; c'était Marc d'Aviano. Finalement, le conseil aulique se décida à laisser partir Lorraine; ses hésitations venaient du regret de l'empereur d'avoir promis la Hongrie au roi

de Pologne, il craignait des victoires dont il ne pouvait se passer. L'armée impériale rejoignit Jean le 2 octobre, sur la rive gauche du Danube.

Les fatigues, la chaleur, l'infection des cadavres répandaient la fièvre et la dyssenterie parmi les Polonais ; à chaque étape ils laissaient des malades, des morts, des déserteurs ; nombre de gentilshommes, dégoûtés de cette campagne, firent défection. Sobieski néanmoins avançait ; on rencontra une cinquantaine de janissaires échappés de Vienne qui se défendaient dans un vieux château, ils refusèrent de se rendre et ne déposèrent les armes qu'à la vue du roi de Pologne.

Le sultan avait enjoint à Kara-Mustapha de réparer ses revers, sous peine de mort. Des troupes fraîches, tirées des garnisons hongroises, venaient d'arriver au camp du vizir; il se porta en avant et occupa la ville de Gran ainsi qu'une tête de pont sur le Danube, nommée Parkan.

Le 7 octobre fut une journée terrible pour les Polonais et leur roi. Pour la première fois, le grand Sobieski, « le lion invincible » est vaincu et contraint de prendre la fuite. La cavalerie polonaise, commandée par le roi, précédait les Impériaux, d'une étape. Sobieski laissait en arrière son infanterie et ses canons. A la descente des hauteurs boisées qui mènent au fort de Parkan, l'avant-garde, marchant sans nulle précaution, se trouve tout à coup en face d'une armée turque rangée en bataille ou embusquée dans les bruyères. Assaillie, elle se défend, et le palatin envoie demander secours au roi, sans le renseigner sur les forces ennemies; bientôt l'avant-garde se replie en déroute, poursuivie par les spahis. Le roi n'a que cinq mille hommes: rapidement il les range en bataille, mais les dragons refusent de mettre pied à terre pour remplacer l'infanterie et les spahis tombent avec furie sur l'aile de Jablonowski. Estafettes sur estafettes sont envoyées

à Lorraine, à Konski. Hussards, dragons, pancernes, accablés sous le nombre, luttent d'abord avec énergie, repoussent plusieurs fois la charge, puis mêlés, rompus, débordés, ils cèdent. Sobieski, payant de sa personne, les ramène, mais au moment où il rétablit sa droite par un changement de front, il s'aperçoit que les escadrons de gauche se débandent et fuient. La terreur fond sur les âmes ; les hussards menacent de mort Jablonowski parce qu'il essaie de les retenir ; et le roi lui-même, furieux et désespéré, se sent entraîner dans une course affolée à travers vignobles, bois et ravins. Toute la cavalerie turque, enivrée d'enthousiasme et de vengeance, est déchaînée sur eux; les chevaux se heurtent, s'abattent aux descentes. Chaque homme atteint a la tête coupée. La chute, c'est la mort. Des palatins offrent une fortune à qui les sauvera; ils jettent leurs terribles lances, ces hussards de Kotzim et de Vienne. Le roi de Pologne est bien vite reconnu ; les spahis le serrent de près, aux cris de « Allah! Illalah!.. » deux cavaliers l'atteignent, lèvent le cimeterre — quand un dragon leur barre le chemin, tue l'un de son pistolet, blesse l'autre d'un coup de sabre et est tué lui-même.

Le roi reprend de l'avance; plus tard il pleura la mort de ce brave et fit célébrer des messes à son intention. Sa plus grande douleur fut d'être séparé de son fils; il le croyait massacré. Jacques fut sauvé par un gentilhomme français. Enfin, épuisé, souffrant de son embonpoint, meurtri par le frottement des armures et des sabretaches, soutenu sur son cheval par le grand-écuyer et un Lithuanien qui couraient en présentant la gueule du pistolet aux spahis, Sobieski, après plusieurs heures de course, tomba sans connaissance au milieu des renforts de Konski et de Lorraine. Ses généraux consternés, mais heureux de le trouver en vie, s'empressaient autour de lui. « Messieurs, — dit-il en reprenant ses sens et après s'être informé de



BATA

A. Château et forteresse de Gran. — B. La ville d'eau. — C. Ville de Raizepelle. — I. Parkan. — K. L'armée des Chrétiens. — L. L'armée des Turcs. — M. Q. Le Danube. — R. Ile Siget. — S. Eaux thermales. — T. Le Gran (rivière). —

son fils, — j'ai été battu et bien battu, mais il faut s'oc-
« cuper de la revanche. »

« Chose bizarre — écrit-il dans ses lettres, — lorsque « nous marchions à l'ennemi, un chien noir, sans oreilles « était constamment devant nous, sans qu'il fût pos- « sible de le chasser. »

A la nouvelle de sa victoire, Mustapha mit en ligne tous ses Ottomans, s'assura des quarante mille Hongrois de Teckély, et ordonna aux Tartares de couper la retraite aux Chrétiens. Jamais l'armée turque ravivée ne montra tant d'audace et d'entrain. La nuit, elle passa le Danube appuyant sa droite aux gorges des montagnes par où l'on attendait Teckély, sa gauche au fort de Parkan; trois colonnes, protégées par des hauteurs, se tenaient en réserve. Jean avait encore quarante mille hommes de toute nation. Le 9 octobre, sa droite — qu'il commandait en personne — marcha sur Parkan, Lorraine et Staremberg avaient le centre, Jablonowski la gauche. Le choc fut effroyable. Même ardeur des deux côtés : les Turcs débordent Jablonowski et manœuvrent pour l'envelopper; mais leur droite trop engagée, est coupée, cernée, taillée en pièces, et le pacha qui la commande démonté ; quarante spahis mettent pied à terre et périssent tous en le défendant. Sobieski après avoir dérobé sa marche derrière les plis de terrain, apparaît tout à coup. Cette fois, rien ne peut rompre les hussards. Un mouvement des Turcs pour s'appuyer au fort inspire à Lorraine de concentrer son artillerie sur ce point; leurs masses un moment foudroyées reprennent l'offensive avec le courage du désespoir et, sans la valeur de quelques gentilshommes français, Sobieski n'eût pu reformer ses lignes déjà rompues et en déroute. Lorraine et Jablonowski opèrent alors une conversion à droite, refoulant les Turcs vers le pont. A coups de canon,

Lorraine coupe ce pont, encombré de monde, de sorte qu'une partie des musulmans est précipitée dans le fleuve, se noie ou passe à la nage, sous le feu. Les Polonais ne firent pas quartier; l'ennemi perdit 15,000 hommes. Sur les montagnes apparut en ce moment Teckély, sa femme, une héroïne, à cheval à côté de lui, mais il ne voulut pas combattre le roi de Pologne. Sobieski aimait en ce fier soldat, le défenseur de l'indépendance magyare; il eût désiré sauver la Hongrie du joug musulman sans la rendre aux Hapsbourg. Teckély se retira sans faire d'ouvertures.

Lorraine proposa d'attaquer Gran, la ville sainte des Hongrois; les Turcs l'occupaient depuis cent quarante ans et l'avaient fortifiée. Comme il fallait pour en faire le siège passer le Danube; une seconde fois, les Polonais se récrièrent. « Il faudrait,— écrivait Sobieski, — les ramener tout droit en Pologne du côté « de la mauvaise bière et des fours enfumés qu'ils pré- « fèrent aux beaux palais et au vin de Tokaï. »

A défaut des Polonais, les Allemands bombardèrent la place. Les Turcs, étonnés de devoir se défendre, eux qui depuis trois siècles étaient envahisseurs, crurent la fin du monde imminente. Le jugement dernier arrivera, une fois que les Chrétiens l'emporteront sur les Turcs et les subjugueront, — disent leurs livres sacrés. Ils capitulèrent. — C'était écrit.

La bataille de Parkan — plus importante que celle de Vienne, au dire de Sobieski — et la reddition de Gran, soumirent plusieurs comtés. Jean restitua au culte catholique la vieille cathédrale où l'on couronnait les successeurs de saint Étienne.

L'hiver commençait à rendre les chemins impraticables; l'armée murmura. Le roi voulut marcher sur Bude; ses hommes refusèrent de le suivre. Jablonowski lui-même se laissa gagner par le mécontente-



ment, et osa parler de confédération. Du reste, Lorraine voyait partir tous ses auxiliaires et la mauvaise saison allait suspendre les opérations. Jean déclara la campagne terminée. Au moment où il retournait dans ses états, l'armée de Lithuanie arrivait au secours de Vienne, pillant et dévastant la Moravie sur son passage. Cette armée retardataire lui causa bien des déboires. Le comte Teckély, exaspéré de voir ses conventions avec le roi méprisées par les Lithuaniens, usa de représailles; il souleva le pays contre les Polonais et ils durent regagner la frontière au milieu d'un peuple qui les traquait comme des loups.

Le 17 décembre, Sobieski revit son royaume, à Lubowla, dans les Carpathes. Des chagrins l'attendaient sur le sol de la patrie; son ami, le vaillant Jablonowski, le quitta brusquement sans prendre congé de lui, et la reine, avertie pourtant de son arrivée, n'était pas là pour le recevoir. Elle vint six jours après, sans se presser — et cependant, Sobieski avait pris sur ses nuits pour écrire à Marie-Casimire de longues lettres, datées de toutes les étapes et empreintes de tendresse.





Chapitre vingtième.

L'ÉPREUVE. — Nouvelles invasions et nouvelle tactique des Turcs.— La Pologne à son apogée.— Troubles intérieurs. — Défaite de Jablonowski. — Chagrins et grandeur d'âme du roi. — Campagne et retraite de Moldavie.— Divisions intestines. — Divisions dans la famille royale. — Conspirations. — Douleur du roi.

JEAN III comblé de gloire, mais accablé d'ingratitude et trahi dans ses affections, fit son entrée à Cracovie, à la Noël. La Pologne le portait aux nues ; il venait de donner un tel prestige à ce pays que toutes les puissances briguèrent son alliance. Cent ans après, la Pologne ne trouvera plus même un roi.

Kara-Mustapha, de retour à Constantinople, fut étranglé par ordre du sultan, et cent mille Ottomans reparurent en Podolie pour venger les désastres de Vienne et de Parkan.

En vain l'armée impériale assiégeait-elle Bude ; il lui manquait son chef d'autrefois, terreur du croissant. Sobieski, comme de raison, s'en revenait mécontent de l'empereur ; il le lui montra en refusant la Toison d'or pour son fils.

Tandis que les Turcs tenaient Lorraine en échec, ils avaient adopté une nouvelle tactique en Pologne : refuser constamment le combat, pour empêcher le roi de vaincre. Sobieski, fatigué d'une campagne contre un ennemi introuvable, bâtit une forteresse en face de Kaminiek, s'amusa à quelques prouesses devant cette place imprenable, puis se retira à Zolkiew. Durant cette expédition, l'insoumission de Jablonowski l'avait très affecté. Il s'en consola au sein d'une cour qui

devint la plus brillante de l'Europe : les nations lui envoyaient comme ambassadeurs leurs hommes illustres, et les grands noms de France venaient lui offrir leur épée, pour apprendre à l'école de ce maître, l'art de la guerre.

Deux ans à peine s'étaient écoulés depuis la délivrance de Vienne, et déjà ce peuple mobile se fatiguait même de la gloire. Toujours il était question du roi, disait-on, jamais de ses hetmans dont la couronne usurpait les droits. Jablonowski se laissa gagner par les factions. Un Paz, celui qui blessa Jean autrefois en duel, s'oublia jusqu'à le menacer en pleine diète ; le roi mit la main sur son sabre, mais il se contint ; sa tristesse éteignait l'explosion de sa colère ; depuis longtemps il prévoyait les déchirements de sa patrie.

Comme il fallait un motif aux mécontents, ils redemandèrent Kaminiek à celui qui tant de fois sauva la Pologne et qui venait de délivrer la chrétienté. Déjà malade, il ne put prendre le commandement des troupes mises sur pied par la diète. Jablonowski s'empressa de se mettre à la tête de l'armée, plus belle et plus nombreuse que jamais depuis Vienne. Soliman courut protéger Kaminiek et cette fois ne refusa point la bataille ; elle fut fatale aux Polonais ; malgré leurs prodiges de valeur et l'héroïsme de Konski, Soliman les écrasa. Jablonowski dut son salut à la forêt de Bukovine. Il laissait aux mains des Turcs son artillerie, ses bagages, le tiers de ses hommes. A son retour, il n'osa point se présenter à Zolkiew. Frappé au cœur, le roi révéla toute sa générosité dans cette lettre à son ancien ami : « Les nombreuses obligations que je « vous ai, Monsieur le grand-hetman, et l'affecion qui « me lie à vous, me font apercevoir votre longue « absence et remarquer avec douleur l'indifférence que « vous me témoignez. Que je l'aie méritée ou non. « venez promptement dissiper le nuage qui a couvert

« notre intime amitié, et croyez que votre présence « sera plus efficace pour mon prompt rétablissement, « que tout l'art des médecins dont je suis entouré. »

L'âme de Jean III était trop grande, ses pensées trop hautes pour descendre à la vengeance, même à la petitesse des calculs politiques. Il oublia les torts de Louis XIV et de l'empereur et plus grand que ces monarques, il leur offrit son épée quand ils en eurent besoin contre l'ennemi du nom chrétien. Son génie rêvait encore la formation d'un empire byzantin-slave avec une république grecque. Sobieski crut marcher vers ce but, lorsqu'en juillet 1687, après une alliance contractée avec l'Autriche, il prit le chemin du Danube (1). Mais un autre reprendra l'idée de Jean, sur les ruines de la Pologne ! — Ce sera Pierre le Grand.

En passant près de Kobilta, on rencontra des crânes et des ossements desséchés, des débris d'armures rouillées, épars dans la steppe. Sous les fleurs, dans le silence des solitudes, ces os depuis soixante ans, s'en vont en poussière. C'est là que le vieux Zolkiewski et ses compagnons apprirent à leurs frères de Pologne « comment on meurt pour la patrie ».

Dans ce glorieux cimetière, le vengeur de Kobilta fait dresser un autel, et devant l'armée à genoux, un aumônier célèbre la messe des morts. — Les troupes poursuivirent leur marche, en proie à des pressentiments funèbres qui se vérifièrent. Ce fut une campagne d'abord brillante puis malheureuse : les Moldo-Valaques trahirent une cause qui était pourtant la leur. Harcelé par deux cent mille Tartares et Turcs, Sobieski dut battre

1. Lorraine et l'électeur de Bavière, commandant soixante-douze mille hommes, venaient enfin de reprendre Buda-Pesth, le 2 décembre 1686, après sept mois d'attaque et une lutte acharnée, où Abdi-Pacha fut tué à la tête des janissaires au nombre de seize mille seulement. Une armée de quatre-vingts mille Turcs essaya en vain de débloquer la place.

en retraite sous un soleil brûlant, dans un désert sans eau, à travers l'incendie des herbes et des joncs allumé par le Tartare. Il fallut étouffer les flammes sous la pression des cuirasses fixées au bout des lances.

C'est ainsi qu'on marcha durant de longs jours sans espoir même de combattre, effroyable retraite que seul pouvait diriger le petit-fils de Zolkiewski.

L'année suivante, s'ouvrit la diète de Grodno ; elle révéla la dissolution du pays : Lithuaniens d'un côté, parti français de l'autre, parti de la paix, parti de la guerre, parti de Sapieha contre les Paz, parti de Jablonowski contre le roi. La diète fut rompue et Jean III, à qui l'on refusa les levées et les subsides, se trouva désarmé pendant un an. Nation insensée, qui s'offrait elle-même à la conquête!

Les chagrins de Sobieski s'accrurent ; l'empereur fit manquer le mariage du prince Jacques avec la princesse Radziwill, en poussant celle-ci à une odieuse perfidie. Marie Casimire, toujours intrigante, jalouse, emportée, même avare, troublait l'État, aussi bien que son intérieur. Ses enfants se haïssaient, et par la faute de leur mère. Dans les journaux qui rendaient compte à l'Europe de la campagne de Vienne, elle avait osé substituer le nom de son fils Alexandre âgé de huit ans, à celui de Jacques qu'elle détestait.

Et de toutes ces peines, la plus amère au cœur du roi lui vint de sa patrie. Il la voyait sombrer. La nécessité d'une dynastie s'imposait, et la Pologne aurait-elle refusé à Sobieski ce qu'elle avait reconnu dans l'élection des Jagellons et des Wasas ?

Il ne douta point d'arriver par son ascendant à la réforme des constitutions polonaises ; du reste, ses fils jouissaient déjà de tous les privilèges qu'on accorde en Europe aux héritiers du trône. Il mûrit son projet dynastique et résolut d'en parler à la diète.

C'était compter sans le cabinet de Vienne : le but

de l'Autriche n'est-il pas d'englober une part de la Pologne ? Dès lors l'intérêt machiavélique des Hapsbourg favorisera la divison de ce pays par le maintien de la royauté élective. Et l'aveugle parti de France s'unit aux stipendiés de l'empereur contre la succession au trône, contre la Pologne défendue par son roi. Le primat lui-même intervint ; il demanda formellement au roi de renoncer à des entreprises qui allaient révolutionner un pays cher à la chrétienté. Sobieski abandonna l'avenir de sa maison à la reconnaissance des Polonais et à Dieu, et, pour apaiser les esprits, il éloigna le prince Jacques. Néanmoins, la diète fut rompue ; on organisait l'opposition contre le roi. Au sénat, le feu se ralluma ; ceux qui avaient combattu sous ses ordres depuis Kotzim, s'élevèrent contre lui. Le gendre de Jablonowski insulta la reine. Jean fut traité de tyran, de despote, de destructeur de la liberté, enfin… d'en. nemi de la patrie ! De ceux qui osaient lui parler ainsi, plusieurs lui devaient la fortune, tous la gloire. Ce qui se passa dans l'âme du roi se traduisit dans ces paroles :

« Celui-là connaissait bien les peines de l'âme qui a « dit que les grandes douleurs sont muettes… L'univers « même se taira en contemplant nous et nos conseils ! « Quand tout ce qui a vie tient de la nature l'instinct « de conservation, et des armes pour se défendre, « nous seuls, nous nous détruisons, non parce qu'une « force supérieure nous y pousse, mais par délire, par « besoin de nous nuire à nous-mêmes. Quelle sera un « jour la morne surprise de la postérité de voir que du « faîte de tant de gloire, quand le nom polonais rem- « plissait l'univers, nous ayons laissé notre patrie tom- « ber en ruines pour jamais ! Car j'ai bien su vous « gagner çà et là quelques batailles, mais je me recon- « nais destitué de tout moyen de salut. Il ne me reste « plus qu'à m'en remettre, non pas à la destinée, car je

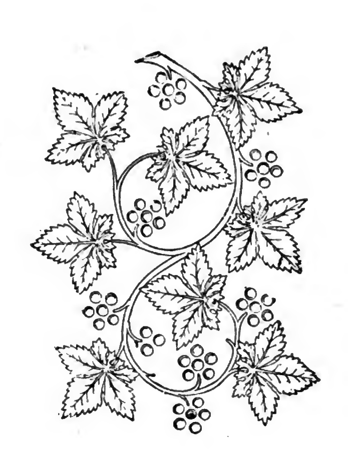
« suis chrétien, mais au Dieu grand et fort, de l'avenir « de ma patrie bien-aimée.

« Il est vrai que, s'adressant à moi, on a dit qu'il y « avait un remède aux maux de la république : ce « serait que le roi ne fît point divorce avec la liberté, « et la restituât... L'a-t-il donc ravie? Sénateurs, cette « liberté sainte dans laquelle je suis né, dans laquelle « j'ai grandi, repose sur la foi de mes serments, et je « ne suis pas un parjure. Je lui ai voué ma vie : dès « mon jeune âge, le sang de tous les miens m'apprit à « fonder ma gloire sur ce dévouement. Qu'il aille, celui « qui en doute, visiter les tombeaux de mes ancêtres : « qu'il suive la route qu'ils me frayaient vers l'immor- « talité. Il connaîtra, à la trace de leur sang, le chemin « du pays des Tartares et des déserts de la Valaquie. « Il entendra sortir des entrailles de la terre et de « dessous le marbre glacé, des voix criant : Qu'on « apprenne de moi qu'il est beau et doux de mourir « pour la patrie ! Je pourrais invoquer les souvenirs « de mon père, la gloire qu'il eut d'être appelé quatre « fois à présider les comices dans ce sanctuaire de nos « lois, et le nom de bouclier de la liberté qu'il mérita...... « Croyez-moi, toute cette éloquence tribunitienne serait « mieux employée contre ceux-là qui, par leurs désor- « dres, appellent sur notre patrie le cri du prophète, que « je crois, hélas ! entendre déjà retentir au-dessus de « nos têtes : Encore quarante jours, et Ninive sera « détruite ! »

Il proteste ensuite de son respect pour la liberté et finit par ces mots : « Je continuerai d'immoler ma vie « aux intérêts de la religion et de la république, espérant « que Dieu ne refusera pas ses miséricordes à qui ne « refusa jamais de donner ses jours pour son peuple. »

Sa voix se perdit dans les sanglots ; à ces accents, à cette vue, tous fondirent en larmes; le primat se jeta aux pieds du trône au nom de la patrie reconnaissante;

on vota par acclamation les demandes d'impôts qu'on refusait une heure auparavant. Jean avait retrouvé ses généreux Polonais « qui valaient mieux que leurs institutions » disait-il; néanmoins il ne se fit pas illusion et, renonçant à corriger la noblesse, il porta sa sollicitude vers le commerce et l'industrie, entièrement aux mains des Juifs, par défaut de bourgeoisie nationale. A cet effet, il fit un traité avec la Hollande.





DERNIÈRES ANNÉES DE RÈGNE. — Troubles de la Diète.—Sobieski veut abdiquer. — Mariage du prince Jacques. — Dernière campagne et nouveaux chagrins. — Vie nomade du roi. — Invasion. — Paix. — Maladie du roi. — Sa mort. — Mission de Sobieski et de la Pologne.

L'ANNÉE suivante, la diète se ressentit des paroles émues de son roi ; elle fut calme. Cependant le mauvais génie de la nation, la cour impériale, veillait. Sous son influence, des complots se reformèrent ; on n'accusa plus le roi de despotisme, on le traita de banquier hollandais et de marchand, et ses efforts pour le bien-être matériel du pays furent dénaturés dans d'odieuses caricatures.

En 1689, la diète devient tellement orageuse qu'un évêque est souffleté, le sang répandu, l'interdit lancé pendant trois jours sur la Pologne, par le primat. Les Sapieha perdent une lettre par laquelle on apprend qu'ils ont reçu soixante mille florins pour rompre les débats, et, loin d'en rougir, ils en rient.

Enfin le roi dégoûté, malade, impuissant, voulut abdiquer. A cette nouvelle, l'épouvante saisit la Pologne. Il semblait que le soleil allait se retirer de son ciel nuageux. Jean se résigna à conserver le pouvoir.

Peu après l'empereur, prévoyant le retour des Turcs, chercha à regagner son amitié en proposant pour le prince Jacques la main d'une princesse Palatine de Neubourg, sœur de son ancienne fiancée. Le père ne put se refuser à la fortune de son fils et à l'élévation de sa maison ; Jacques Sobieski devint donc le beau-frère du roi d'Espagne et de l'empereur. Cet heureux

événement augmenta la désunion de sa famille, car Marie-Casimire se prit de haine pour sa belle-fille, et le prince Alexandre vit dans son frère un futur rival pour le trône de Pologne.

Jean chercha l'oubli sur le champ de bataille, mais une vieillesse prématurée, les infirmités, l'embonpoint, d'anciennes blessures qui se rouvraient, lui annoncèrent dès les premières marches que le temps de la gloire militaire était passé. Pouvant à peine se tenir à cheval, il fit une campagne contre les Turcs et les Tartares ; suivant son vieux système il poussa droit à l'ennemi, qui fuyait, l'atteignit à Pérérita, livra sa dernière bataille et remporta sa dernière victoire en juillet 1692. Quand il rentra en Pologne, ce fut pour n'en plus sortir. De consolations à ses douleurs le roi n'en trouva point d'autre que d'avoir conquis la Moldavie ; il avait amené ses deux fils et, pour les empêcher de se nuire et de se combattre, il dut les menacer de sa malédiction.

Après cette guerre Jean s'établit à Zolkiew, fuyant les fêtes, s'occupant de ses domaines, s'occupant surtout, mais en vain, à pacifier les partis et les sectes dissidentes. Il finit par ne plus assister aux diètes, sans cesse rompues par le *liberum veto.* Sa vie devint royalement nomade. Errant de château en château, de site en site, il appelait sous ses tentes les savants, les artistes, les théologiens, passant ses jours à converser avec eux, donnant l'impulsion aux arts et aux sciences, composant lui-même des romances et des poèmes nationaux, que la Pologne redit encore. Sur le seuil de l'éternité, en présence des grandeurs de la création, tandis que la reine, malgré ses soixante ans, organisait des banquets, des bals, de petits opéras, il aimait à s'entretenir avec Vota et l'abbé Polignac, des mystères de l'autre vie.

Au mois de février 1693, souffrant de la gravelle, de la goutte, d'hydropisie et surtout de chagrin, il quitta

Zolkiew pour rétablir l'ordre à Varsovie, où prétendaient déjà régner les Sapieha. Du reste le mariage de sa fille avec le prince Maximilien de Bavière, l'obligeait à tenir sa cour dans la capitale. Un massacre de Lithuaniens par la foule irritée mit fin aux troubles, non à la guerre civile.

Le bruit de la mort du roi avait couru en Europe. Aussitôt Turcs et Tartares de faire irruption en Pologne. Ils ne rencontrèrent pas d'armée ; il n'y en avait plus ; elle expirait en perdant celui qui était sa vie. L'ennemi arriva jusqu'à Léopol, et Jablonowski se renferma dans la ville avec des débris de troupes. Jean convoqua la pospolite. Hélas! il ne la commandera plus, il ne remontera plus son cheval de bataille; ses forces lui permettent encore de s'embarquer sur la Vistule, et il vogue vers ces lieux où naguère il chargeait à la tête des hussards — alors que la jeune et bien-aimée Marie-Casimire partageait ses périls en priant pour lui. — A son arrivée, les Ottomans prennent la fuite. Comme les dieux d'Homère, en faisant un pas Sobieski dissipait une armée.

Le roi rentra à Vilanow. Un grand honneur et une consolation dernière l'y attendaient : le Pape Innocent XII, voulant rendre la paix au monde, lui proposait la médiation entre les puissances; d'un autre côté, le successeur de Mahomet IV offrait à la Pologne Kaminiek et la paix. Mais Dieu appelait Jean Sobieski à la paix éternelle ; Kaminiek sera la couronne de lauriers déposée sur son tombeau.

Durant l'année 1696, il s'affaiblit rapidement. Au mois de juin, une dose de mercure qu'il prit, occasionna des accidents graves. La reine, plus inquiète qu'affligée, eut la triste présence d'esprit de demander un testament à celui qui lui avait donné, à elle un trône, à ses enfants, des alliances royales; le prélat Zaluski fut chargé de ce douloureux message ; comme il ne pouvait en venir à



Crypte de la cathédrale de Cracovie. — Tombeau de Sobieski.

bout, le roi le devina et se mit à rire, puis reprenant son sérieux : « Un testament, dit-il, à quoi bon ?..... « Nous ordonnons vivants, et ne sommes pas écoutés, « le serons-nous plus après notre mort ? »

Le 17 juin 1696, jour anniversaire de sa naissance et de son élection au trône, fut aussi celui de sa mort. Le matin il entendit la messe avec ferveur, se plaignant de ne pouvoir communier. Cette amélioration fatale, qui souvent précède l'agonie, lui permit de respirer une dernière fois, dans son parc, l'air embaumé par les sapins de Pologne. Les grands se pressaient à Vilanow pour les souhaits d'usage et Varsovie, qui célébrait la Fête-Dieu, implorait aussi la guérison du roi; ces témoignages de sympathie l'émurent, mais le sacrifice d'une vie tant de fois exposée pour le Christ et la patrie ne lui coûta point.

Vers le soir, une attaque d'apoplexie le renversa sur le parquet, au milieu des siens. Aux cris de la reine, les palatins et les évêques accoururent; il reprit ses sens et dit en italien : « *Stava bene*, je me trouvais bien. » Alors il demeura vingt minutes avec son confesseur et reçut les derniers sacrements.

Le soleil rouge et voilé descendait à l'horizon, des nuées menaçantes traversaient le ciel, la lueur des éclairs frappait le visage du roi. Une nouvelle attaque le reprit; il expira. Le soleil se couchait.

Jean III avait régné vingt-trois ans et entrait dans la soixante-septième année de son âge.

Maintenant, à Cracovie, devant le catafalque, on peut jeter les tronçons de la couronne, du sceptre, de la lance, du sabre; les Sobieski ne régneront plus et l'épée des rois de Pologne est brisée.

Au-dehors, la tempête grondait comme à l'heure où Jean parut en ce monde. À mesure que la nuit tombait sur la Pologne, elle devint effroyable et longtemps on en parla. Depuis lors cette nation battue par les orages

n'a plus eu de jours sereins, et les débris de la Pologne foudroyée, attestent la vérité de cette parole divine : « *Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit.* »

« Avec cet Atlas, dit Zaluski, est tombée à mes « yeux (et puissé-je être un faux prophète !) la répu- « blique même. Aussi semblons-nous l'avoir perdu « moins qu'être tous descendus avec lui au tombeau. « Il a porté la couronne de manière à donner à l'auto- « rité royale plus de lustre qu'il n'en a reçu. On dirait « que la patrie et sa gloire sont mortes avec lui. Je « crains trop du moins que c'en soit fait de notre « puissance.

« Aussi à cette nouvelle, le deuil est public. On « s'aborde en pleurant, et ceux-mêmes qui ne pleurent « pas s'épouvantent du sort qui nous attend. A part « l'effroi, quelle douleur fut jamais plus légitime ? Il « est peut-être le premier des rois sous lequel pas une « goutte de sang n'ait été versée en réparation de ses « injures. Il n'a eu qu'un seul tort, c'est de n'être pas « immortel. Né pour l'univers, il n'a vécu que pour sa « Patrie. »

Telle est la tourmente qui suivit sa mort, que Sobieski dut attendre trente-six ans un tombeau. Les funérailles de sa patrie furent les siennes.

*
* *

La mission de la Pologne finissait avec son grand roi. L'Islam était vaincu. De l'aveu des historiens, de l'aveu des Musulmans, la décadence de l'empire de Mahomet date de Kotzim, de Vienne, de Parkan. Sobieski terminait l'œuvre des croisades. Il donnait aussi le coup de grâce aux Tartares, ce fléau des pays slaves ; refoulés dans leurs steppes, les fils d'Attila ne reviendront sur l'Europe, qu'au jour où Dieu les suscitera pour le châtiment suprême.

***

Quand on voit ce qu'a accompli Sobieski à la tête d'un peuple indocile et désuni, on se demande si, au milieu d'une autre nation, il n'eût pas été pour l'Orient un nouveau Charlemagne?

Ses défauts et ses faiblesses humaines disparaissent dans la grandeur de son œuvre. Ils sont du reste effacés par la douleur. Dieu jugea son âme assez grande pour la crucifier dans toutes ses affections. Et par la croix, Jean Sobieski put s'élever de l'héroïsme et de la gloire terrestre jusqu'à la gloire éternelle.



Casque de Sobieski,
dessiné au musée de Dresde.

La Pologne après Sobieski.

DÈS le lendemain, les troubles commencèrent. Jacques ferma les portes du palais de Varsovie pour ne pas y voir entrer sa mère à la suite du cercueil de son père ; le cadavre de Jean Sobieski dut attendre que l'indignation publique lui ouvrît la demeure des rois. Marie-Casimire s'empara des joyaux de la couronne, de sorte que la dépouille royale étendue sur un lit de parade, resta, contre tous les usages, privée de diadème. Un ami de Jean prit un casque de soldat et le mit sur la tête de ce roi qui disait au moment de l'invasion: « Le casque me convient mieux que la couronne. »

Les frères se disputèrent à coups de canon, non pas le trône, mais l'héritage de Zolkiew ; lorsque Jacques, enfin repentant, voulut se jeter aux pieds de sa mère, celle-ci le repoussa durement.

L'année qui suivit la mort de Sobieski, en 1697, l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste II, candidat de l'Autriche, et compétiteur du prince de Conti, neveu de Louis XIV, s'empara du trône par un hardi coup de main,tint la diète en échec avec une armée de Saxons et appuya ses droits sur le vote d'une minorité de nobles confédérés pour sa cause. Le vieux parti français fit appel à Conti « pour consoler la Pologne de la perte immense de Jean Sobieski »; mais le jeune prince, effrayé d'une guerre civile, revint en France sans avoir débarqué à Dantzik.

En 1702, la Pologne, opprimée par les Saxons, invoqua le secours de Charles XII, roi de Suède, et de Frédéric II, futur roi de Prusse. Frédéric battit les Saxons aux frontières tandis que le Suédois entrait à Varsovie, remportait sur Auguste II, et le parti de

Lubomirski la victoire de Cliszow, et invitait la diète à choisir un roi, quand lui-même pouvait prendre le pouvoir. Toutefois, il mit pour condition que le vote porterait sur un *Piast*.

De cette manière, Charles XII éloignait du trône les rivaux de la Suède, et se réservait, dans le roi de Pologne, un instrument de ses volontés.

La diète se divisait en confédérations et les chefs de confédérés passaient sans cesse d'un parti à l'autre. L'anarchie était au comble, le pays ruiné, les campagnes dépeuplées par la guerre ; ce dicton courut : « La Pologne est une auberge où chacun peut entrer.» La noblesse, désormais sans force, commençait à avoir conscience de ses fautes. Jablonowski mourut de chagrin. On chercha le salut autour du glorieux nom de Sobieski, mais Auguste fit enlever les deux fils de Jean III, Jacques et Constantin, au milieu d'une partie de chasse et les retint prisonniers en Allemagne. Une immense sympathie pour les Sobieski fit porter les suffrages sur Alexandre ; il refusa le trône, par crainte de le devoir défendre : « Qui me répond que, mettant une main dans ce tronc brisé, je la retirerai tout entière ? » disait-il. Tant de lâcheté révolta jusqu'à sa mère, exilée en Italie par la colère des grands. Hélas ! la tige des Sobieski avait donné son fruit ; elle périssait faute de sève.

L'ordre équestre abandonna avec mépris le fils dégénéré de Jean et choisit Stanislas Leczinski, seigneur éloquent et brave, qui plaisait à Charles XII, mais non à la grande noblesse.

Il ne put régner sans l'appui du roi de Suède, et lorsque celui-ci fut écrasé à Pultawa, en 1709, par Pierre le Grand, les Moscovites occupèrent la Lithuanie. Auguste II rentra en Pologne, et le faible Leczinski chercha un asile en France (1). Après la mort du roi

1. La mort du perfide et triste empereur Léopold délivra les deux

saxon, les grands et le parti français rappelèrent Stanislas pour l'opposer au fils d'Auguste II qui se couronna lui-même roi de Pologne sous le nom d'Auguste III (1733). Leczinski lui disputa le trône ; bombardé à Dantzik par les Russes, et trompé par Louis XV dont il espérait le secours, le dernier roi « des Polonais » ordonna de capituler et se sauva, déguisé en paysan. Réfugié en Prusse, il abdiqua.

La noblesse vit s'éloigner avec lui l'indépendance et les traditions nationales : elle comprit la nécessité de changer les institutions polonaises, qui de longue main avaient ouvert la voie du trône à l'étranger ; il était trop tard ; la Russie déjà foulait aux Pieds la Pologne, et invitait à la curée des puissances voisines ; elle fit régner Auguste III durant trente ans, malgré le *liberum veto*, qui seul révélait encore l'existence de la Pologne. Ce prince passait sa vie en Saxe et chargeait un ministre de le représenter à Varsovie. Quand disparut cette ombre de roi, une armée moscovite braqua ses canons sur le champ de Vola et imposa aux électeurs Stanislas Poniatowski. Le *liberum veto* devint héroïque ; et « les confédérés » de Bar versèrent au moins leur sang pour la patrie et la religion catholique. Ils furent vaincus, léguant à leurs descendants l'exemple de ces glorieuses insurrections qui rendent immortel et cher le nom de la Pologne.

Depuis 1774, la date des événements de Pologne retentit dans l'histoire comme un glas funèbre : partage de ses provinces entre la Russie, la Prusse, l'Autriche —égarement de la noblesse qui sollicite de Rousseau un modèle de constitution—1793, second démembrement de la Pologne. Une prétendue diète, réunie à Grodno

Sobieski. Jacques termina ses jours en 1737 à Zolkiew. Il fut gouverneur de la Styrie. Le prince Constantin vécut obscurément en Pologne. Alexandre finit sa vie dans le cloître, à Rome. Une fille de Jean III épousa un Stuart. Marie-Casimire mourut à Blois.

sous les bayonnettes moscovites, signe l'acte de partage et l'anéantissement de l'armée polonaise ; trahis par leur misérable roi, les citoyens de Cracovie et de Varsovie jurent « de délivrer leur patrie ou de s'ensevelir sous ses ruines ». Leur appel aux armes lance les Polonais, le sabre à la main, sur les batteries de canons. Mais « un immense levier manquait à cette confédéra-« tion... Une véritable nation, le peuple, les paysans « n'étaient pas appelés à faire cause commune, à être « regardés comme frères et concitoyens. Au lieu de « cinquante mille gentilshommes, la Pologne aurait eu « un million d'hommes sur pied (1). »

Jamais nation ne subit d'une façon plus terrible, les dernières conséquences de ses institutions vicieuses.

Le 11 octobre 1794, sur le champ de bataille de Maciejowicé, les Russes trouvèrent un Polonais couché dans son sang, criblé de blessures, la main crispée autour de la poignée de son cimeterre. C'était Kosciuzko, le chef de la grande insurrection, commencée à Cracovie. Quatre généraux et son aide de camp gisaient autour de lui. On le croyait mort, mais il ouvrit les yeux, regarda tristement les plaines de la Vistule assombries par la fin d'un jour d'automne, aperçut les vainqueurs et soupira tandis qu'on le relevait : *Finis Poloniae !*

1. Chodzko, *La Pologne*, p. 154.



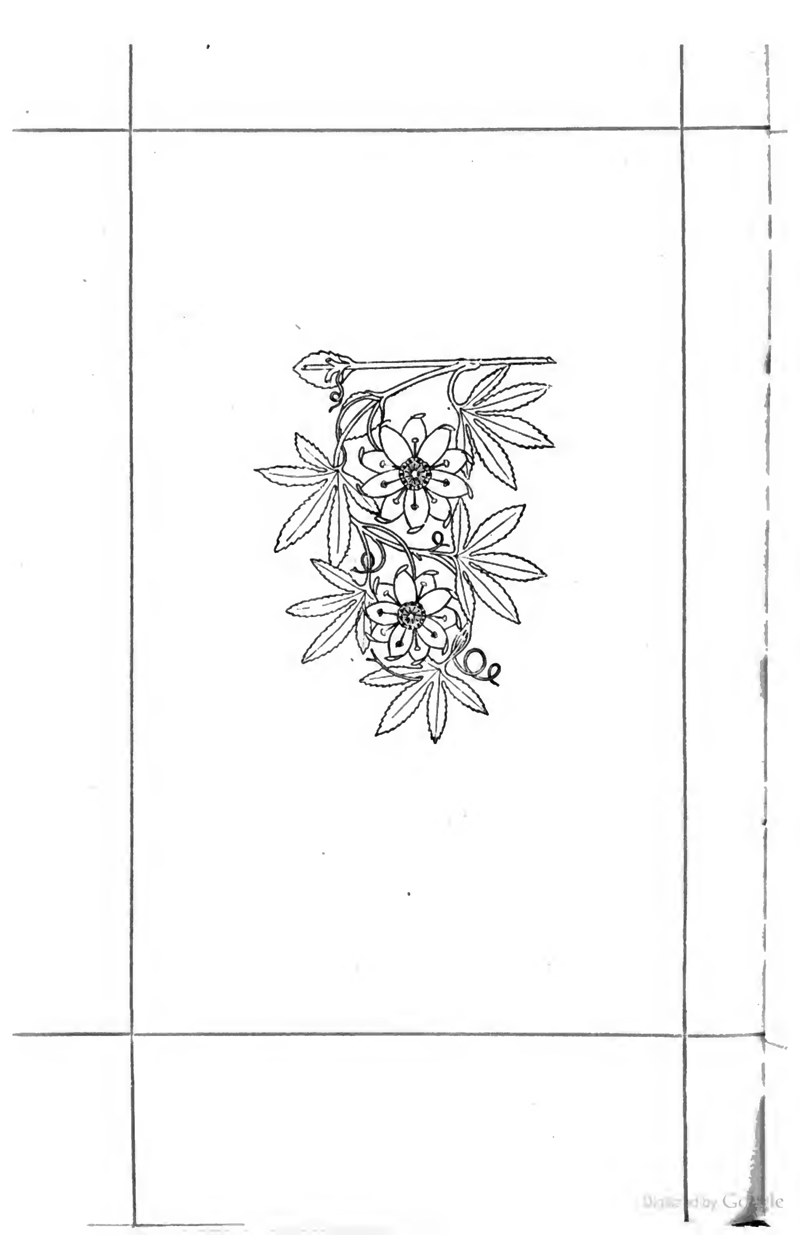




Table des Matières.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

